



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

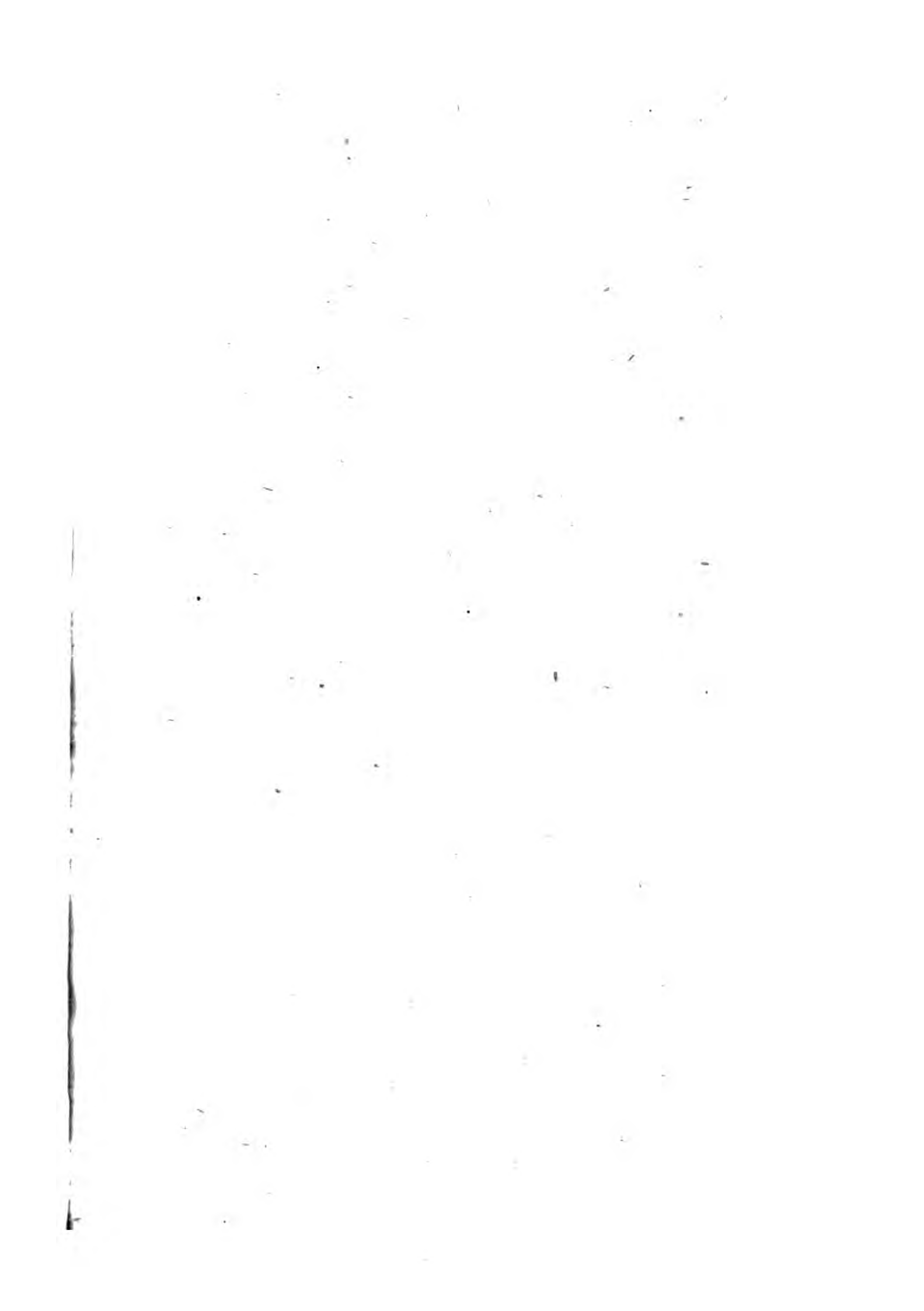


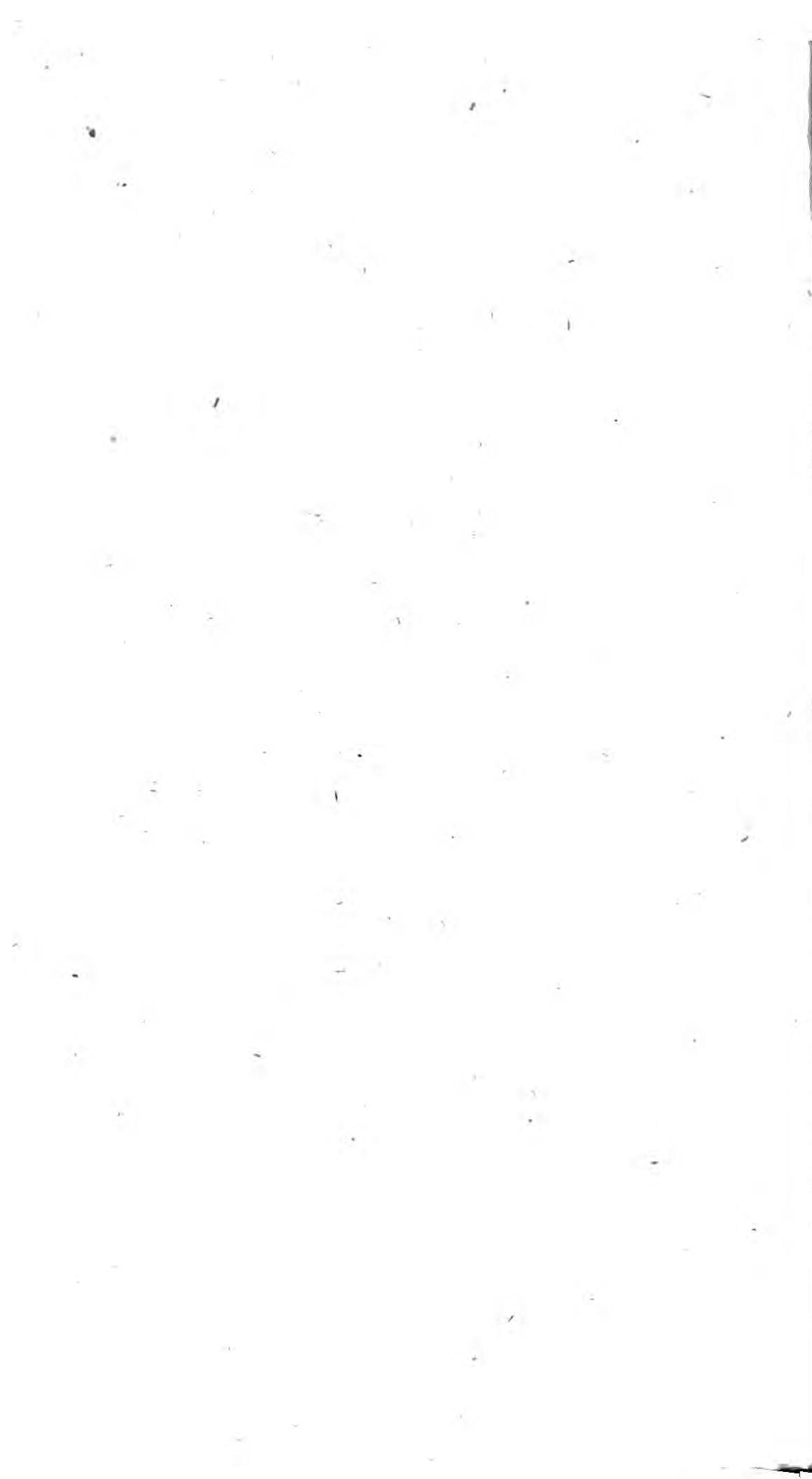


VI. 1785/1 (84)

~~5. 126~~





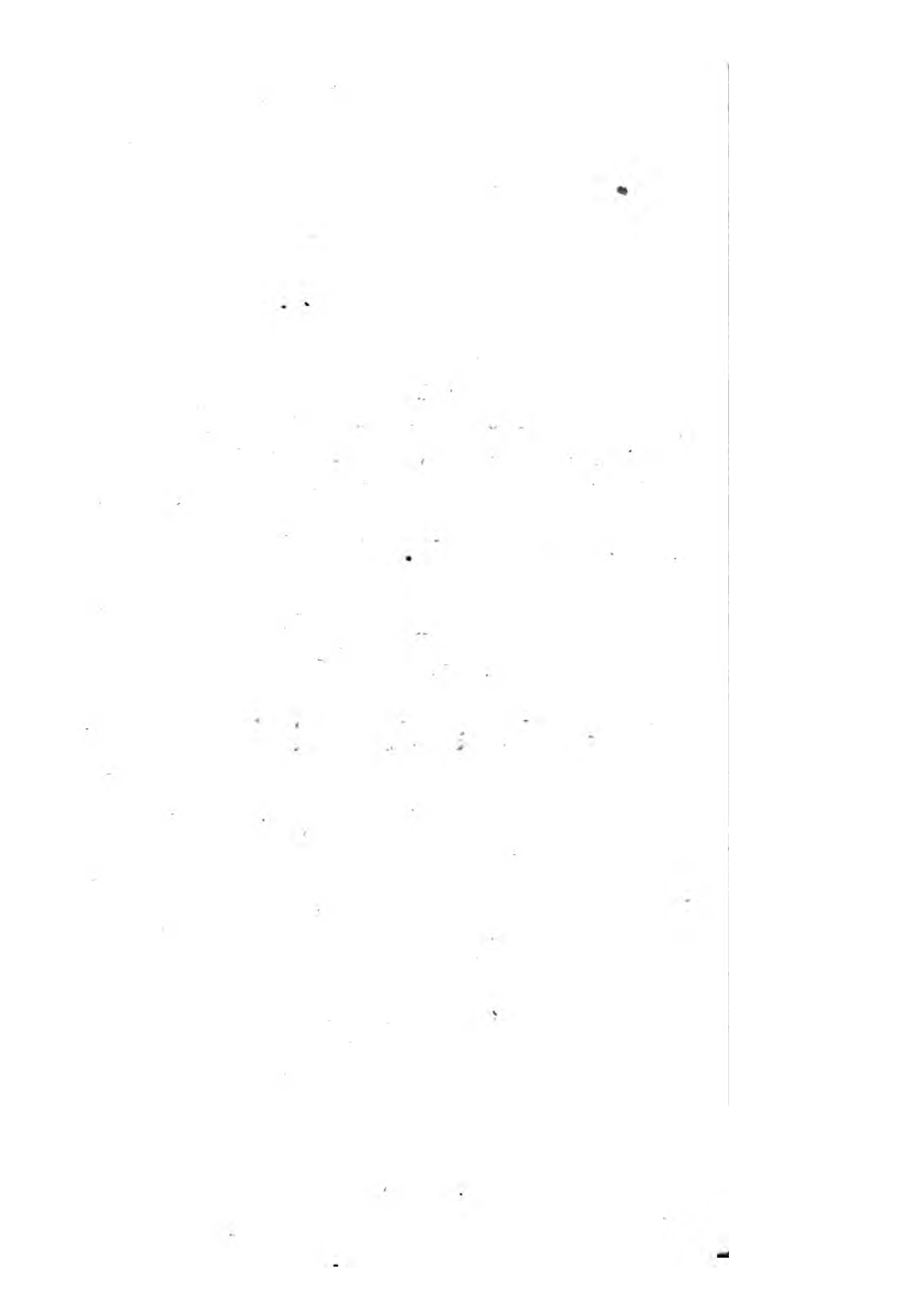


O E U V R E S

C O M P L E T È S

D E

V O L T À I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME QUATRE-VINGT-QUATRIEME.

84

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

W E L Y T I O

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

11

W E L Y T I O



W E L Y T I O

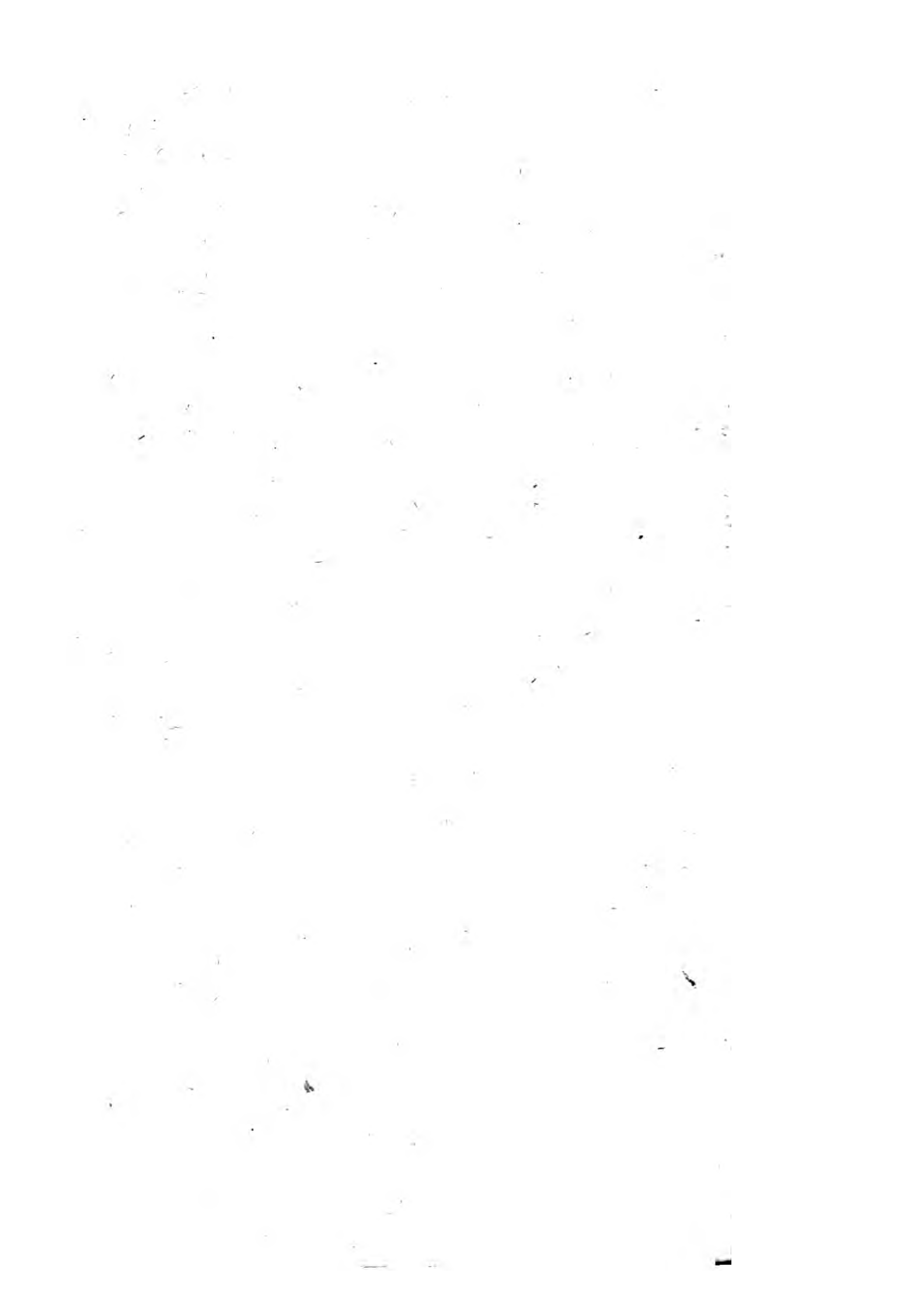
12

W E L Y T I O

13

LETTRES
DU PRINCE ROYAL
DE PRUSSE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * A



AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE correspondance entre les deux hommes les plus extraordinaires peut-être que la nature ait produits sur le trône et dans les lettres, est une des parties les plus piquantes de cette nouvelle édition : elle commence en 1736 et finit en 1778. Nous ne préviendrons pas les réflexions que cette lecture fera naître : pour qu'elle soit intéressante, il suffit qu'elle puisse servir à faire mieux connaître deux grands hommes.

L'un des deux, sans doute, est bien connu, comme roi, par sa politique hardie et sage, où son habileté consiste surtout à n'être jamais fin ; par des victoires qu'il n'a dues souvent qu'à lui seul ; par son génie dans l'art militaire, qui l'a élevé peut-être au-dessus de tous les généraux ; par l'exemple unique en Europe, depuis *Charlemagne* et *Gustave-Vasa*, d'un prince qui gouverne réellement par lui-même toutes les affaires d'un grand Etat.

On connaît tout ce qu'il a fait pour la législation et l'administration de son pays. Des politiques ont blâmé quelques-uns de

4 AVERTISSEMENT, &c.

ses principes en ce genre , en le plaignant de les avoir crus nécessaires. Mais si le prince est connu , l'homme est presque ignoré : et c'est l'homme qu'on voit dans ces lettres , surtout dans celles qu'il a écrites pendant sa retraite de Remusberg. Le prince qui les dictait à vingt-quatre ans ne pouvait que devenir un grand roi : et l'on sent que le philosophe qui prenait plaisir à s'enfoncer dans les ténèbres de la métaphysique de *Wolf*, dans le temps qu'il apprenait de M. de *Voltaire* l'art si difficile , pour un français même , de faire des vers français , ne se ferait occupé que du soin de gouverner et d'éclairer ses sujets , si le fort , en le plaçant à la tête d'une puissance naissante et encore faible , ne l'eût forcé de combattre pour sa propre indépendance.

Ces lettres renferment de plus des leçons qui seront peut-être utiles aux souverains , parce qu'ils les recevront d'un de leurs égaux. Un prince peut rougir d'être éclairé sur ses intérêts et sur ses devoirs par un philosophe qui n'a que du génie et de bonnes intentions ; mais aucun ne dédaignera d'apprendre quelque chose du vainqueur de Dresde et de Lissa.

NOTICE

SUR LE ROI DE PRUSSE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

FREDERIC, roi de Prusse, né le 24 janvier 1712.

Les uns l'appellent *Frédéric III*, parce que son aïeul et son père se nommaient aussi *Frédéric*. Les autres le nomment *Frédéric II*, parce que son père était moins connu sous le nom de *Frédéric* que sous celui de *Guillaume*. Mais il n'y a point de contestation sur le titre de *grand* qu'on lui donne communément en Europe.

Il faut l'envisager sous plusieurs aspects différens.

Comme guerrier, on est convenu que *Frédéric* et *Maurice* comte de Saxe, ont été les plus habiles capitaines de ce siècle : tous deux comparables aux plus illustres des siècles passés.

Frédéric a eu sur *Maurice* l'avantage d'être roi, et celui de pouvoir lever et discipliner des troupes à son choix ; avantage que rien ne peut compenser. Tous deux se sont signalés par des marches savantes, par des victoires, par des sièges.

Frédéric a surmonté plus de difficultés que *Maurice*, ayant eu à combattre plus d'ennemis : tantôt les Autrichiens , tantôt les Français et les Russes. Son père avait augmenté jusqu'à soixante-six mille hommes ses troupes qui n'étaient auparavant qu'au nombre de vingt mille. Le nouveau roi , dès sa première campagne , eut plus de quatre-vingts mille hommes, et en eut ensuite jusqu'à cent quarante mille.

Sa première bataille fut celle de Mōlwitz en Silésie , le 10 d'avril 1741.

Le roi son père avait formé et discipliné son infanterie ; mais la cavalerie avait été négligée , aussi fut-elle battue. L'infanterie rétablit l'ordre et remporta la victoire. *Frédéric* depuis ce jour disciplina lui-même sa cavalerie , et la rendit une des meilleures de l'Europe.

Ce ne fut dans cette guerre contre la maison d'Autriche qu'un enchaînement de victoires. Celle de Czaflau sur la rivière de Chrudimska près de l'Elbe , le 17 mai 1742 , fût une des plus célèbres. Le roi à la tête de sa cavalerie soutint long-temps l'effort de celle d'Autriche , et enfin la dissipa. Sa conduite seule fit le succès de cette journée.

La bataille de Fridberg , gagnée contre les Autrichiens et les Saxons , le 4 juin 1745 , lui fit encore plus d'honneur , au jugement de

tous les militaires. On prétend qu'il écrivit au roi de France, alors son allié : *J'ai acquitté à vue la lettre de change que vous avez tirée sur moi de votre camp de Fontenoi.*

La victoire remportée auprès de Prague, le 6 mai 1757, fut de toutes la plus brillante. Mais il acquit une autre espèce de gloire bien plus rare, en publiant de vive voix et par écrit, que si quelques semaines après il perdit la bataille de Kolins, ce ne fut pas la faute de ses troupes, mais la sienne. Il avait attaqué avec trop d'opiniâtreté un corps inattaquable.

Enfin, sans compter un grand nombre d'autres actions où il commanda toujours en personne, on connaît la bataille de Rosbak, où il défit presque en un moment une armée trois fois aussi forte que la sienne, mais commandée par un général autrichien qui choisit malheureusement pour le combattre le terrain le plus défavorable, malgré les représentations des officiers français.

Au sortir de cette bataille il court à l'autre extrémité de l'Allemagne; et au bout d'un mois il remporte la bataille décisive de Lissa, qui le mit au-dessus de tous les événemens, comme au-dessus des plus grands capitaines de son siècle.

Dans toutes ses expéditions il porta toujours l'uniforme de ses gardes : vêtu, nourri, couché

8 NOTICE SUR LE ROI DE PRUSSE.

comme eux ; donnant tout à l'art de la guerre , rien au faste ni même à la nature.

En qualité de roi , si l'on veut considérer son gouvernement intérieur , on verra qu'il fut le législateur de son pays , qu'il réforma la jurisprudence , abolit les procureurs , abrégéa tous les procès , empêcha les fils de famille de se ruiner , bâtit des villes , plus de trois cents villages , et les peupla ; encouragea l'agriculture et les manufactures : magnifique dans les jours d'appareil , simple et frugal dans tout le reste.

Si l'on veut regarder en lui les talens qui distinguent l'homme dans quelque condition qu'il puisse naître , on sera étonné qu'il ait cultivé tous les arts : la meilleure histoire , sans contredit , qu'on ait de Brandebourg est la sienne ; il a composé des vers français remplis de pensées justes et utiles ; il a été un excellent musicien ; et il n'a jamais parlé dans la conversation ni de ses talens ni de ses victoires.

Il a daigné admettre à sa familiarité les gens de lettres , et ne les a jamais craints. Si dans cette familiarité il s'est élevé quelques nuages , il leur a fait succéder le jour le plus serein et le plus doux .

L E T T R E S
DU PRINCE ROYAL
D E P R U S S È
E T
DE M. DE VOLTAIRE.
L E T T R E P R E M I È R E.
D U P R I N C E R O Y A L.

A Berlin , 8 d'auguste.

M O N S I E U R ,

Q U O I Q U E je n'aye pas la fatisfaction de
vous connaître personnellement , vous ne
m'en êtes pas moins connu par vos ouvrages. 1736.
Ce font des trésors d'esprit, si l'on peut s'exprimer ainsi, et des pièces travaillées avec tant de goût, de délicatesse et d'art, que les beautés en paraissent nouvelles chaque fois qu'on les relit. Je crois y avoir reconnu le caractère de

— leur ingénieux auteur qui fait honneur à notre
1736. siècle et à l'esprit humain. Les grands hommes modernes vous auront un jour l'obligation, et à vous uniquement, en cas que la dispute à qui d'eux ou des anciens la préférence est due vienne à renaître, que vous ferez pencher la balance de leur côté.

Vous ajoutez à la qualité d'excellent poète une infinité d'autres connaissances qui, à la vérité, ont quelque affinité avec la poésie, mais qui ne lui ont été appropriées que par votre plume. Jamais poète ne cadença des pensées métaphysiques : l'honneur vous en était réservé le premier. C'est ce goût que vous marquez dans vos écrits pour la philosophie, qui m'engage à vous envoyer la traduction que j'ai fait faire de l'accusation et de la justification du sieur *Wolf*, le plus célèbre philosophe de nos jours, qui, pour avoir porté la lumière dans les endroits les plus ténébreux de la métaphysique, et pour avoir traité ces difficiles matières d'une manière aussi relevée que précise et nette, est cruellement accusé d'irréligion et d'athéisme. Tel est le destin des grands hommes; leur génie supérieur les expose toujours aux traits envenimés de la calomnie et de l'envie.

Je suis à présent à faire traduire le *Traité de Dieu, de l'ame et du monde*, émané de la

plume du même auteur. Je vous l'enverrai, Monsieur, dès qu'il fera achevé, et je suis sûr que la force de l'évidence vous frappera dans toutes les propositions qui se suivent géométriquement, et connectent les unes avec les autres comme les anneaux d'une chaîne. 1736.

La douceur et le support que vous marquez pour tous ceux qui se vouent aux arts et aux sciences, me font espérer que vous ne m'exclurez pas du nombre de ceux que vous trouvez dignes de vos instructions. Je nomme ainsi votre commerce de lettres, qui ne peut être que profitable à tout être pensant. J'ose même avancer, sans déroger au mérite d'autrui, que dans l'univers entier, il n'y aurait pas d'exception à faire de ceux dont vous ne pourriez être le maître. Sans vous prodiguer un encens indigne de vous être offert, je peux vous dire que je trouve des beautés sans nombre dans vos ouvrages. Votre *Henriade* me charme et triomphe heureusement de la critique peu judicieuse que l'on en a faite. La tragédie de *César* nous fait voir des caractères soutenus; les sentimens y sont tous magnifiques et grands; et l'on sent que *Brutus* est ou romain ou anglais. *Alzire* ajoute aux grâces de la nouveauté, cet heureux contraste des mœurs des sauvages et des européens. Vous faites voir par le caractère de *Gusman* qu'un christianisme

— mal entendu, et guidé par le faux zèle, rend
1736. plus barbare et plus cruel que le paganisme même.

Corneille, le grand *Corneille*, lui qui s'attirait l'admiration de tout son siècle, s'il ressuscitait de nos jours, verrait avec étonnement, et peut-être avec envie, que la tragique déesse vous prodigue avec profusion les faveurs dont elle était avare envers lui. A quoi n'a-t-on pas lieu de s'attendre de l'auteur de tant de chefs-d'œuvre? Quelles nouvelles merveilles ne vont pas sortir de la plume qui jadis traça si spirituellement et si élégamment le Temple du Goût?

C'est ce qui me fait désirer si ardemment d'avoir tous vos ouvrages. Je vous prie, Monsieur, de me les envoyer et de me les communiquer sans réserve. Si parmi les manuscrits il y en a quelqu'un que, par une circonspection nécessaire, vous trouviez à propos de cacher aux yeux du public, je vous promets de le conserver dans le sein du secret, et de me contenter d'y applaudir dans mon particulier. Je fais malheureusement que la foi des princes est un objet peu respectable de nos jours; mais j'espère néanmoins que vous ne vous laisserez pas préoccuper par des préjugés généraux, et que vous ferez une exception à la règle en ma faveur.

Je me croirai plus riche en possédant vos ouvrages , que je ne le serai par la possession de tous les biens passagers et méprisables de la fortune , qu'un même hasard fait acquérir et perdre. L'on peut se rendre propres les premiers , s'entend vos ouvrages , moyennant le secours de la mémoire , et ils nous durent autant qu'elle. Connaissant le peu d'étendue de la mienne , je balance long-temps avant de me déterminer sur le choix des choses que je juge dignes d'y placer. — 1736.

Si la poésie était encore sur le pied où elle fut autrefois , savoir que les poètes ne savaient que fredonner des idylles ennuyeuses , des églogues faites sur un même moule , des stances insipides , ou que tout au plus ils savaient monter leur lyre sur le ton de l'élégie , j'y renoncerais à jamais ; mais vous ennoblissez cet art , vous nous montrez des chemins nouveaux et des routes inconnues aux *** et aux *Rousseaux*.

Vos poésies ont des qualités qui les rendent respectables et dignes de l'admiration et de l'étude des honnêtes gens. Elles font un cours de morale où l'on apprend à penser et à agir. La vertu y est peinte des plus belles couleurs. L'idée de la véritable gloire y est déterminée ; et vous infinuez le goût des sciences d'une manière si fine et si délicate , que quiconque

— a lu vos ouvrages , respire l'ambition de suivre
 1736. vos traces. Combien de fois ne me suis-je
 pas dit ? Malheureux , laisse là un fardeau
 dont le poids surpasse tes forces : l'on ne peut
 imiter *Voltaire* , à moins que d'être *Voltaire*
 même.

C'est dans ces momens que j'ai senti que
 les avantages de la naissance et cette fumée de
 grandeur dont la vanité nous berce ne servent
 qu'à peu de chose , ou pour mieux dire à rien.
 Ce sont des distinctions étrangères à nous-
 mêmes , et qui ne décorent que la figure. De
 combien les talens de l'esprit ne leur font-ils
 pas préférables ! Que ne doit-on pas aux gens
 que la nature a distingués par ce qu'elle les a
 fait naître ! Elle se plaît à former des sujets
 qu'elle doue de toute la capacité nécessaire
 pour faire des progrès dans les arts et dans les
 sciences ; et c'est aux princes à récompenser
 leurs veilles. Eh ! que la gloire ne se fert-elle
 de moi pour couronner vos succès ! Je ne
 craindrais autre chose , sinon que ce pays peu
 fertile en lauriers n'en fournît pas autant que
 vos ouvrages en méritent.

Si mon destin ne me favorise pas jusqu'au
 point de pouvoir vous posséder , du moins
 puis-je espérer de voir un jour celui que depuis
 si long-temps j'admire de si loin , et de vous
 assurer de vive voix que je suis avec toute

l'estime et la considération due à ceux qui, —
suivant pour guide le flambeau de la vérité, 1736.
consacrent leurs travaux au public,

MONSIEUR,

votre affectionné ami,
FÉDÉRIC, P. R. de Prusse. (*)

L E T T R E I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Paris, le 26 août.

MONSIEUR,

IL faudrait être insensible pour n'être pas infiniment touché de la lettre dont votre Altesse royale a daigné m'honorer. Mon amour propre en a été trop flatté ; mais l'amour du genre-humain que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui, j'ose dire, fait mon caractère, m'a donné un plaisir mille fois plus pur quand j'ai vu qu'il y a dans le monde un prince qui pense en homme, un prince philosophe qui rendra les hommes heureux.

Souffrez que je vous dise qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne doive des actions

(*) Le roi de Prusse a toujours signé *Fédéric*, qui est plus doux à prononcer que *Frédéric*.

—
1736. de grâce au soin que vous prenez de cultiver par la saine philosophie une ame née pour commander. Croyez qu'il n'y a eu de véritablement bons rois que ceux qui ont commencé comme vous, par s'instruire, par connaître les hommes, par aimer le vrai, par détester la persécution et la superstition. Il n'y a point de prince qui en pensant ainsi ne puisse ramener l'âge d'or dans ses Etats. Pourquoi si peu de rois recherchent-ils cet avantage? Vous le sentez, Monseigneur; c'est que presque tous songent plus à la royauté qu'à l'humanité: vous faites précisément le contraire. Soyez sûr que si un jour le tumulte des affaires et la méchanceté des hommes n'altèrent point un si divin caractère, vous ferez adoré de vos peuples et chéri du monde entier. Les philosophes dignes de ce nom voleront dans vos Etats; et comme les artisans célèbres viennent en foule dans le pays où leur art est plus favorisé, les hommes qui pensent viendront entourer votre trône.

L'illustre reine *Christine* quitta son royaume pour aller chercher les arts; réglez, Monseigneur, et que les arts viennent vous chercher.

Puissiez-vous n'être jamais dégoûté des sciences par les querelles des savans! Vous voyez, Monseigneur, par les choses que vous daignez me mander, qu'ils sont hommes pour

la

la plupart comme les courtisans mêmes. Ils sont quelquefois aussi avides, aussi intrigans, aussi faux, aussi cruels; et toute la différence qui est entre les pestes de cour et les pestes de l'école, c'est que ces derniers sont plus ridicules. 1756.

Il est bien triste pour l'humanité que ceux qui se disent les déclarateurs des commandemens célestes, les interprètes de la Divinité, en un mot les théologiens, soient quelquefois les plus dangereux de tous; qu'il s'en trouve d'also pernicieux dans la société qu'obscurs dans leurs idées; et que leur ame soit gonflée de fiel et d'orgueil à proportion qu'elle est vide de vérités. Ils voudraient troubler la terre pour un sophisme, et intéresser tous les rois à venger par le fer et par le feu l'honneur d'un argument *in ferio* ou *in barbarâ*.

Tout être pensant qui n'est pas de leur avis est un athée; et tout roi qui ne les favorise pas sera damné. Vous savez, Monseigneur, que le mieux qu'on puisse faire, c'est d'abandonner à eux-mêmes ces prétendus précepteurs et ces ennemis réels du genre-humain. Leurs paroles, quand elles sont négligées, se perdent en l'air comme du vent; mais si le poids de l'autorité s'en mêle, ce vent acquiert une force qui renverse quelquefois le trône.

Je vois, Monseigneur, avec la joie d'un
Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * B

1736. cœur rempli d'amour pour le bien public, la distance immense que vous mettez entre les hommes qui cherchent en paix la vérité, et ceux qui veulent faire la guerre pour des mots qu'ils n'entendent pas. Je vois que les *Newton*, les *Leibnitz*, les *Bayle*, les *Locke*, ces âmes si élevées, si éclairées et si douces, sont ceux qui nourrissent votre esprit, et que vous rejetez les autres alimens prétendus que vous trouveriez empoisonnés ou sans substance.

+ 2
Boyle

Je ne saurais trop remercier votre Altesse royale de la bonté qu'elle a eue de m'envoyer le petit livre concernant M. *Wolf*. Je regarde ses idées métaphysiques comme des choses qui font honneur à l'esprit humain. Ce sont des éclairs au milieu d'une nuit profonde; c'est tout ce qu'on peut espérer, je crois, de la métaphysique. Il n'y a pas d'apparence que les premiers principes des choses soient jamais bien connus. Les fouris qui habitent quelques petits trous d'un bâtiment immense, ne savent ni si ce bâtiment est éternel, ni quel en est l'architecte, ni pourquoi cet architecte a bâti. Elles tâchent de conserver leur vie, de peupler leurs trous, et de fuir les animaux destructeurs qui les poursuivent. Nous sommes les fouris; et le divin architecte qui a bâti cet univers n'a pas encore, que je sache, dit son secret à aucun de nous. Si quelqu'un peut prétendre à deviner juste,

c'est M. Wolf. On peut le combattre, mais il faut l'estimer : sa philosophie est bien loin d'être pernicieuse ; y a-t-il rien de plus beau et de plus vrai que de dire, comme il fait, que les hommes doivent être justes, quand même ils auraient le malheur d'être athées ? 1736.

La protection qu'il semble que vous donnez, Monseigneur, à ce savant homme, est une preuve de la justesse de votre esprit et de l'humanité de vos sentimens.

Vous avez la bonté, Monseigneur, de me promettre de m'envoyer le *Traité de Dieu, de l'ame et du monde*. Quel présent, Monseigneur, et quel commerce ! L'héritier d'une monarchie daigne du sein de son palais envoyer des instructions à un solitaire ! Daignez me faire ce présent, Monseigneur ; mon amour extrême pour le vrai est la seule chose qui m'en rende digne. La plupart des princes craignent d'entendre la vérité, et ce sera vous qui l'enseignerez.

A l'égard des vers dont vous me parlez, vous pensez sur cet art aussi sensément que sur tout le reste. Les vers qui n'apprennent pas aux hommes des vérités neuves et touchantes ne méritent guère d'être lus : vous sentez qu'il n'y aurait rien de plus méprisable que de passer sa vie à renfermer dans des rimes des lieux communs usés, qui ne méritent

— pas le nom de pensées. S'il y a quelque chose
1736. de plus vil, c'est de n'être que poète fatirique
et de n'écrire que pour décrier les autres. Ces
poètes font au Parnasse ce que font dans les
écoles ces docteurs qui ne savent que des
mots, et qui cabalent contre ceux qui écrivent
des choses.

Si la Henriade a pu ne pas déplaire à votre
Altesse royale, j'en dois rendre grâce à cet
amour du vrai, à cette horreur que mon poème
inspire pour les factieux, pour les persécuteurs,
pour les superstitieux, pour les tyrans et pour
les rebelles. C'est l'ouvrage d'un honnête
homme; il devait trouver grâce devant un
prince philosophe.

Vous m'ordonnez de vous envoyer mes
autres ouvrages: je vous obéirai, Monseigneur;
vous ferez mon juge, et vous me tiendrez lieu
du public. Je vous soumettrai ce que j'ai
hasardé en philosophie; vos lumières seront
ma récompense: c'est un prix que peu de sou-
verains peuvent donner. Je suis sûr de votre
secret; votre vertu doit égaler vos con-
naissances.

Je regarderais comme un bonheur bien pré-
cieux celui de venir faire ma cour à votre Altesse
royale. On va à Rome pour voir des églises, des
tableaux, des ruines et des bas-reliefs. Un
prince tel que vous mérite bien mieux un

voyage; c'est une rareté plus merveilleuse. —
 Mais l'amitié, qui me retient dans la retraite 1736.
 où je suis, ne me permet pas d'en sortir. Vous
 pensez, sans doute, comme *Julien*; ce grand
 homme si calomnié, qui disait que les amis
 doivent toujours être préférés aux rois.

Dans quelque coin du monde que j'achève
 ma vie, soyez sûr, Monseigneur, que je ferai
 continuellement des vœux pour vous, c'est-à-
 dire, pour le bonheur de tout un peuple.
 Mon cœur fera au rang de vos sujets; votre
 gloire me fera toujours chère. Je souhaiterai
 que vous ressembliez toujours à vous-même,
 et que les autres rois vous ressemblent.

Je suis avec un profond respect,
 de votre Altesse royale.

le très-humble, &c.

1736.

L E T T R E I I I.

D U P R I N C E R O Y A L.

Ce 9 de septembre.

MONSIEUR,

C'EST une épreuve bien difficile pour un écolier en philosophie que de recevoir des louanges d'un homme de votre mérite. L'amour propre et la présomption, ces cruels tyrans de l'ame qui l'empoisonnent en la flattant, se croient autorisés par un philosophe, et, recevant des armes de vos mains, voudraient usurper sur ma raison un empire que je leur ai toujours disputé. Heureux si en les convaincant et en mettant la philosophie en pratique, je puis répondre un jour à l'idée, peut-être trop avantageuse, que vous avez de moi !

Vous faites, Monsieur, dans votre lettre, le portrait d'un prince accompli, auquel je ne me reconnais point. C'est une leçon habillée de la façon la plus ingénieuse et la plus obligeante ; c'est enfin un tour artificieux pour faire parvenir la timide vérité jusqu'aux oreilles d'un prince. Je me proposerai ce portrait pour modèle, et je ferai tous mes efforts pour me

rendre le digne disciple d'un maître qui fait si

divinement enseigner. 1736.

Je me sens déjà infiniment redevable à vos ouvrages ; c'est une source où l'on peut puiser les sentimens et les connaissances dignes des plus grands hommes. Ma vanité ne va pas jusqu'à m'arrogér ce titre ; et ce sera vous , Monsieur , à qui j'en aurai l'obligation si j'y parviens.

Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue ,
Je vous la dois , Seigneur , il faut que je l'avoue.

Je ne puis m'empêcher d'admirer ce généreux caractère , cet amour du genre-humain qui devrait vous mériter les suffrages de tous les peuples : j'ose même avancer qu'ils vous doivent autant et plus que les Grecs à *Solon* et à *Lycurgue* , ces sages législateurs dont les lois firent fleurir leur patrie , et furent le fondement d'une grandeur à laquelle la Grèce n'aurait jamais aspiré ni osé prétendre sans eux. Les auteurs sont les législateurs du genre-humain ; leurs écrits se répandent dans toutes les parties du monde ; et étant connus de tout l'univers , ils manifestent des idées dont les autres sont empreints. Ainsi vos ouvrages publient vos sentimens. Le charme de votre éloquence est leur moindre beauté ;

1736. tout ce que la force des pensées et le feu de l'expression peuvent produire d'achevé quand ils sont réunis, s'y trouve. Ces véritables beautés charment vos lecteurs, elles les touchent : ainsi tout un monde respire bientôt cet amour du genre-humain que votre heureuse impulsion a fait germer en lui. Vous formez de bons citoyens, des amis fidèles, et des sujets qui, abhorrant également la rébellion et la tyrannie, ne sont zélés que pour le bien public. Enfin, c'est à vous que l'on doit toutes les vertus qui sont la sûreté et le charme de la vie. Que ne vous doit-on pas ?

Si l'Europe entière ne reconnaît pas cette vérité, elle n'en est pas moins vraie. Enfin si toute la nature humaine n'a pas pour vous la reconnaissance que vous méritez, soyez du moins certain de la mienne. Regardez désormais mes actions comme le fruit de vos leçons. Je les ai enfin reçues, mon cœur en a été ému, et je me suis fait une loi inviolable de les suivre toute ma vie.

Je vois, Monsieur, avec admiration, que vos connaissances ne se bornent pas aux seules sciences : vous avez approfondi les replis les plus cachés du cœur humain, et c'est là que vous avez puisé le conseil salutaire que vous me donnez en m'avertissant de me défier de moi-même. Je voudrais pouvoir me le répéter

sans

sans cesse, et je vous en remercie infiniment,
 Monsieur.

 1736.

C'est un déplorable effet de la fragilité humaine que les hommes ne se ressemblent pas à eux-mêmes tous les jours : souvent leurs résolutions se détruisent avec la même promptitude qu'ils les ont prises. Les Espagnols disent très-judicieusement : *Cet homme a été brave un tel jour*. Ne pourrait-on pas dire de même des grands hommes, qu'ils ne le sont pas toujours, ni en tout ?

Si je désire quelque chose avec ardeur, c'est d'avoir des gens savans et habiles autour de moi. Je ne crois pas que ce soit des soins perdus que ceux qu'on emploie à les attirer : c'est un hommage qui est dû à leur mérite, et c'est un aveu du besoin que l'on a d'être éclairé par leurs lumières.

Je ne puis revenir de mon étonnement, quand je pense qu'une nation cultivée par les beaux arts, secondée par le génie et par l'émulation d'une autre nation voisine ; quand je pense, dis-je, que cette même nation si polie et si éclairée ne connaît point le trésor qu'elle renferme dans son sein. Quoi ! ce même *Voltaire* à qui nos mains érigent des autels et des statues est négligé dans sa patrie, et vit en solitaire dans le fond de la Champagne ! C'est un paradoxe, c'est une énigme, c'est un effet

— 1736. bizarre du caprice des hommes. Non, Monsieur, les querelles des savans ne me dégoûteront jamais du savoir; je saurai toujours distinguer ceux qui avilissent les sciences, des sciences mêmes. Leurs disputes viennent ordinairement ou d'une ambition démesurée et d'une avidité insatiable de s'acquérir un nom, ou de l'envie qu'un mérite médiocre porte à l'éclat brillant d'un mérite supérieur qui l'offusque.

Les grands hommes sont exposés à cette dernière sorte de persécution. Les arbres dont les sommets s'élèvent jusqu'aux nues, sont plus en butte à l'impétuosité des vents que les arbrisseaux qui croissent sous leur ombrage. C'est ce qui du fond des enfers suscita les calomnies répandues contre *Descartes* et contre *Bayle*; c'est votre supériorité et celle de *M. Wolf* qui révoltent les ignorans, et qui font crier ceux dont la présomption ridicule voudrait perdre tout homme dont l'esprit et les connaissances effacent les leurs. Supposez pour un moment que de grands hommes s'oublient jusqu'à s'acharner les uns contre les autres, doit-on pour cela leur retrancher le titre de *grands* et l'estime que l'on a pour eux, fondée sur tant d'éminentes qualités? Le public d'ordinaire ne fait point de grâce; il condamne les moindres fautes; son jugement

ne s'attache qu'au présent ; il compte le passé pour rien : mais on ne doit pas imiter le public dans cette façon de juger les hommes d'un mérite supérieur. Je cherche des hommes savans, d'honnêtes gens : mais enfin ce sont des hommes que je cherche ; ainsi je ne dois pas m'attendre à les trouver parfaits. Où est le modèle de vertu exempt de tout blâme ? Il est resté dans l'entendement du créateur ; et je ne crois pas qu'il nous en ait encore donné de copie. Je désire qu'on ait pour mes défauts la même indulgence que j'ai pour ceux des autres. Nous sommes tous hommes, et par conséquent imparfaits : nous ne différons que par le plus ou le moins ; mais le plus parfait tient toujours à l'humanité par un petit coin d'imperfection.

Pour les frélons du Parnasse, quand ils m'étourdissent de leurs querelles, je les renvoie à la préface d'Alzire où vous leur faites, Monsieur, une leçon qu'ils ne devraient jamais perdre de vue, et à laquelle on ne peut rien ajouter.

A l'égard des théologiens, il me semble qu'ils se ressemblent tous, de quelque religion et de quelque nation qu'ils soient ; leur dessein est toujours de s'arroger une autorité despotique sur les consciences ; cela suffit pour les rendre persécuteurs zélés de tous ceux dont la

 1736.

yes =)
Re chis

— noble hardiesse ose dévoiler la vérité ; leurs
 1736. mains sont toujours armées du foudre de l'anathème , pour écraser ce fantôme imaginaire d'irréligion , qu'ils combattent sans cesse , à ce qu'ils prétendent , et sous le nom duquel en effet ils combattent les ennemis de leur fureur et de leur ambition. Cependant , à les entendre , ils prêchent l'humilité , vertu qu'ils n'ont jamais pratiquée , ces ministres d'un Dieu de paix qu'ils servent d'un cœur rempli de haine et d'ambition. Leur conduite si peu conforme à leur morale , ferait à mon gré seule capable de décréditer leur doctrine.

Le caractère de la vérité est bien différent. Elle n'a besoin ni d'armes pour se défendre , ni de violence pour forcer les hommes à la croire ; elle n'a qu'à paraître ; et dès que sa lumière a dissipé les nuages qui la cachaient , son triomphe est assuré.

Voilà , je crois , des traits qui désignent assez les ecclésiastiques pour leur ôter , s'ils les connaissent , l'envie de nous choisir pour leurs panégyristes. Je connais assez qu'ils n'ont que des défauts , ou plutôt des vices , pour me croire obligé en conscience à rendre justice à ceux d'entre eux qui la méritent. *Despréaux* , dans sa satire contre les femmes , a l'équité d'en excepter trois dans Paris , dont la vertu était si reconnue , qu'elles étaient à l'abri de

ses traits. A son exemple, je veux vous citer deux pasteurs, dans les États du roi mon père, qui aiment la vérité, qui sont philosophes, et dont l'intégrité et la candeur méritent qu'on ne les confonde pas dans la multitude. Je dois ce témoignage à la vertu de MM. *Beaufobre* et *Reinbec*. 1736.

Il y a un certain vulgaire dans la même profession qui ne vaut pas la peine qu'on descende jusqu'à s'instruire de ses disputes. Je leur laisse volontiers la liberté d'enseigner leur religion, et au peuple celle de la croire; car mon caractère n'est point de forcer personne; et ce même caractère qui me rend le défenseur de la liberté, me fait haïr la persécution et les persécuteurs. Je ne puis voir, les bras croisés, l'innocence opprimée: il y aurait, non de la douceur, mais de la lâcheté et de la timidité à le souffrir.

Je n'aurais jamais embrassé avec tant de chaleur la cause de M. *Wolf*, si je n'avais vu des hommes, qui pourtant se disent raisonnables, porter leur aveugle fureur jusqu'à se répandre en fiel et en amertume contre un philosophe qui ose penser librement, par la seule raison de la diversité de leurs sentimens et des siens: voilà l'unique motif de leur haine. Le même motif leur fait exalter la mémoire d'un scélérat, d'un perfide, d'un

— hypocrite , par cela seulement qu'il a pensé
1736. comme eux.

Je suis charmé de voir, Monsieur, le témoignage que vous rendez aux quatre plus grands philosophes que l'Europe ait jamais portés. Leurs ouvrages sont des trésors de vérité : il est bien fâcheux qu'il s'y trouve des erreurs. La diversité de leurs sentimens sur la métaphysique nous fait voir l'incertitude de cette science, et les bornes étroites de notre entendement. Si *Newton*, si *Leibnitz*, si *Locke*, ces génies supérieurs, ces gens dont l'esprit était accoutumé à penser toute leur vie, n'ont pu entièrement secouer le joug des opinions pour parvenir à des connaissances certaines, à quoi peut s'attendre un écolier en philosophie tel que moi ?

M. Wolf sera très-flatté de l'approbation dont vous honorez sa métaphysique : elle la mérite en effet ; c'est un des ouvrages les plus achevés en ce genre. Il y a plaisir à se soumettre aux yeux d'un juge auquel les beaux endroits et les faibles n'échappent point.

Je suis fâché de ne pouvoir accompagner ma lettre de la traduction de cette métaphysique dont je vous ai envoyé une espèce d'extrait, et que je vous ai promise toute entière. Vous savez, Monsieur, que ces fortes d'ouvrages ne sont pas petits, et qu'ils se font fort

lentement. Je fais copier cependant ce qui est achevé, et j'espère de le joindre à la première de mes lettres. 1736.

J'accompagne celle-ci de la logique de M. *Wolf*, traduite par le sieur *Deschamps*, jeune homme né avec assez de talent : il a l'avantage d'avoir été disciple de l'auteur, ce qui lui a procuré beaucoup de facilité dans sa traduction. Il me paraît qu'il a assez heureusement réussi : je souhaiterais seulement pour l'amour de lui qu'il corrigéât et abrégéât l'épître dédicatoire dans laquelle il me prodigue l'encens à pleines mains. Il aurait infiniment mieux trouvé sa place dans un prologue d'opéra au siècle de *Louis XIV.*

Ce n'est point uniquement en faveur de la *Henriade*, seul poëme épique qu'aient les Français, que je me déclare ; mais en faveur de tous vos ouvrages : ils sont généralement marqués au coin de l'immortalité.

C'est l'effet d'un génie universel et d'un esprit bien rare que de soutenir dans une élévation égale tant d'ouvrages de genres différens. Il n'y avait que vous, Monsieur, permettez-moi de vous le dire, qui fussiez capable de réunir dans la même personne la profondeur d'un philosophe, les talens d'un historien, et l'imagination brillante d'un poëte. Vous me faites un plaisir infini et bien sensible

— en me promettant de m'envoyer tous vos
1736. ouvrages. Je ne les mérite que par tout le cas
que j'en fais.

Les monarques peuvent donner des trésors ,
des royaumes même , et tout ce qui peut
flatter l'avarice , l'orgueil et la cupidité des
hommes ; mais toutes ces choses restent hors
d'eux , et loin de les rendre plus éclairés qu'ils
ne le font , elles ne servent ordinairement qu'à
les corrompre. Le présent que vous me pro-
mettez , Monsieur , est de tout un autre usage.
On trouve dans sa lecture de quoi corriger les
mœurs et éclairer son esprit. Bien loin d'avoir
la folle présomption de m'ériger en juge de
vos ouvrages , je me contente de les admirer :
le but que je me propose dans mes lectures
est de m'instruire. Ainsi que les abeilles , je
tire le miel des fleurs , et je laisse les araignées
convertir les fleurs en venin.

Ce n'est point par ma faible voix que votre
renommée , déjà si bien établie , peut s'ac-
croître ; mais du moins fera-t-on obligé
d'avouer que les descendants des anciens Goths
et des peuples Vandales , les habitans des
forêts d'Allemagne , savent rendre justice au
mérite éclatant , à la vertu et aux talens des
grands hommes de quelque nation qu'ils
soient.

Je fais , Monsieur , à quel chagrin je vous

exposerais si j'avais l'indiscrétion de communiquer les ouvrages manuscrits que vous voudrez bien me confier. Reposez-vous, je vous supplie, sur mes engagements à ce sujet; ma foi est inviolable. 1736.

Je respecte trop les liens de l'amitié pour vouloir vous arracher des bras d'*Emilie* : il faudrait avoir le cœur dur et insensible pour exiger de vous un pareil sacrifice ; il faudrait n'avoir jamais connu la douceur qu'il y a d'être auprès des personnes que l'on aime, pour ne pas sentir la peine que vous causerait une telle séparation. Je n'exigerai de vous que de rendre mes hommages à ce prodige d'esprit et de connaissances. Que de pareilles femmes sont rares !

Soyez persuadé, Monsieur, que je connais tout le prix de votre estime, mais que je me souviens en même temps d'une leçon que me donne la *Henriade*.

C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

Peu de personnes le soutiennent, tous sont accablés sous le faix.

Il n'est point de bonheur que je ne vous souhaite, et aucun dont vous ne soyez digne. Cirey fera désormais mon Delphes, et vos

— lettres, que je vous prie de me continuer,
 1736. mes oracles. Je suis, Monsieur, avec une
 estime singulière,
 votre très-affectionné ami,
 FÉDÉRIC.

L E T T R E I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Novembre.

MONSEIGNEUR,

J'AI versé des larmes de joie en lisant la lettre du 9 septembre, dont votre Altesse royale a bien voulu m'honorer; j'y reconnais un prince qui certainement fera l'amour du genre-humain. Je suis étonné de toute manière; vous parlez comme *Trajan*, vous écrivez comme *Pline*, et vous parlez français comme nos meilleurs écrivains. Quelle différence entre les hommes! *Louis XIV* était un grand roi, je respecte sa mémoire; mais il ne parlait pas aussi humainement que vous, Monseigneur, et ne s'exprimait pas de même. J'ai vu de ses lettres: il ne savait pas l'orthographe de sa langue. Berlin sera sous vos auspices l'Athènes de l'Allemagne, et pourra l'être de

l'Europe. Je suis ici dans une ville où deux —
simples particuliers, M. *Boërhaave* d'un côté, 1736.
et M. *s'Gravesende* de l'autre, attirent quatre
ou cinq cents étrangers : un prince tel que
vous en attirera bien davantage ; et je vous
avoue que je me tiendrais bien malheureux ,
si je mourais avant d'avoir vu l'exemple des
princes et la merveille de l'Allemagne.

Je ne veux point vous flatter, Monseigneur,
ce serait un crime ; ce serait jeter un souffle
empoisonné sur une fleur ; j'en suis incapable :
c'est mon cœur pénétré qui parle à votre
Altesse royale.

J'ai lu la logique de M. *Wolf*, que vous avez
daigné m'envoyer ; j'ose dire qu'il est impos-
sible qu'un homme qui a les idées si nettes ,
si bien ordonnées, fasse jamais rien de mau-
vais. Je ne m'étonne plus qu'un tel prince
aime un tel philosophe. Ils étaient faits l'un
pour l'autre. Votre Altesse royale qui lit ses
ouvrages peut-elle me demander les miens ?
Le possesseur d'une mine de diamans me
demande des grains de verre : j'obéirai ,
puisque c'est vous qui ordonnez.

J'ai trouvé, en arrivant à Amsterdam, qu'on
avait commencé une édition de mes faibles
ouvrages. J'aurai l'honneur de vous envoyer le
premier exemplaire. En attendant, j'aurai la
hardiesse d'envoyer à votre Altesse royale un

—
1736. manuscrit que je n'oserais jamais montrer qu'à un esprit aussi dégagé des préjugés, aussi philosophe, aussi indulgent que vous l'êtes, et à un prince qui mérite parmi tant d'hommages, celui d'une confiance sans bornes. Il faudra un peu de temps pour le revoir et le transcrire, et je le ferai partir par la voie que vous m'indiquerez. Je dirai alors :

Parve, sed invideo, sine me, liber, ibis ad illum.

Des occupations indispensables et des circonstances dont je ne suis pas le maître, m'empêchent d'aller moi-même porter à vos pieds ces hommages que je vous dois. Un temps viendra peut-être où je serai plus heureux.

Il paraît que votre Altesse royale aime tous les genres de littérature. Un grand prince a soin de tous les ordres de l'Etat; un grand génie aime toutes les fortes d'étude. Je n'ai pu dans ma petite sphère que saluer de loin les limites de chaque science; un peu de métaphysique, un peu d'histoire, quelque peu de physique, quelques vers ont partagé mon temps: faible dans tous ces genres, je vous offre au moins ce que j'ai.

Si vous voulez, Monseigneur, vous amuser de quelques vers en attendant de la philosophie, *carmina possumus donare*. J'apprends que

le sieur *Thiriot* a l'honneur de faire quelques commissions pour votre Altesse royale à Paris. 1736.
J'espère, Monseigneur, que vous en ferez très-content. Si vous aviez quelques ordres à donner pour Amsterdam, je serais bien flatté d'être votre *Thiriot* de Hollande. Heureux qui peut vous servir, plus heureux qui peut approcher de vous !

Si je ne m'intéressais pas au bonheur des hommes, je serais fâché de vous voir destiné à être roi. Je vous voudrais particulier ; je voudrais que mon ame pût approcher en liberté de la vôtre ; mais il faut que mon goût cède au bien public.

Souffrez, Monseigneur, qu'en vous je respecte encore plus l'homme que le prince ; souffrez que de toutes vos grandeurs, celle de votre ame ait mes premiers hommages ; souffrez que je vous dise encore combien vous me donnez d'admiration et d'espérance.

Je suis, &c.

1736.

L E T T R E V.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, ce 7 de novembre.

MONSIEUR,

JE suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de placer mon nom à la tête du bel ouvrage que vous venez de m'envoyer (*). La matière qu'il renferme et la façon dont vous la tournez m'est si avantageuse, que je suis obligé d'avouer que l'on ne peut mieux confier le soin de sa renommée qu'entre vos mains. Les devoirs d'un roi sage et éclairé, le code du pape et des sept cardinaux, et l'histoire de la pédante érudition du roi *Jacques* d'Angleterre, sont certes des traits de maître. Sans que je m'étende à faire l'anatomie du reste de cet ouvrage, qui est une des pièces les plus achevées que j'ai vues de ma vie; je vous en fais mes remerciemens sincères, me trouvant heureux de l'avoir occasionné.

Je souhaiterais, Monsieur, de pouvoir vous témoigner ma reconnaissance, par une épître en

(*) Epître au P. R. de Prusse : volume d'Epîtres.

vers qui fût digne de vous être adressée. Mais ———
 comme les étoiles se cachent en la présence 1736.
 du soleil , dont la brillante lumière efface et
 ternit leur faible lueur , ainsi je fais imposer
 silence à ma verve novice et défavouée des
 Muses , quand il s'agit de vous écrire. Je fais
 que vos ouvrages n'ont aucun prix ; ils
 portent en eux leur récompense , qui est l'im-
 mortalité. J'espère cependant que vous vou-
 drez accepter , comme une marque de mon
 souvenir , le buste de *Socrate* (*), que je vous
 envoie en faveur de ce qu'il fut le plus grand
 homme de la Grèce , et le maître qui forma
Alcibiade. Fesant abstraction de ce dont la
 calomnie le noircit , je pourrais le mettre en
 parallèle avec vous ; mais craignant de blesser
 votre modestie , si je vous disais sur ce sujet
 le tiers de ce que je pense , je me contenterai
 de le dire à toute la terre , qui me servira
 d'organe pour faire parvenir jusqu'à vous les
 sentimens d'estime et d'admiration avec les-
 quels je suis à jamais, Monsieur ,

votre très-affectionné ami,

F É D É R I C.

(*) Ce buste formait une pomme de canne , en or.

1736.

L E T T R E V I.
D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 13 de novembre.

VOLTAIRE, ce n'est point le rang et la puissance,
Ni les vains préjugés d'une illustre naissance,
Qui peuvent procurer la solide grandeur :
Du vulgaire ignorant telle est souvent l'erreur ;
Mais un homme éclairé tient en main la balance ;
Lui seul fait distinguer le vrai de l'apparence :
Il n'est point ébloui par un trompeur éclat ;
Sous des titres pompeux il découvre le fat ;
Et d'illustres aïeux ne compte point la fuite,
Si vous n'héritez d'eux leurs vertus, leur mérite.

Il est d'autres moyens de se rendre fameux,
Qui dépendent de nous et sont plus glorieux :
Chacun a des talens dont il doit faire usage,
Selon que le destin en régla le partage.
L'esprit de l'homme est tel qu'un diamant précieux,
Qui sans être taillé ne brille point aux yeux.
Quiconque a trouvé l'art d'ennoblir son génie,
Mérite notre hommage en dépit de l'envie.
Rome nous vante encor les sons de Corelli ;
Le Français prévenu fredonne avec Lulli ;

L'Enéide

L'Enéide immortelle , en beautés si fertile ,
 Transmet jusqu'à nos jours l'heureux nom de Virgile ; 1736.
 Carrache , le Titien , Rubens , Bonnarotti ,
 Nous font aussi connus que l'est Algarotti ,
 Lui dont l'art du compas et le calcul excède
 Le savoir tant vanté du célèbre Archimède.
 On respecte en tous lieux le profond Cassini ;
 La façade du Louvre exalte Bernini ;
 Aux manes de Newton tout Londres encore encense ;
 Henri , le grand Colbert , sont chéris dans la France ;
 Et votre nom fameux par de savans exploits ,
 Doit être mis au rang des héros et des rois.

Monfieur , vous savez , fans doute , que le caractère dominant de notre nation n'est pas cette aimable vivacité des Français. On nous attribue en revanche le bon sens , la candeur et la véracité de nos discours. Ce qui suffit pour vous faire sentir qu'un rimeur du fond de la Germanie n'est pas propre à produire des impromptus ; la pièce que je vous envoie n'a pas non plus ce mérite.

J'ai été long - temps en fufpens fi je devois vous envoyer mes vers ou non , à vous l'*Apollon* du Parnasse français , à vous devant qui les *Corneille* et les *Racine* ne fauraient fe foutenir. Deux motifs m'y ont pourtant déterminé : celui qui eût furement diffluadé tout autre ,

*Correfp. du roi de P... &c. Tome I. * D*

— 1736. c'est, Monsieur, que vous êtes vous-même poète, et que par conséquent vous devez connaître ce désir insurmontable, cette fureur que l'on a de produire ses premiers ouvrages : l'autre, et qui m'a le plus fortifié dans mon dessein, est le plaisir que j'ai de vous faire connaître mes sentimens à la faveur des vers, ce qui n'aurait pas eu la même grâce en prose.

Le plus grand mérite de ma pièce est, sans contredit, de ce qu'elle est ornée de votre nom ; mon amour propre ne m'aveugle pas jusqu'au point de croire cette épître exempte de défauts. Je ne la trouve pas digne même de vous être adressée. J'ai lu, Monsieur, vos ouvrages et ceux des plus célèbres auteurs, et je vous assure que je connais la différence infinie qu'il y a entre leurs vers et les miens.

Je vous abandonne ma pièce ; critiquez, condamnez, désapprouvez-la, à condition de faire grâce aux deux vers qui la finissent. Je m'intéresse vivement pour eux : la pensée en est si véritable, si évidente, si manifeste, que je me vois en état d'en défendre la cause contre les critiques les plus rigides, malgré la haine et l'envie, et en dépit de la calomnie.

Je suis, &c.

FÉDÉRIC.

L E T T R E V I I.

1736.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, ce 3 décembre.

MONSIEUR,

J'AI été agréablement surpris en recevant aujourd'hui votre lettre avec les pièces dont vous avez bien voulu l'accompagner. Rien au monde ne m'aurait pu faire plus de plaisir, n'y ayant aucuns ouvrages dont je fois aussi avide que des vôtres. Je souhaiterais seulement que la souveraineté que vous m'accordez en qualité d'être pensant me mît en état de vous donner des marques réelles de l'estime que j'ai pour vous, et que l'on ne saurait vous refuser.

J'ai lu la Differtation sur l'ame que vous adressez au père *Tournemine* (*). Tout homme raisonnable qui ne peut croire que ce qu'il peut comprendre, et qui ne décide pas témérairement sur des matières que notre faible raison ne saurait approfondir, fera toujours de votre sentiment. Il est certain que l'on ne

(*) Cette Differtation est imprimée dans les *Mélanges littéraires*, tome IV, page 34.

1736. — parviendra jamais à la connaissance des premières causes. Nous qui ne pouvons pas comprendre d'où vient que deux pierres frappées l'une contre l'autre donnent du feu, comment pouvons-nous avancer que DIEU ne saurait réunir la pensée à la matière? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je suis matière et que je pense. Cet argument me prouve la vérité de votre proposition.

Je ne connais le père *Tournemine* que par la façon indigne dont il a attaqué M. *Beaufobre* sur son histoire du manichéisme. Il substitue les invectives aux raisons; faible et grossière ressource qui prouve bien qu'il n'avait rien de mieux à dire. Quant à mon âme, je vous assure, Monsieur, qu'elle est bien la très-humble servante de la vôtre. Elle souhaiterait fort qu'un peu plus dégagée de sa matière, elle pût aller s'instruire à Cirey;

A cet endroit fameux où mon âme révère
Le favori d'Emilie et l'esprit de Voltaire :
Oui c'est là que le Ciel, prodiguant ses faveurs,
Vous a doué d'un bien préférable aux grandeurs.
Il m'a donné du rang le frivole avantage ;
A vous tous les talens : gardez votre partage.

Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je dirai
tout ce que je pense des pièces que vous

venez de m'envoyer. L'ode remplie de beautés ne contient que des vérités très-évidentes; l'épître à *Emilie* est un merveilleux abrégé du système de M. *Newton*; et le Mondain, aimable pièce qui ne respire que la joie, est, si j'ose m'exprimer ainsi, un vrai cours de morale. La jouissance d'une volupté pure est ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde. J'entends cette volupté dont parle *Montagne*, et qui ne donne point dans l'excès d'une débauche outrée. 1736.

J'attends la Philosophie de *Newton* avec grande impatience : je vous en aurai une obligation infinie. Je vois bien que je n'aurai jamais d'autre précepteur que M. de *Voltaire*. Vous m'instruisez en vers, vous m'instruisez en prose ; il faudrait un cœur bien revêché pour être indocile à vos leçons.

J'attends encore la Pucelle. J'espère qu'elle ne fera pas plus austère que tant d'autres héroïnes qui se sont pourtant laissé vaincre par les prières et les persévérances de leurs amans.

J'ai reçu deux paquets de votre part : celui-ci, Monsieur, est le troisième. J'ai répondu aux deux premiers. Je vous ai ensuite adressé des vers, et voici ma quatrième lettre dont j'attends réponse. La raison de ces retards est en partie causée par les postes d'Allemagne qui vont lentement; et d'ailleurs mes

— lettres font un grand détour, passant par Paris
1736. pour aller en Champagne. Si vous pouvez
trouver quelque voie plus courte, je vous
prie de me l'indiquer, je serai charmé de m'en
servir.

Vous êtes trop au-deffus des louanges pour
que je vous en donne ; mais en même temps
trop ami de la vérité pour vous offenser de
l'entendre. Souffrez donc, Monsieur, que je
vous réitère toute l'estime que j'ai pour vous.
Mes louanges se bornent à dire que je vous
connais. Puisse toute la terre vous connaître
de même ! Puissent mes yeux un jour voir
celui dont l'esprit fait le charme de ma vie !

Je suis avec une véritable considération,
Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E V I I I .

1736.

D U P R I N C E R O Y A L .

A Berlin, décembre.

MONSIEUR ,

J E vous avoue que j'ai senti une secrète joie de vous savoir en Hollande , me voyant par là plus à portée de recevoir de vos nouvelles , quoique je craignisse , de la façon dont vous me marquez y être , que quelque fâcheuse raison ne vous eût obligé de quitter la France , et de prendre l'*incognito*. Soyez sûr , Monsieur , que ce secret ne transpirera pas par mon indiscretion.

La France et l'Angleterre sont les deux seuls Etats où les arts soient en considération. C'est chez eux que les autres nations doivent s'instruire. Ceux qui ne peuvent pas s'y transporter en personne , peuvent du moins dans les écrits de leurs auteurs célèbres puiser des connaissances et des lumières. Leurs langues par conséquent méritent bien que les étrangers les étudient , principalement la française qui , selon moi , pour l'élégance , la finesse , l'énergie et les tours , a une grâce particulière. Ce sont ces motifs suffisans qui m'ont engagé

1736. à m'y appliquer. Je me sens récompensé richement de mes peines par l'approbation que vous m'accordez avec tant d'indulgence.

Louis XIV était un prince grand par une infinité d'endroits; un solécisme, une faute d'orthographe ne pouvait ternir en rien l'éclat de sa réputation établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cæsar est suprâ grammaticam*. Mais il y a des cas particuliers qui ne sont pas généralement applicables. Celui-ci est de ce nombre; et ce qui était un défaut imperceptible en *Louis XIV*, deviendrait une négligence impardonnable en tout autre.

Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie; et c'est-là toute la gloire que j'ambitionne. Les arts et les sciences ont toujours été les enfans de l'abondance. Les pays où ils ont fleuri ont eu un avantage incontestable sur ceux que la barbarie nourrissait dans l'obscurité. Outre que les sciences contribuent beaucoup à la félicité des hommes, je me trouverais fort heureux de pouvoir les amener dans nos climats reculés, où jusqu'à présent elles n'ont que faiblement pénétré; semblable à ces connaisseurs en tableaux, qui savent les juger, qui connaissent les grands maîtres, mais qui ne s'entendent pas même

à

à broyer des couleurs. Je suis frappé par ce qui est beau ; je l'estime , mais je n'en suis pas moins ignorant. Je crains sérieusement , Monsieur , que vous ne preniez une idée trop avantageuse de moi. Un poëte s'abandonne volontiers au feu de son imagination ; et il pourrait fort bien arriver que vous vous forgeassiez un fantôme à qui vous attribueriez mille qualités , mais qui ne devrait son existence qu'à la fécondité de votre imagination.

Vous avez lu , sans doute , le poëme d'Alaric de M. de *Scudéri* ; il commence , si je ne me trompe , par ce vers :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Voilà certainement tout ce que l'on peut dire : mais malheureusement le poëte en reste là ; et la superbe idée que l'on s'était formée du héros diminue à chaque page. Je crains beaucoup d'être dans le même cas ; et je vous avoue , Monsieur , que j'aime infiniment mieux ces rivières qui , coulant doucement près de leur source , s'accroissent dans leur cours , et roulent enfin , parvenues à leur embouchure , des flots semblables à ceux de la mer.

Je m'acquitte enfin de ma promesse , et je vous envoie par cette occasion la moitié de la métaphysique de *Wolf* : l'autre moitié

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * E*

— 1736. suivra dans peu. Un homme que j'aime et que j'estime s'est chargé de cette traduction par amitié pour moi. Elle est très-exacte et fidelle. Il en aurait châtié le style si des affaires indispensables ne l'avaient arraché de chez moi. J'ai pris soin de marquer les endroits principaux. Je me flatte que cet ouvrage aura votre approbation : vous avez l'esprit trop juste pour ne le pas goûter.

La proposition de l'*être simple*, qui est une espèce d'atome, ou des monades dont parle *Leibnitz*, vous paraîtra peut-être un peu obscure. Pour la bien comprendre, il faut faire attention aux définitions que l'auteur fait auparavant de l'espace, de l'étendue, des limites et de la figure.

Le grand ordre de cet ouvrage, et la connexion intime qui lie toutes les propositions les unes avec les autres, est, à mon avis, ce qu'il y a de plus admirable dans ce livre. La manière de raisonner de l'auteur est applicable à toutes sortes de sujets. Elle peut être d'un grand usage à un politique qui fait s'en servir. J'ose même dire qu'elle est applicable à tous les sujets de la vie privée.

La lecture des ouvrages de *M. Wolf*, bien loin de m'offusquer les yeux sur ce qui est beau, me fournit encore des motifs plus puissans pour y donner mon approbation.

J'attends vos ouvrages en vers et en prose avec égale impatience. Vous augmenterez de beaucoup, Monsieur, toute la reconnaissance que je vous dois déjà. Vous pourriez donner vos productions à des personnes plus éclairées, mais jamais à aucune qui en fasse plus de cas. Votre réputation vous met au-dessus de l'éloge, mais les sentimens d'admiration que j'ai pour vous m'empêchent de me taire. Vous savez, Monsieur, que quand on sent bien quelque chose, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de le cacher. J'entrevois tant de modestie dans la façon dont vous parlez de vos propres ouvrages, que je crains de la choquer, même en ne disant qu'une partie de la vérité.

J'avoue que j'aurais une grande envie de vous voir et de connaître, Monsieur, en votre personne ce que ce siècle et la France ont produit de plus accompli. La philosophie m'apprend cependant à mettre un frein à cette envie. La considération de votre santé qui, à ce qu'on m'assure, est délicate; vos arrangemens particuliers, joints à un motif que vous pourriez avoir d'ailleurs pour ne point porter vos pas dans ces contrées, me sont des raisons suffisantes pour ne vous point presser sur ce sujet. J'aime mes amis d'une amitié désintéressée, et je préférerai en toutes

— 1736. occasions leur intérêt à mon agrément. Il suffit que vous me laissiez l'espérance de vous voir une fois dans la vie. Votre correspondance me tiendra lieu de votre personne : j'espère qu'elle sera plus facile à présent, vu la commodité des postes.

Je vous prie, Monsieur, de m'avertir quand vous quitterez la Hollande pour aller en Angleterre; en ce cas vous pouvez remettre vos lettres à notre envoyé *Bork*. Je souffre beaucoup en voyant un homme de votre mérite la victime et la proie de la méchanceté des hommes. Le suffrage que je vous donne doit, par mon éloignement, vous tenir lieu de celui de la postérité. Triste et frivole consolation ! Elle a pourtant été celle de tous les grands hommes qui avant vous ont souffert de la haine que les ames basses et envieuses portent aux génies supérieurs. Des gens peu éclairés se laissent séduire par la malignité des méchants; semblables à ces chiens qui suivent en tout le chef de meute, qui aboient quand ils entendent aboyer, et qui prennent servilement le change avec lui. Quiconque est éclairé par la vérité se dégage des préjugés; il la découvre, et les déteste; il dévoile la calomnie, et l'abhorre. Soyez sûr, Monsieur, que ces considérations font que je vous rendrai toujours justice. Je vous croirai toujours

semblable à vous-même. Je m'intéresserai toujours vivement à ce qui vous regarde; et la Hollande, pays, qui ne m'a jamais déplu, me deviendra une terre sacrée puisqu'elle vous contient. Mes vœux vous suivront partout: et la parfaite estime que j'ai pour vous, étant fondée sur votre mérite, ne cessera que quand il plaira au Créateur de mettre fin à mon existence. Ce sont les sentimens avec lesquels je suis, Monsieur,

vos très-parfaitement affectionné ami...

FÉDÉRIC.

L E T T R E I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Leyde, janvier.

MONSIEUR,

Si j'étais malheureux je serais bientôt consolé: on m'apprend que votre Altesse royale a daigné m'envoyer son portrait; c'est ce qui pouvait jamais m'arriver de plus flatteur après l'honneur de jouir de votre présence. Mais le peintre aura-t-il pu exprimer dans vos traits ceux de cette belle ame à laquelle j'ai consacré

— mes hommages ? J'ai appris que M. *Chambrier*
 1737. avait retiré le portrait à la poste ; mais sur le
 champ madame la marquise *du Châtelet*, *Emilie*,
 lui a écrit que ce trésor était destiné pour
 Cirey. Elle le revendique, Monseigneur ; elle
 partage mon admiration pour votre Altesse
 royale ; elle ne souffrira pas qu'on lui enlève
 ce dépôt précieux ; il fera le principal orne-
 ment de la maison charmante qu'elle a bâtie
 dans son désert. On y lira cette petite inscrip-
 tion : *Vultus Augusti, mens Trajani.*

Apparemment, Monseigneur, que le bruit
 du présent dont vous m'avez honoré a fait
 croire que j'étais en Prusse. Toutes les gazettes
 le disent : il est douloureux pour moi qu'en
 devinant si bien mon goût, elles aient si mal
 deviné mes marches. Vous ne doutez pas,
 Monseigneur, de l'envie extrême que j'ai
 d'aller vous admirer de plus près ; mais j'ai
 déjà eu l'honneur de vous mander qu'une occu-
 pation indispensable me retenait ici. C'est pour
 être plus digne de vos bontés, Monseigneur,
 que je suis à Leyde ; c'est pour me fortifier
 dans les connaissances des choses que vous
 favorisez. Vous n'aimez que les vérités, et j'en
 cherche ici. Je prendrai la liberté d'envoyer
 à votre Altesse royale la petite provision que
 j'aurai faite : vous démêlerez d'un coup d'œil
 les mauvais fruits d'avec les bons.

En attendant, si votre Altesse royale veut s'amuser par une petite suite du Mondain, j'aurai l'honneur de l'envoyer incessamment; c'est un petit essai de morale mondaine où je tâche de prouver avec quelque gaieté que le luxe, la magnificence, les arts, tout ce qui fait la splendeur d'un Etat en fait la richesse; et que ceux qui crient contre ce qu'on appelle *le luxe*, ne sont guère que *des pauvres* de mauvaise humeur. Je crois qu'on peut enrichir un Etat en donnant beaucoup de plaisir à ses sujets. Si c'est une erreur, elle me paraît jusqu'ici bien agréable. Mais j'attendrai le sentiment de votre Altesse royale pour favoir ce que je dois en penser. Au reste, Monseigneur, c'est par pure humanité que je conseille les plaisirs. Le mien n'est guère que l'étude et la solitude. Mais il y a mille façons d'être heureux. Vous méritez de l'être de toutes : ce sont les vœux que je fais pour vous, &c.

1737.

1737.

L E T T R E X.

D U P R I N C E R O Y A L.

À Berlin, janvier.

N O N, Monsieur, je ne vous ai point envoyé mon portrait; une pareille manie ne m'est jamais venue dans l'esprit. Mon portrait n'est ni assez beau ni assez rare pour vous être envoyé. Un mal-entendu a donné lieu à cette méprise. Je vous ai envoyé, Monsieur, une bagatelle pour marque de mon estime; un buste de *Socrate* en guise de pommeau sur une canne; et la façon dont cette canne a été roulée, à la manière dont on roule les tableaux, aura donné lieu à cette erreur. Ce buste, de toutes façons, était plus digne de vous être envoyé que mon portrait. C'est l'image du plus grand homme de l'antiquité, d'un philosophe qui a fait la gloire des païens, et qui jusqu'à nos jours est l'objet de la jalousie et de l'envie des chrétiens. *Socrate* fut calomnié; eh! quel grand homme ne l'est pas? Son esprit, amateur de la vérité, revit en vous. Aussi vous seul méritez de conserver le buste de ce philosophe. J'espère, Monsieur, que vous voudrez bien le conserver.

Madame la marquise *du Châtelet* me fait bien de l'honneur, de vouloir bien s'intéresser pour mon soi-disant portrait. Elle ferait capable de me donner meilleure opinion de moi que je n'en ai jamais eu et que je n'en devrais avoir. Ce serait à moi de désirer le sien. Je vous avoue que les charmes de son esprit m'ont fait oublier sa matière. Vous trouverez peut-être que c'est penser trop philosophiquement à mon âge, mais vous pourriez vous tromper. L'éloignement de l'objet et l'impossibilité de le posséder, peuvent y avoir autant de part que la philosophie. Elle ne doit pas nous rendre insensibles, ni empêcher d'avoir le cœur tendre; elle ferait en ce cas plus de mal que de bien aux hommes.

Il semble en effet que quelque démon familier se soit abouché avec tous les gazetiers de Hollande pour leur faire écrire unanimement que vous m'êtes venu voir. J'en ai été informé par la voix publique, ce qui me fit d'abord douter de la vérité du fait. Je me dis que vous ne vous serviriez pas des gazetiers pour annoncer votre voyage; et qu'en cas que vous me fîssiez le plaisir de venir en ce pays-ci, j'en aurais des nouvelles plus intimes. Le public me croit plus heureux que je ne le suis. Je me tue de le détromper. Je me sens d'ailleurs fort obligé au gazetier d'effectuer en idée ce

— 1737. qu'il juge très-bien qui peut m'être infiniment agréable.

Quoique vous n'ayez en aucune manière besoin de vous perfectionner par de nouvelles études dans la connaissance des sciences , je crois que la conversation du fameux M. *s'Gravesende* pourra vous être fort agréable. Il doit posséder la Philosophie de *Newton* dans la dernière perfection. M. *Boërhaave* ne vous fera pas d'un moindre secours pour le consulter sur l'état de votre santé. Je vous la recommande, Monsieur. Outre le penchant que vous vous sentez naturellement pour la conservation de votre corps , ajoutez , je vous prie , quelque nouvelle attention à celle que vous avez déjà pour l'amour d'un ami qui s'intéresse vivement à tout ce qui vous regarde. J'ose vous dire que je fais ce que vous valez , et que je connais la grandeur de la perte que le monde ferait en vous : les regrets que l'on donnerait à vos cendres seraient inutiles et superflus pour ceux qui les sentiraient. Je prévois ce malheur et je le crains ; mais je voudrais le différer.

Vous me ferez beaucoup de plaisir, Monsieur, de m'envoyer vos nouvelles productions. Les bons arbres portent toujours de bons fruits. La *Henriade* et vos ouvrages immortels me répondent de la beauté des futurs. Je suis fort

curieux de voir la suite du Mondain que vous me promettez. Le plan que vous m'en marquez est tout fondé sur la raison et sur la vérité. En effet la sagesse du Créateur n'a rien fait inutilement dans ce monde. DIEU veut que l'homme jouisse des choses créées, et c'est contrevenir à son but que d'en user autrement. Il n'y a que les abus et les excès qui rendent pernicieux ce qui d'ailleurs est bon en soi-même. 1737.

Ma morale, Monsieur, s'accorde très-bien avec la vôtre. J'avoue que j'aime les plaisirs et tout ce qui y contribue. La briéveté de la vie est le motif qui m'enseigne d'en jouir. Nous n'avons qu'un temps dont il faut profiter. Le passé n'est qu'un rêve, le futur est incertain : ce principe n'est point dangereux ; il faut seulement n'en point tirer de mauvaise conséquence.

Je m'attends que votre essai de morale fera l'histoire de mes pensées. Quoique mon plus grand plaisir soit l'étude et la culture des beaux arts, vous savez, Monsieur, mieux que personne, qu'ils exigent du repos, de la tranquillité et du recueillement d'esprit ;

Car loin du bruit et du tumulté,
 Apollon s'était retiré
 Au haut d'un coteau consacré
 Par les neuf Muses à son culte.

1737.

Pour courtiser les doctes Sœurs ,
 Il faut du repos, du silence ,
 Et des travaux en abondance
 Avant de goûter leurs faveurs.

Voltaire, votre nom immortel dans l'histoire ,
 Est gravé par leurs mains aux fastes de la gloire.

Il y a bien de la témérité pour un écolier, ou pour mieux dire à une grenouille du sacré vallon d'oser croasser en présence d'*Apollon*. Je le reconnais, je me confesse, et vous en demande l'absolution. L'estime que j'ai pour vous me la doit mériter. Il est bien difficile de se taire sur de certaines vérités, quand on en est bien pénétré, risque à s'exprimer bien ou mal. Je suis dans ce cas : c'est vous qui m'y mettez, et qui par conséquent devez avoir plus d'indulgence pour moi qu'aucun autre.

Je suis à jamais avec toute la considération que vous méritez, Monsieur ,

votre très-affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

L E T T R E X I.

1737.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Berlin, le 14 de janvier.

M O N S I E U R ,

Vous me faites la plus jolie galanterie du monde. Je reçois un paquet sous mon adresse, je reconnais les cachets, j'ouvre, et je trouve Mérope. Je lis, je suis charmé, j'admire et je suis obligé d'augmenter la reconnaissance que je vous dois, et que je ne croyais plus susceptible d'accroissement. Mérope est une des plus belles tragédies qu'on ait faites : l'économie de la pièce est menée avec adresse ; la terreur croît de scène en scène ; et la tendresse maternelle, substituée à l'amour doux, m'a charmé. J'avoue que la voix de la nature me paraît infiniment plus pathétique que celle d'une passion frivole. Les vers sont pleins de noblesse, les sentimens expliqués avec dignité : enfin la conduite de la pièce, l'expression des mœurs, la vraisemblance, le dénouement, tout y est aussi heureusement amené qu'on peut le désirer. Il n'y a que vous au monde qui puissiez faire une pièce aussi parfaite que Mérope.

— 1737. J'en suis charmé, j'en suis extasié, et je ne finirais point si ce n'était pour épargner votre modestie.

Si je ne puis vous payer avec une même monnaie, je ne veux pas cependant ne vous point témoigner ma reconnaissance. Je vous prie, conservez la bague que je vous envoie comme un monument du plaisir que votre incomparable tragédie m'a causé. Si vous n'aviez jamais fait que *Méropé*, cette pièce suffirait seule pour faire passer votre nom jusqu'aux siècles les plus reculés : vos ouvrages suffiraient pour immortaliser vingt grands hommes, dont aucun ne manquerait de gloire.

Vous m'avez obligé sensiblement par les attentions que vous me témoignez en toutes les occasions qui se présentent. Je reste toujours en arrière avec vous, et je m'impatiente de ne pouvoir pas vous témoigner toute l'étendue des sentimens pleins d'estime avec lesquels je suis,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

N'oubliez pas de faire mille amitiés de ma part à l'incomparable *Emilie*. *Césarion* n'est pas encore arrivé ; il faut avouer que l'amour est un grand maître.

LETTRE XII.

1737.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

LES lauriers d'Apollon se fanaient sur la terre,
 Les Beaux Arts languissaient ainsi que les Vertus,
 La Fraude aux yeux menteurs, et l'aveugle Plutus,
 Entre les mains des rois gouvernaient le tonnerre;
 La Nature indignée élève alors sa voix;
 Je veux former, dit-elle, un règne heureux et juste,
 Je veux qu'un héros naisse, et qu'il joigne à la fois
 Les talens de Virgile et les vertus d'Auguste,
 Pour l'ornement du monde et l'exemple des rois.
 Elle dit; et du ciel les Vertus descendirent,
 Tout le Nord treffaillit, tout l'Olympe accourut,
 L'olive, les lauriers, les myrtes reverdirent,
 Et Frédéric parut.

Que votre modestie, Monseigneur, pardonne ce petit enthousiasme à cette vénération pleine de tendresse que mon cœur sent pour vous.

J'ai reçu les lettres charmantes de votre Altesse royale et des vers tels qu'en faisait *Catulle* du temps de *César*. Vous voulez donc exceller en tout? J'ai appris que c'est donc

— 1737. *Socrate* et non *Frédéric* que votre Altesse royale m'a donné. Encore une fois, Monseigneur, je déteste les persécuteurs de *Socrate*, sans me foucher infiniment de ce sage au nez épaté.

Socrate ne m'est rien, c'est *Frédéric* que j'aime.

Quelle différence entre un bavard athénien, avec son démon familier, et un prince qui fait les délices des hommes et qui en fera la félicité !

J'ai vu à Amsterdam des Berlinoïses : *Fruere famâ tuî, Germanice*. Ils parlent de votre Altesse royale avec des transports d'admiration. Je m'informe de votre personne à tout le monde. Je dis : *Ubi est Deus meus ? Deus tuus*, me répond-on, a le plus beau régiment de l'Europe ; *Deus tuus* excelle dans les arts et dans les plaisirs ; il est plus instruit qu'*Alcibiade*, joue de la flûte comme *Télémaque*, et est fort au-dessus de ces deux grecs ; et alors je dis comme le vieillard *Siméon*.

Quand mes yeux verront-ils le fauveur de ma vie ?

J'aurais déjà dû adresser à votre Altesse royale cette Philosophie promise et cette Pucelle non promise ; mais premièrement croyez, Monseigneur, que je n'ai pas eu un instant dont j'aye pu disposer. Secondement, cette Pucelle

et

et cette Philosophie vont tout droit à la _____
 ciguë. Troisièmement, foyez persuadé que la 1737.
 curiosité que vous excitez dans l'Europe ,
 comme prince et comme être pensant , a con-
 tinuellement les yeux sur vous. On épie nos
 démarches et nos paroles ; on mande tout ,
 on fait tout.

Il y a par le monde des vers charmans
 qu'on attribue à *Auguste-Virgile-Frédéric* , quand
Tournemine dit :

Il avoûra, voyant cette figure immense,
 Que la matière pense.

Ce n'est pas votre Altesse royale qui m'a
 envoyé cela, d'où le fais-je? Croyez, Mon-
 seigneur, que tout ministre étranger, quel-
 que attaché qu'il vous soit, et quelque aimable
 qu'il puisse être, sacrifiera tout au petit mérite
 de conter des nouvelles aux supérieurs qui
 l'emploient. Cela dit, j'enverrai à Vefel le
 paquet que j'ose adresser à votre Altesse
 royale. Mais permettez encore que je vous
 répète, comme *Lucrece* à *Memmius* :

Tantum Religio potuit suadere malorum !

Ce vers doit être la devise de l'ouvrage.
 Vous êtes le seul prince sur la terre à qui

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * F*

— j'osaffel'envoyer. Regardez-moi, Monseigneur,
 1737. comme le sujet le plus attaché que vous ayez ,
 car je n'ai point et ne veux avoir d'autre
 maître. Après cela décidez.

Je pars incessamment de Hollande malgré
 moi ; l'amitié me rappelle à Cirey : on est
 venu me relancer ici. Le plus grand prince
 de la terre est devenu mon confident. Si donc
 votre Altesse royale a quelques ordres à me
 donner , je la supplie de les adresser sous le
 couvert de M. *du Breuil* , à Amsterdam , il
 me les fera tenir. Ils arriveront tard ; aussi
 dans mes plaintes de la Providence, il
 y aura un grand article sur l'injustice extrême
 de n'avoir pas mis Cirey en Prusse. Je suis
 avec la vénération la plus tendre , permettez-
 moi ce mot, Monseigneur , &c.

L E T T R E X I I I .

1737.

D U P R I N C E R O Y A L .

A Berlin , février.

M O N S I E U R ,

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir la Défense du Mondain , et le joli badinage au fujet de la Mule du pape. Chacune de ces pièces est charmante dans son genre. Le faux zèle de votre voisin le dévot représente très-bien celui de beaucoup de personnes qui , dans leur stupide sainteté , taxent tout de péché , tandis qu'ils s'aveuglent sur leurs propres vices. Il n'y a rien de plus heureux que la transition du vin dont notre béat humecte son gosier séché à force d'argumenter. Le pauvre qui vit des vanités des grands , le dieu qui du temps de *Tulle* était de bois , et d'or sous le consulat de *Luculle* , &c. sont des endroits dont les beautés marchent à grands pas vers l'immortalité. Mais , Monsieur , pourrais-je vous présenter mes doutes ? C'est le moyen de m'instruire par les bonnes raisons dont vous vous servirez , sans doute.

Peut-on donner l'épithète de *chimérique* à l'histoire romaine ; histoire avérée par le

— 1737. témoignage de tant d'auteurs , de tant de monumens respectables de l'antiquité, et d'une infinité de médailles, dont il ne faudrait qu'une partie pour établir les vérités de la religion ? Les étendards de foie des Romains me sont inconnus ; mon ignorance ne peut servir d'excuse ; mais, autant que je peux m'en ressouvenir, leurs premiers étendards furent des mains ajustées au haut d'une perche.

Vous voyez, Monsieur, un disciple qui demande à s'instruire : vous voyez en même temps un ami sincère qui agit avec franchise ; et j'espère que votre esprit juste et pénétrant s'apercevra facilement que mon amitié seule vous parle : usez-en, je vous prie, de même à mon égard.

J'avoue que mes réflexions sont plutôt celles d'un géomètre que les remarques d'un poète ; mais l'estime que j'ai pour vous, étant trop bien établie, fera toujours la même. Je suis à jamais, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E X I V.

1737.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 8 de février.

M O N S I E U R ,

N E vous embarrassez nullement du bruit qui s'est répandu sur la correspondance que j'ai avec vous : ce bruit ne nous peut faire de la peine ni à l'un ni à l'autre. Il est vrai que des personnes superstitieuses, dont il y a tant dans ce pays, et peut-être plus qu'ailleurs, ont été scandalisées de ce que j'étais en commerce de lettres avec vous : ces personnes me soupçonnent d'ailleurs de ne point croire à la rigueur tout ce qu'elles nomment article de foi. Vos ennemis les ont si fort prévenues par les calomnies qu'ils répandent sur votre sujet avec la dernière malignité, que ces bons dévots damnent saintement ceux qui vous préfèrent à *Luther* et à *Calvin*, et qui poussent l'endurcissement de cœur jusqu'à oser vous écrire. Pour me débarrasser de leurs importunités, j'ai cru que le parti le plus convenable était de faire avertir le gazetier de Hollande et d'Amsterdam.

— qu'il me ferait plaisir de ne parler de moi en
1737. aucune façon.

Voilà, Monsieur, la vérité de tout ce qui s'est passé; vous pouvez y ajouter foi. Je peux vous assurer que je me fais honneur de vous estimer, et que je tire gloire de rendre hommage à votre génie. Je consentirai même à faire imprimer tous les endroits de mes lettres où il est parlé de vous, pour manifester aux yeux du monde entier que je ne rougis point de me faire éclairer d'un homme qui mérite de m'instruire, et qui n'a d'autre défaut que d'être trop supérieur au reste des hommes. Mais vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin d'un témoignage aussi faible que le mien pour affermir votre réputation si bien établie par vous-même. Ce fondement est plus noble et plus solide que celui de mes suffrages. Dans tout autre siècle que celui où nous vivons, je n'aurais pas interdit au sieur *Franchin* la liberté de parler de moi, et même de la façon qu'il lui aurait plu. Il ne risquerait jamais de faire le *Bajazet* au mont Saint-Michel. C'est une règle de la prudence, et vous savez, Monsieur, qu'il faut céder aux circonstances et s'accommoder au temps. Je me suis vu obligé de la pratiquer.

Vous avez reçu avec tant d'indulgence les vers que je vous ai adressés, que je

hasarde de vous envoyer une *ode sur l'oubli*. —
 Ce sujet n'a pas été traité, que je sache. 1737.
 Je vous demande, Monsieur, à son égard, toute l'inflexibilité d'un maître et la sévère rigidité d'un censeur. Vos corrections m'instruiront; elles me vaudront des préceptes dictés par *Apollon* même et l'inspiration des Muses.

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de me marquer vos doutes sur la métaphysique de *Wolf*. Je vous enverrai dans peu le reste de l'ouvrage. Je crois que vous l'attaquerez par la définition qu'il fait de l'être simple. Il y a une morale du même auteur: tout y est traité dans le même ordre que dans la métaphysique: les propositions sont intimement liées les unes avec les autres, et se prêtent, pour ainsi dire, mutuellement la main pour se fortifier. Un certain *Jordan* que vous devez avoir vu à Paris, en a entrepris la traduction. Il a quitté *S^t Paul* en faveur d'*Aristote*.

Wolf établit à la fin de sa métaphysique l'existence d'une ame différente du corps; il s'explique sur l'immortalité en ces termes: *L'ame ayant été créée de DIEU tout d'un coup et non successivement, DIEU ne peut l'anéantir que par un acte formel de sa volonté.* Il semble croire l'éternité du monde, quoiqu'il n'en parle pas en termes aussi clairs qu'on le désirerait.

— 1737. Ce que l'on peut dire de plus palpable sur ce sujet est, selon mes faibles lumières, que le monde est éternel dans le temps, ou bien dans la succession des actions; mais que DIEU qui est hors des temps doit avoir été avant tout. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que le monde est beaucoup plus vieux que nous ne le croyons. Si DIEU de toute éternité l'a voulu créer, la volonté et le parfaire n'étant qu'un en lui, il s'ensuit nécessairement que le monde est éternel. Ne me demandez pas, je vous prie, Monsieur, ce que c'est qu'éternel, car je vous avoue par avance, qu'en prononçant ce terme, je dis un mot que je n'entends pas moi-même. Les questions métaphysiques sont au-dessus de notre portée. Nous tâchons en vain de deviner les choses qui excèdent notre compréhension; et dans ce monde ignorant la conjecture la plus vraisemblable passe pour le meilleur système.

Le mien est d'adorer l'Être suprême, uniquement bon, uniquement miséricordieux, et qui par cela seul mérite mes hommages; d'adoucir et de soulager, autant que je le peux, les humains dont la misérable condition m'est connue, et de m'en rapporter sur le reste à la volonté du Créateur qui disposera de moi comme bon lui semblera, et duquel, arrive ce qui peut, je n'ai rien à craindre. Je
 compte

compte bien que c'est-là à peu-près votre confession de foi.

1737.

Si la raison m'inspire, si j'ose me flatter qu'elle parle par ma bouche, c'est d'une manière qui vous est avantageuse : elle vous rend justice comme au plus grand homme de France et comme à un mortel qui fait honneur à la parole.

Si jamais je vais en France, la première chose que je demanderai ce sera : Où est M. de *Voltaire* ? Le roi, sa cour, Paris, Versailles, ni le sexe, ni les plaisirs n'auront part à mon voyage ; ce sera vous seul. Souffrez que je vous livre encore un assaut au sujet du poëme de la Pucelle. Si vous avez assez de confiance en moi pour me croire incapable de trahir un homme que j'estime ; si vous me croyez honnête homme, vous ne me le refuserez pas. Ce caractère m'est trop précieux pour le violer de ma vie ; et ceux qui me connaissent, savent que je ne suis ni indiscret ni imprudent.

Continuez, Monsieur, à éclairer le monde. Le flambeau de la vérité ne pouvait être confié en de meilleures mains. Je vous admirerai de loin, ne renonçant cependant pas à la satisfaction de vous voir un jour. Vous me l'avez promis, et je me réserve de vous en faire ressouvenir à temps.

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * G

Comptez, Monsieur, sur mon estime; je
 1737. ne la donne pas légèrement; et je ne la
 retire pas de même. Ce sont les sentimens
 avec lesquels je suis à jamais, Monsieur,
 votre très-affectionné ami,
 FÉDÉRIC.

L E T T R E X V.

D U P R I N C E R O Y A L.

Février.

M O N S I E U R,

J'AI été très-agréablement surpris par les
 vers que vous avez bien voulu m'adresser;
 ils sont dignes de l'auteur. Le sujet le plus
 stérile devient fécond entre vos mains. Vous
 parlez de moi, et je ne me reconnais plus:
 tout ce que vous touchez se convertit en or.

Mon nom sera connu par tes fameux écrits.
 Des temps injurieux affrontant les mépris,
 Je renaîtrai sans cesse, autant que tes ouvrages,
 Triomphans de l'envie, iront d'âges en âges
 De la postérité recueillir les suffrages,
 Et feront en tout temps le charme des esprits.

De tes vers immortels , un pied , un hémistiche ,
 Où tu places mon nom comme un saint dans sa niche , 1737.
 Me fait participer à l'immortalité
 Que le nom de Voltaire avait seul mérité.

Qui saurait qu'*Alexandre le grand* exista
 jadis , si *Quinte-Curce* et quelques fameux histo-
 riens n'eussent pris soin de nous transmettre
 l'histoire de sa vie ? Le vaillant *Achille* et le
 sage *Nestor* n'auraient pas échappé à l'oubli
 des temps sans *Homère* qui les célébra. Je
 ne suis , je vous assure , ni une espèce ni un
 candidat de grand homme ; je ne suis qu'un
 simple individu qui n'est connu que d'une
 petite partie du continent , et dont le nom ,
 selon toutes les apparences , ne servira jamais
 qu'à décorer quelque arbre de généalogie ,
 pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans
 l'oubli. Je suis surpris de mon imprudence ,
 lorsque je fais réflexion que je vous adresse
 des vers. Je désapprouve ma témérité dans
 le temps que je tombe dans la même faute.
Despréaux dit :

Qu'un âne pour le moins , instruit par la nature ,
 A l'instinct qui le guide obéit sans murmure ,
 Ne va point follement , de sa bizarre voix ,
 Défier aux chansons les oiseaux dans les bois.

— Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien
1737. être mon maître en poésie, comme vous
le pouvez être en tout. Vous ne trouverez
jamais de disciple plus docile et plus souple
que je le ferai. Bien loin de m'offenser de
vos corrections, je les prendrai comme les
marques les plus certaines de l'amitié que
vous avez pour moi.

Un entier loisir m'a donné le temps de
m'occuper à la science qui me plaît. Je tâche
de profiter de cette oisiveté, et de la rendre
utile en m'appliquant à l'étude de la philo-
sophie, de l'histoire, et en m'amusant avec
la poésie et la musique. Je vis à présent comme
un homme; et je trouve cette vie infiniment
préférable à la majestueuse gravité et à la
tyrannique contrainte des cours. Je n'aime
pas un genre de vie mesuré à la toise. Il n'y
a que la liberté qui ait des appas pour moi.

Des personnes peut-être prévenues vous
ont fait un portrait trop avantageux de moi.
Leur amitié m'a tenu lieu de mérite. Souve-
nez-vous, Monsieur, je vous prie, de la
description que vous faites de la Renommée,

Dont la bouche indiscrete en sa légèreté
Prodigue le mensonge avec la vérité.

Quand des personnes d'un certain rang rem-
plissent la moitié d'une carrière, on leur

adjudge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. D'où peut venir une si étrange différence? ou bien nous sommes moins capables que d'autres de faire bien ce que nous faisons, ou de vils adulateurs relèvent et font valoir nos moindres actions. 1737.

Le feu roi de Pologne, *Auguste*, calculait de grands nombres avec assez de facilité; tout le monde s'empressait à vanter sa haute science dans les mathématiques: il ignorait jusqu'aux élémens de l'algèbre.

Dispensez-moi, je vous prie, de vous citer plusieurs autres exemples que je pourrais vous alléguer.

Il n'y a eu de nos jours de grand prince véritablement instruit que le czar *Pierre I.* Il était non-seulement législateur de son pays, mais il possédait parfaitement l'art de la marine. Il était architecte, anatomiste, chirurgien quelquefois dangereux, soldat expert, économe consommé; enfin, pour en faire le modèle de tous les princes, il aurait fallu qu'il eût eu une éducation moins barbare et moins féroce que celle qu'il avait reçue dans un pays où l'autorité absolue n'était connue que par la cruauté.

On m'a assuré que vous étiez amateur de la peinture: c'est ce qui m'a déterminé à vous envoyer la tête de *Socrate* qui est assez

— bien travaillée. Je vous prie de vous con-
1737. tenter de mon intention.

J'attends avec une véritable impatience cette Philosophie et ce poëme (*) qui mènent tout droit à la ciguë. Je vous assure que je garderai un secret inviolable sur ce sujet. Jamais personne ne saura que vous m'avez envoyés ces deux pièces, et bien moins seront-elles vues. Je m'en fais une affaire d'honneur. Je ne peux vous en dire davantage, sentant toute l'indignité qu'il y aurait de trahir, soit par imprudence, soit par indiscretion, un ami que j'estime et qui m'oblige.

Les ministres étrangers, je le fais, sont des espions privilégiés des cours. Ma confiance n'est pas aveugle ni destituée de prévoyance sur ce sujet. D'où pouvez-vous avoir l'épigramme que j'ai faite sur M. la Croze ? Je ne l'ai donnée qu'à lui. Ce bon gros savant occasionna ce badinage; c'était une faille d'imagination dont la pointe consiste dans une équivoque assez triviale, et qui était passable dans la circonstance où je l'ai faite, mais qui d'ailleurs est assez insipide. La pièce du père Tournemine se trouve dans la Bibliothèque française. M. la Croze l'a lue. Il hait les jésuites comme les chrétiens haïssent le

(*) La Pucelle.

diable, et n'estime d'autres religieux que ceux de la congrégation de Saint-Maur, dans l'ordre desquels il a été. 1737.

Vous voilà donc parti de la Hollande. Je sentirai le poids de ce double éloignement. Vos lettres feront plus rares ; et mille empêchemens fâcheux concourront à rendre notre correspondance moins fréquente. Je me servirai de l'adresse que vous me donnez du fleur *du Breuil*. Je lui recommanderai fort d'accélérer autant qu'il pourra l'envoi de mes lettres et le retour des vôtres.

Puissiez-vous jouir à Cirey de tous les agrémens de la vie ! Votre bonheur n'égalera jamais les vœux que je fais pour vous ni ce que vous méritez. Marquez, je vous prie, à madame la marquise *du Châtelet* qu'il n'y a qu'elle seule à qui je puisse me résoudre de céder M. de *Voltaire*, comme il n'y a qu'elle seule aussi qui soit digne de vous posséder.

Quand même Cirey ferait à l'autre bout du monde, je ne renonce pas à la satisfaction de m'y rendre un jour. On a vu des rois voyager pour de moindres sujets, et je vous assure que ma curiosité égale l'estime que j'ai pour vous. Est-il étonnant que je désire voir l'homme le plus digne de l'immortalité, et qui la tient de lui-même ?

Je viens de recevoir des lettres de Berlin

— d'où l'on m'écrit que le résident de l'empereur
 1737. avait reçu la Pucelle imprimée. Ne m'accusez
 pas d'indiscrétion. Je suis avec toute l'estime
 imaginable, Monsieur,

votre très-affectionné ami,

F É D É R I C.

L E T T R E X V L

D E M. D E V O L T A I R E.

Mars.

MONSEIGNEUR,

JE ne fais par où commencer : je suis enivré
 de plaisir, de surprise, de reconnaissance,

Pollio et ipse facit nova carmina, pascite taurum.

Vous faites à Berlin des vers français tels
 qu'on en faisait à Versailles du temps du bon
 goût et des plaisirs. Vous m'envoyez la méta-
 physique de M. *Wolf*, et j'ose vous dire que
 votre Altesse royale a bien l'air de l'avoir tra-
 duite elle-même. Vous m'envoyez M. de *Bork*
 dans le sein de ma solitude : vous savez com-
 bien un homme digne de votre bienveillance
 doit m'être cher. Je reçois à la fois quatre
 lettres de votre Altesse royale ; le buste de

Socrate est à Cirey. Je suis ébloui de tant de biens; j'ai une peine extrême à me recueillir assez pour vous remercier. 1737.

Les grandes passions parleront les premières : ces passions , Monseigneur , font vous et les vers.

Moderne Alcibiade , aimable et grand génie ,
 Sans avoir ses défauts , vous avez ses vertus :
 Protecteur de Socrate , ennemi d'Anitus ,
 Vous ne redoutez point qu'on vous excommunie.
 Je ne suis point Socrate : un oracle des Dieux
 Ne s'avisa jamais de me déclarer sage ,
 Et mon Alcibiade est trop loin de mes yeux.
 C'est vous que j'aimerais , vous qui feriez mon maître ,
 Vous contre la cigüe illustre et sûr appui ,
 Vous sans qui tôt ou tard un Anitus , un prêtre ,
 Pourrait dévotement m'immoler comme lui.

Monseigneur , autrefois *Auguste* fit des vers pour *Horace* et pour *Virgile* ; mais *Auguste* s'était souillé par des proscriptions : *Charles IX* fit des vers , et même assez jolis , pour *Ronsard* ; mais *Charles IX* fut coupable d'avoir au moins permis la Saint-Barthelemi pire que les proscriptions. Je ne vous comparerai qu'à notre *Henri le grand* , à *François I.* Vous savez sans doute , Monseigneur , cette charmante chanson de *Henri le grand* pour sa maîtresse :

1737.

Recevez ma couronne ,
 Le prix de ma valeur :
 Je la tiens de Bellone ,
 Tenez-la de mon cœur.

Voilà des modèles d'hommes et de rois ; et vous les surpasserez. M. de *Bork* a ému mon cœur par tout ce qu'il m'a dit de votre Altesse royale ; mais il ne m'a rien appris.

Vous fentez bien , Monseigneur , que j'ai dû recevoir vos lettres très-tard , attendu mon voyage. Enfin madame *du Châtelet* les a reçues avec le *Socrate*. Le sieur *Thiriot* aurait pu retirer le paquet à la poste plutôt ; mais M. *Chambrier* le retira , et croyant que c'était votre portrait , il voulait comme de raison le garder. *Emilie* est au désespoir que ce ne soit que *Socrate*. Monseigneur , le palais de *Cirey* s'est flatté d'être orné de l'image du seul prince que nous comptons sur la terre. *Emilie* l'attend ; elle le mérite ; et vous êtes juste.

Le sieur *Thiriot* a encore cru que j'allais en Prusse. L'éclat de vos bontés pour moi l'a persuadé à beaucoup de monde. On inféra cette nouvelle dans les gazettes il y a presque un mois. Mais , Monseigneur , la pénétration de votre esprit vous aura fait deviner mon caractère ; je suis sûr que vous m'aurez rendu la justice d'être persuadé que j'ai la plus

extrême envie de vous faire ma cour , mais
 que je n'ai eu nullement le dessein d'y aller. 1737.
 Je suis incapable de faire une telle démarche
 sans des ordres précis.

La cour du roi votre père et votre personne ,
 Monseigneur , doivent attirer des étrangers ;
 mais un homme de lettres qui vous est attaché
 ne doit pas aller sans ordre.

Je ne comptais pas assurément sortir de
 Cirey il y a un mois. Madame du Châtelet ,
 dont l'ame est faite sur le modèle de la vôtre ;
 et qui a sûrement avec vous une harmonie
 préétablie , devait me retenir dans sa cour
 que je préfère , sans hésiter , à celle de tous
 les rois de la terre , et comme ami , et comme
 philosophe , et comme homme libre , car

Fuge suspicari

Cujus octavum trepidavit ætas

Claudere lustrum.

Un orage m'a arraché de cette retraite heu-
 reuse : la calomnie m'a été chercher jusque
 dans Cirey. Je ne suis persécuté que depuis que
 j'ai fait la Henriade. Croiriez-vous qu'on m'a
 reproché plus d'une fois d'avoir peint la Saint-
 Barthelemi avec des couleurs trop odieuses ?
 On m'a appelé athée , parce que je dis que
 les hommes ne sont point nés pour se détruire.

— 1737. Enfin, la tempête a redoublé, et je suis parti par les conseils de mes meilleurs amis. J'avais esquissé les principes assez faciles de la Philosophie de *Newton*; madame du *Châtelet* avait sa part à l'ouvrage: *Minerve* dictait, et j'écrivais. Je suis venu à Leyde travailler à rendre l'ouvrage moins indigne d'elle et de vous; je suis venu à Amsterdam le faire imprimer et faire dessiner les planches. Cela durera tout l'hiver. Voilà mon histoire et mon occupation: les bontés de votre Altesse royale exigeaient cet aveu.

J'étais d'abord en Hollande sous un autre nom pour éviter les visites, les nouvelles connaissances et la perte du temps; mais les gazettes ayant débité des bruits injurieux semés par mes ennemis, j'ai pris sur le champ la résolution de les confondre en les démentant et en me faisant connaître.

Je n'ai pas encore eu le temps de lire toute la métaphysique dont vous avez daigné me faire présent; le peu que j'en ai lu m'a paru une chaîne d'or qui va du ciel en terre. Il y a, à la vérité, des chaînons si déliés, qu'on craint qu'ils ne se rompent; mais il y a tant d'art à les avoir faits, que je les admire, tout fragiles qu'ils peuvent être.

Je vois très-bien qu'on peut combattre l'espèce d'harmonie préétablie où *M. Wolf*

veut venir , et qu'il y a bien des choses à dire contre son systême ; mais il n'y a rien à dire contre sa vertu et contre son génie. Le taxer d'athéisme , d'immoralité , enfin le persécuter , me paraît absurde. Tous les théologiens de tous les pays , gens enivrés de chimères sacrées , ressemblent aux cardinaux qui condamnèrent *Galilée*. Ne voudraient-ils point brûler vif *M. Wolf* , parce qu'il a plus d'esprit qu'eux ? Ange tutélaire de *Wolf* et de la raison , grand prince , génie vaste et facile , est-ce qu'un coup d'œil de vous n'impose pas silence aux fots ?

Dans les lettres que je reçois de votre Altesse royale , parmi bien des traits de prince et de philosophe , je remarque celui où vous dites : *Cæsar est suprâ grammaticam*. Cela est très-vrai : il sied très-bien à un prince de n'être pas puriste ; mais il ne sied pas d'écrire et d'orthographier comme une femme. Un prince doit en tout avoir reçu la meilleure éducation ; et de ce que *Louis XIV* ne savait rien , de ce qu'il ne savait pas même la langue de sa patrie , je conclus qu'il fut mal élevé. Il était né avec un esprit juste et sage ; mais on ne lui apprit qu'à danser et à jouer de la guitare. Il ne lut jamais : et s'il avait lu , s'il avait su l'histoire , vous auriez moins de français à Berlin. Votre royaume ne se ferait pas

— enrichi, en 1686, des dépouilles du sien. Il
1737. aurait moins écouté le jésuite *le Tellier* ; il
aurait, &c. &c. &c.

Ou votre éducation a été digne de votre
génie, Monseigneur, ou vous avez tout sup-
pléé. Il n'y a aucun prince à présent sur la
terre qui pense comme vous. Je suis bien
fâché que vous n'ayez point de rivaux. Je
ferai toute ma vie, &c.

L E T T R E X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Mars.

DELICIAE HUMANI GENERIS,

C E titre vous est plus cher que celui de
monseigneur, d'*altesse royale* et de *majesté*, et
ne vous est pas moins dû.

Je dois d'abord rendre compte à votre
Altesse royale de mes marches ; car enfin je
me suis fait votre sujet. Nous avons, nous
autres catholiques, une espèce de sacrement
que nous appelons la confirmation ; nous y
choisissons un saint pour être notre patron
dans le ciel, notre espèce de Dieu tutélaire :
je voudrais bien savoir pourquoi il me ferait

permis de me choisir un petit dieu plutôt qu'un roi ? Vous êtes fait pour être mon roi, bien plus assurément que *S^t François d'Assise* ou *S^t Dominique* ne sont faits pour être mes saints. C'est donc à mon roi que j'écris ; et je vous apprends , *rex amate* , que je suis revenu dans votre petite province de Cirey où habitent la philosophie , les grâces , la liberté , l'étude. Il n'y manque que le portrait de votre majesté. Vous ne nous le donnez point ; vous ne voulez point que nous ayons des images pour les adorer , comme dit la sainte Ecriture.

J'ai vu enfin le *Socrate* dont votre Altesse royale m'a daigné faire le présent : ce présent me fait relire tout ce que *Platon* dit de *Socrate*. Je suis toujours de mon premier avis :

La Grèce , je l'avoue , eut un brillant destin ,
 Mais Frédéric est né : tout change ; je me flatte
 Qu'Athènes quelque jour doit céder à Berlin ;
 Et déjà Frédéric est plus grand que Socrate ,

aussi dégagé des superstitions populaires , aussi modeste qu'il était vain. Vous n'allez point dans une église de luthériens vous faire déclarer le plus sage de tous les hommes : vous vous bornez à faire tout ce qu'il faut pour l'être. Vous n'allez point de maison en maison , comme *Socrate* , dire au maître qu'il

1737. — est un sot , au précepteur qu'il est un âne , au petit garçon qu'il est un ignorant : vous vous contentez de penser tout cela de la plupart des animaux qu'on appelle hommes , et vous songez encore , malgré cela , à les rendre heureux.

J'ai à répondre aux critiques que votre Altesse royale a daigné me faire dans une de ses lettres , au sujet des anciens Romains qui , dans les champs de Mars , *portaient jadis du foin pour étendard.*

Le colonel du plus beau régiment de l'Europe a peine à consentir que les vainqueurs de la sixième partie de notre continent n'aient pas toujours eu des aigles d'or à la tête de leurs armées. Mais tout a un commencement. Quand les Romains n'étaient que des payfans , ils avaient du foin pour enseignes ; quand ils furent *populum latè regem* , ils eurent des aigles d'or.

Ovide dans ses fastes dit expressément des anciens Romains :

*Non illos cælo labentia signa movebant ,
Sed sua quæ magnum perdere crimen erat ;*

antithèse assez ridicule de dire : Ils ne connaissaient point les signes célestes , ils ne connaissaient que les signes de leurs armées. Il

continue

continue et dit , en parlant de ces signes , de ces enseignes : 1737.

*Ilaque de fæno ; sed erat reverentia fæno
 Quantaque nunc aquilas cernis habere tuas.
 Pertica suspensos portabat longa maniplos :
 Undè manipularis nomina miles habet.*

Voilà mes bottes de foin bien constatées. A l'égard des premiers temps de leur histoire , je m'en rapporte à votre Altesse royale comme sur tous les premiers temps. Que pensez-vous de *Remus* et de *Romulus* , fils du dieu *Mars* ? de la louve ? du pivolet ? de la tête d'homme toute fraîche qui fit bâtir le capitolé ? des dieux de *Lavinium* qui revenaient à pied d'Albe à *Lavinium* ? de *Castor* et de *Pollux* combattant au lac de *Negillo* ? d'*Attilius Nævius* qui coupait des pierres avec un rasoir ? de la vestale qui tirait un vaisseau avec sa ceinture ? du *palladium* ? des boucliers tombés du ciel ? enfin de *Mutius Scevola* , de *Luçrèce* , des *Horaces* , de *Curtius* ? histoires non moins chimériques que les miracles dont je viens de parler. Monseigneur , il faut mettre tout cela dans la salle d'*Odin* avec notre *sainte Ampoule* , la chemise de la Vierge , le sacré prépuce et les livres de nos moines.

J'apprends que votre Altesse royale vient
*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * H*

—
1737. de faire rendre justice à M. *Wolf*. Vous immortalisez votre nom ; vous le rendez cher à tous les siècles en protégeant le philosophe éclairé contre le théologien absurde et intrigant. Continuez , grand prince , grand homme ; abattez le monstre de la superstition et du fanatisme , ce véritable ennemi de la divinité et de la raison. Soyez le roi des philosophes : les autres princes ne sont que les rois des hommes.

Je remercie tous les jours le ciel de ce que vous existez. *Louis XIV* , dont j'aurai l'honneur d'envoyer un jour à votre Altesse royale l'histoire manuscrite , a passé les dernières années de sa vie dans de misérables disputes au sujet d'une bulle ridicule pour laquelle il s'intéressait sans savoir pourquoi , et il est mort tirillé par des prêtres qui s'anathématisaient les uns les autres avec le zèle le plus insensé et le plus furieux. Voilà à quoi les princes sont exposés : l'ignorance , mère de la superstition , les rend victimes des faux dévots. La science que vous possédez vous met hors de leurs atteintes.

J'ai lu avec une grande attention la métaphysique de M. *Wolf*. Grand prince , me permettez-vous de dire ce que j'en pense ? Je crois que c'est vous qui avez daigné la traduire :

j'y ai vu des petites corrections de votre main. _____
Emilie vient de la lire avec moi. 1737.

C'est de votre Athènes nouvelle
 Que ce trésor nous est venu ;
 Mais Versailles n'en a rien su ;
 Ce trésor n'est pas fait pour elle.

Cette *Emilie*, digne de *Frédéric*, joint ici son admiration et ses respects pour le seul prince qu'elle trouve digne de l'être ; mais elle en est d'autant plus fâchée de n'avoir point le portrait de votre Altesse royale. Il y a enfin quelque chose de prêt, selon vos ordres. J'envoie celle-ci au maître de la poste de Trèves en droiture sans passer par Paris ; de là elle ira à Vesel. Daignez ordonner si vous voulez que je me serve de cette voie.

Je suis avec un profond respect , &c.

1737.

L E T T R E X V I I I .

D U P R I N C E R O Y A L .

De Remusberg, le 7 d'avril.

MONSIEUR ,

IL n'y a pas jusqu'à votre manière de cacheter qui ne me soit garant des attentions obligantes que vous avez pour moi. Vous me parlez d'un ton extrêmement flatteur ; vous me comblez de louanges ; vous me donnez des titres qui n'appartiennent qu'à de grands hommes ; et je succombe sous le faix de ces louanges.

Mon empire sera bien petit, Monsieur, s'il n'est composé que de sujets de votre mérite. Faut-il des rois pour gouverner des philosophes ? des ignorans pour conduire des gens instruits ? en un mot, des hommes pleins de leurs passions pour contenir les vices de ceux qui les suppriment, non par la crainte des châtimens, non par la puérile appréhension de l'enfer et des démons, mais par amour de la vertu ?

La raison est votre guide ; elle est votre souveraine, et *Henri le grand*, le saint qui

vous protége. Une autre assistance vous ferait superflue. Cependant si je me voyais, relativement au poste que j'occupe, en état de vous faire ressentir les effets des sentimens que j'ai pour vous, vous trouveriez en moi un saint qui ne se ferait jamais invoquer en vain : je commence par vous en donner un petit échantillon. Il me paraît que vous souhaitez d'avoir mon portrait ; vous le voulez, je l'ai commandé sur l'heure. 1737.

Pour vous montrer à quel point les arts sont en honneur chez nous, apprenez, Monsieur, qu'il n'est aucune science que nous ne tâchions d'ennoblir. Un de mes gentilshommes nommé *Knobelsdorf*, qui ne borne pas ses talens à favoir manier le pinceau, a tiré ce portrait. Il fait qu'il travaille pour vous, et que vous êtes connaisseur : c'est un aiguillon qui suffit pour l'animer à se surpasser. Un de mes intimes amis, le baron de *Keiserling* ou *Césarion*, vous rendra mon effigie. Il sera à Cirey vers la fin du mois prochain. Vous jugerez, en le voyant, s'il ne mérite pas l'estime de tout honnête homme. Je vous prie, Monsieur, de vous confier à lui. Il est chargé de vous presser vivement au sujet de la Pucelle, de la Philosophie de *Newton*, de l'Histoire de *Louis XIV*, et de tout ce qu'il pourra vous extorquer.

Comment répondre à vos vers, à moins

— d'être né poète? Je ne suis pas assez aveuglé
 1737. sur moi-même pour imaginer que j'aye le talent de la versification. Ecrire dans une langue étrangère, y composer des vers, et qui pis est, se voir défavoué d'*Apollon*, c'en est trop.

Je rime pour rimer; mais est-ce être poète,
 Que de savoir marquer le repos dans un vers;
 Et se sentant pressé d'une ardeur indiscrete,
 Aller psalmodier sur des fujets divers?
 Mais, lorsque je te vois t'élever dans les airs,
 Et d'un vol assuré prendre l'effor rapide,
 Je crois dans ce moment que Voltaire me guide:
 Mais non, Icare tombe, et périt dans les mers.

En vérité nous autres poètes nous promettons beaucoup et tenons peu. Dans le moment même que je fais amende honorable de tous les mauvais vers que je vous ai adressés, je tombe dans la même faute. Que Berlin devienne Athènes, j'en accepte l'augure; pourvu qu'elle soit capable d'attirer M. de *Voltaire*, elle ne pourra manquer de devenir une des villes les plus célèbres de l'Europe.

Je me rends, Monsieur, à vos raisons. Vous justifiez vos vers à merveille. Les Romains ont eu des bottes de foin en guise

d'étendards. Vous m'éclairez , vous m'instruisez ; vous savez me faire tirer profit de mon ignorance même. 1737.

Par quoi mon régiment a-t-il pu exciter votre curiosité ? je voudrais qu'il fût connu par sa bravoure , et non par sa beauté. Ce n'est pas par un vain appareil de pompe et de magnificence , par un éclat extérieur qu'un régiment doit briller. Les troupes avec lesquelles *Alexandre* assujettit la Grèce et conquit la plus grande partie de l'Asie , étaient conditionnées bien différemment. Le fer faisait leur unique parure. Ils étaient par une longue et pénible habitude endurcis aux travaux ; ils savaient endurer la faim , la soif et tous les maux qu'entraîne après soi l'âpreté d'une longue guerre. Une rigoureuse et rigide discipline les unissait intimement ensemble , les faisait tous concourir à un même but , et les rendait propres à exécuter avec promptitude et vigueur les desseins les plus vastes de leurs généraux.

Quant aux premiers temps de l'histoire romaine , je me suis vu engagé à soutenir sa vérité ; et cela par un motif qui vous surprendra. Pour vous l'expliquer , je suis obligé d'entrer dans un détail que je tâcherai d'abrégier autant qu'il me sera possible.

Il y a quelques années qu'on trouva dans

— un manuscrit du Vatican l'histoire de *Romulus*
 1737. et de *Remus*, rapportée d'une manière toute
 différente de celle dont elle nous est connue.
 Ce manuscrit fait foi que *Remus* s'échappa
 des poursuites de son frère, et que pour se
 dérober à sa jalouse fureur, il se réfugia dans
 les provinces septentrionales de la Germanie,
 vers les rives de l'Elbe; qu'il y bâtit une
 ville située auprès d'un grand lac, à laquelle
 il donna son nom; et qu'après sa mort, il fut
 inhumé dans une île qui s'élevant du sein des
 eaux, forme une espèce de montagne au
 milieu du lac.

Deux moines sont venus ici il y a quatre
 ans, de la part du pape, pour découvrir l'en-
 droit que *Remus* a fondé, selon la description
 que je viens d'en faire. Ils ont jugé que ce
 devait être Remusberg, ou comme qui dirait
Mont-Remus. Ces bons pères ont fait creuser
 dans l'île de toutes parts pour découvrir les
 cendres de *Remus*. Soit qu'elles n'aient pas
 été conservées assez soigneusement, ou que le
 temps qui détruit tout, les ait confondues
 avec la terre; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils
 n'ont rien trouvé.

Une chose qui n'est pas plus avérée que
 celle-là, c'est qu'il y a environ cent ans, en
 posant les fondemens de ce château, on
 trouva deux pierres sur lesquelles était gravée

l'histoire

l'histoire du vol des vautours. Quoique les figures aient été fort effacées, on en a pu reconnaître quelque chose. Nos gothiques aïeux, malheureusement fort ignorans et peu curieux des antiquités, ont négligé de nous conserver ces précieux monumens de l'histoire, et nous ont par conséquent laissés dans une incertitude obscure sur la vérité d'un fait aussi important. 1737.

On a trouvé, il n'y a pas trois mois, en remuant la terre dans le jardin, une urne et des monnaies romaines; mais qui étaient si vieilles, que le coin en était quasi tout effacé. Je les ai envoyées à M. de *la Croze*. Il a jugé que leur antiquité pouvait être de dix-sept à dix-huit siècles.

J'espère, Monsieur, que vous me ferez gré de l'anecdote que je viens de vous apprendre, et qu'en sa faveur vous excuserez l'intérêt que je prends à tout ce qui peut regarder l'histoire d'un des fondateurs de Rome, dont je crois conserver la cendre. D'ailleurs on ne m'accuse point de trop de crédulité. Si je péche ce n'est pas par superstition.

Ma foi se défiant même du vraisemblable,

En évitant l'erreur, cherche la vérité.

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * I

— Le grand , le merveilleux approchent de la fable ;
1737. Le vrai se reconnaît à la simplicité.

L'amour de la vérité et l'horreur de l'injustice m'ont fait embrasser le parti de M. *Wolf*. La vérité nue a peu de pouvoir sur l'esprit de la plupart des hommes ; pour se montrer, il faut qu'elle soit revêtue du rang, de la dignité et de la protection des grands.

L'ignorance, le fanatisme, la superstition, un zèle aveugle, mêlé de jalousie, ont poursuivi M. *Wolf*. Ce sont eux qui lui ont imputé des crimes, jusqu'à ce qu'enfin le monde commence d'apercevoir l'aurore de son innocence.

Je ne veux point m'arroger une gloire qui ne m'est point due, ni tirer vanité d'un mérite étranger. Je peux vous assurer que je n'ai point traduit la métaphysique de M. *Wolf* ; c'est un de mes amis à qui l'honneur en est dû. Un enchaînement d'événemens l'a conduit en Russie où il est depuis quelques mois, quoiqu'il mérite un sort meilleur. Je n'ai d'autre part à cet ouvrage que de l'avoir occasionné, et celui de la correction. Le copiste tient le reste de cette traduction : je l'attends tous les jours ; vous l'aurez dans peu.

Le souvenir d'*Emilie* m'est bien flatteur. Je vous prie de l'assurer que j'ai des sentimens

très-distingués pour elle, car l'Europe la
 compte au rang des plus grands hommes. 1737.

Que pourrais-je refuser à *Newton* venu à la plus haute science, revêtu des agrémens, de la beauté, des charmes et des grâces de la jeunesse ?

J'envoie cette lettre par le canal du fleur *du Breuil*, à l'adresse que vous m'avez indiquée. Je crois qu'il serait bon de prendre des mesures avec le maître de poste de Trèves pour régler notre petite correspondance. J'attendrai que vous ayez pris des arrangemens avec lui avant de me servir de cette voie.

Quand est-ce que le plus grand homme de la France n'aura plus besoin de tant de précautions ? Est-ce que vos compatriotes seront les seuls à vous dénier la gloire qui vous est due ? Sortez de cette ingrate patrie, et venez dans un pays où vous ferez adoré. Que vos talens trouvent un jour dans cette nouvelle Athènes leur rémunérateur.

Amène dans ces lieux la foule des beaux arts,
 Fais-nous part du trésor de ta philosophie ;
 Des peuples de savans suivront tes étendards :
 Eclaire-les du feu de ton puissant génie.
 Les myrtes, les lauriers, soignés dans ce canton,
 Attendent que, cueillis par les mains d'Emilie,

— Ils fervent quelque jour à te ceindre le front.

1737. J'en vois crever Rouffeau de fureur et d'envie.

Je viens de recevoir l'Enfant prodigue. Il est plein de beaux endroits ; il n'y manque que la dernière main.

Vos lettres me font un plaisir infini ; mais je vous avoue que je leur préférerais de beaucoup la fatisfaction de m'entretenir avec vous , et de vous assurer de vive voix de la plus parfaite estime avec laquelle je suis à jamais ;
Monfieur ,

votre très-affectionné ami ,

F É D É R I C.

L E T T R E X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

.

VOILA, Monfeigneur, les réflexions que vous m'avez ordonné de faire fur cette ode (*) dont votre Alteffe royale a daigné embellir la poëfie françaife. Souffrez que je vous dife encore combien je fuis étonné de l'honneur que vous faites à notre langue ; et fans fatiguer davantage votre modettie de tout ce que

(*) Sur l'Oubli.

m'inspire mon admiration, je suis venu au détail de chaque strophe. Après avoir cueilli avec votre Altesse royale les fleurs de la poésie, il faut passer aux épines de la métaphysique. 1737.

J'admire avec votre Altesse royale l'esprit vaste et précis, la méthode, la finesse de M. Wolf. Il me paraît qu'il y a de la honte à le persécuter, et de la gloire à le protéger. Je vois avec un plaisir extrême que vous le protégez en prince, et que vous le jugez en philosophe.

Votre Altesse royale a senti, en esprit supérieur, le point critique de cette métaphysique, d'ailleurs admirable. Cet être simple dont il parle, donne naissance à bien des difficultés. Il y a, dit-il, art. XVI, des êtres simples par-tout où il y a des êtres composés. Voici ses propres paroles : „ S'il n'y avait pas des „ êtres simples, il faudrait que toutes les parties les plus petites consistassent en d'autres parties ; et comme on ne pourrait indiquer aucune raison d'où viendraient les êtres composés, aussi peu qu'on pourrait comprendre d'où existerait un nombre s'il ne devait point contenir d'unités, il faut à la fin concevoir des êtres simples par lesquels les êtres composés ont existé. „

Ensuite, art. LXXXI : „ Les êtres simples

— „ n'ont ni figure ni grandeur , et ne peuvent
1737. „ remplir d'espace. „

Ne pourrait-on pas répondre à ces assertions ? 1°. Un être composé est nécessairement divisible à l'infini ; et cela est prouvé géométriquement. 2°. S'il n'est pas physiquement divisible à l'infini ; c'est que nos instrumens sont trop grossiers ; c'est que les formes et les générations des choses ne pourraient subsister, si les premiers principes dont les choses sont formées , se divisaient , se décomposaient. Divisez , décomposez le premier germe des hommes , des plantes , il n'y aura plus ni hommes ni plantes. Il faut donc qu'il y ait des corps indivisés.

Mais il ne s'enfuit pas de là que ces premiers germes , ces premiers principes soient indivisibles en effet , simples , sans étendue ; car alors ils ne seraient pas corps , et il se trouverait que la matière ne serait pas composée de matière ; que les corps ne seraient pas composés de corps : ce qui serait un peu étrange.

Que fera-ce donc que les premiers principes de la matière ? Ce seront des corps divisibles sans doute ; mais qui seront indivisés tant que la nature des choses subsistera.

Mais quelle sera la raison suffisante de l'existence des corps ? Il n'y a certainement que deux façons de concevoir la chose : ou les

corps sont tels par leur nature nécessairement, ou ils sont l'ouvrage de la volonté d'un libre, et très-libre Etre suprême. Il n'y a pas un troisième parti à prendre. Mais dans les deux opinions, on a des difficultés bien grandes à résoudre. 1737.

Quelle sera donc l'opinion que j'embrasserai? celle où j'aurai, de compte fait, moins d'absurdités à dévorer. Or, je trouve beaucoup plus de contradictions, de difficultés, d'embarras dans le système de l'existence nécessaire de la matière; je me range donc à l'opinion de l'existence de l'Etre suprême, comme la plus vraisemblable et la plus probable.

Je ne crois pas qu'il y ait de démonstration, proprement dite, de l'existence de cet Etre indépendant de la matière. Je me souviens que je ne laissais pas, en Angleterre, d'embarrasser un peu le fameux docteur *Clarke*, quand je lui disais: On ne peut appeler démonstration, un enchaînement d'idées qui laisse toujours des difficultés. Dire que le carré construit sur le grand côté d'un triangle, est égal au carré des deux côtés; c'est une démonstration qui, toute compliquée qu'elle est, ne laisse aucune difficulté. Mais l'existence d'un Etre créateur, laisse encore des difficultés insurmontables à l'esprit humain. Donc cette vérité ne peut être mise au rang des démonstrations

— 1737. proprement dites. Je la crois cette vérité; mais je la crois comme ce qui est le plus vraisemblable; c'est une lumière qui me frappe à travers mille ténèbres.

Il y aurait sur cela bien des choses à dire; mais ce serait porter de l'or au Pérou que de fatiguer votre Altesse royale de réflexions philosophiques.

Toute la métaphysique, à mon gré, contient deux choses; la première, tout ce que les hommes de bon sens savent; la seconde, ce qu'ils ne sauront jamais.

Nous savons, par exemple, ce que c'est qu'une idée simple, une idée composée: nous ne saurons jamais ce que c'est que cet être qui a des idées. Nous mesurons les corps; nous ne saurons jamais ce que c'est que la matière. Nous ne pouvons juger de tout cela que par la voie de l'analogie: c'est un bâton que la nature a donné à nous autres aveugles, avec lequel nous ne laissons pas d'aller et aussi de tomber.

Cette analogie m'apprend que les bêtes, étant faites comme moi, ayant du sentiment comme moi, des idées comme moi, pourraient bien être ce que je suis. Quand je veux aller au-delà, je trouve un abyme; et je m'arrête sur le bord du précipice.

Tout ce que je fais, c'est que, soit que la

matière soit éternelle (ce qui est bien incom-
 préhensible), soit qu'elle ait été créée dans le
 temps (ce qui est sujet à de grands embarras),
 soit que notre ame périsse avec nous, soit qu'elle
 jouisse de l'immortalité, on ne peut dans ces
 incertitudes prendre un parti plus sage, plus
 digne de vous, que celui que vous prenez de
 donner à votre ame, périssable ou non, toutes
 les vertus, tous les plaisirs et toutes les inf-
 tructions dont elle est capable, de vivre en
 prince, en homme et en sage, d'être heureux
 et de rendre les autres heureux. 1737.

Je vous regarde comme un présent que le
 ciel a fait à la terre. J'admire qu'à votre âge le
 goût des plaisirs ne vous ait point emporté,
 et je vous félicite infiniment que la philoso-
 phie vous laisse le goût des plaisirs. Nous ne
 sommes point nés uniquement pour lire *Platon*
 et *Leibnitz*, pour mesurer des courbes, et pour
 arranger des faits dans notre tête : nous
 sommes nés avec un cœur qu'il faut remplir,
 avec des passions qu'il faut satisfaire, sans en
 être maîtrisés.

Que je suis charmé de votre morale, Mon-
 seigneur ! Que mon cœur se sent né pour être le
 sujet du vôtre ! J'éprouve trop de satisfaction
 de penser en tout comme vous.

Votre Altesse royale me fait l'honneur de
 me dire dans sa dernière lettre, qu'elle regarde

— le feu czar comme le plus grand homme du
 1737. dernier siècle; et cette estime que vous avez pour lui ne vous aveugle pas sur ses cruautés. Il a été un grand prince, un législateur, un fondateur; mais si la politique lui doit tant, quels reproches l'humanité n'a-t-elle pas à lui faire? On admire en lui le roi; mais on ne peut aimer l'homme. Continuez, Monseigneur, et vous ferez admiré et aimé du monde entier.

Un des plus grands biens que vous ferez aux hommes, ce sera de fouler aux pieds la superstition et le fanatisme; de ne pas permettre qu'un homme en robe persécute d'autres hommes qui ne pensent pas comme lui. Il est très-certain que les philosophes ne troubleront jamais les Etats. Pourquoi donc troubler les philosophes? Qu'importait à la Hollande que *Bayle* eût raison? Pourquoi faut-il que *Jurieu*, ce ministre fanatique, ait eu le crédit de faire arracher à *Bayle* sa petite fortune? Les philosophes ne demandent que de la tranquillité; ils ne veulent que vivre en paix sous le gouvernement établi; et il n'y a pas un théologien qui ne voulût être le maître de l'Etat. Est-il possible que des hommes qui n'ont d'autre science que le don de parler sans s'entendre et sans être entendus, aient dominé et dominant encore presque par-tout!

Les pays du Nord ont cet avantage sur le

midi de l'Europe , que ces tyrans des ames y ~~ont~~
 ont moins de puissance qu'ailleurs. Aussi les 1737.
 princes du Nord font-ils , pour la plupart ,
 moins superstitieux et moins méchans qu'ail-
 leurs. Tel prince italien se servira du poison
 et ira à confesse. L'Allemagne protestante n'a
 ni de pareils fots , ni de pareils monstres ; et
 en général je n'aurais pas de peine à prouver
 que les rois les moins superstitieux ont tou-
 jours été les meilleurs princes.

Vous voyez , digne héritier de l'esprit de
Marc-Aurèle , avec quelle liberté j'ose vous
 parler. Vous êtes presque le seul sur la terre
 qui méritiez qu'on vous parle ainsi.

L E T T R E X X.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Amatte , le 14 de mai.

MONSIEUR ,

JE vous demande excuse de l'injustice que
 je vous ai faite et à votre sincérité dans ma
 dernière lettre. Je suis charmé de m'être
 trompé et de voir que vous me connaissez
 assez pour vouloir relever les fautes que j'ai
 faites.

— 1737. Je passe condamnation au sujet de mon ode. Je conviens de toutes les fautes que vous me reprochez : mais loin de me rebuter, je vous importunerai encore avec quelques-unes de mes pièces que je vous prierai de vouloir corriger avec la même sincérité. Si je n'y profite autrement, je trouve toujours ce moyen heureux pour vous excroquer quelques bons vers.

Je passe à présent à la philosophie. Vous suivez en tout la route des grands génies, qui, loin de se sentir animés d'une basse et vile jalousie, estiment le mérite où ils le rencontrent et le prisent sans prévention. Je vous fais des complimens à la place de M. *Wolf*, sur la manière avantageuse dont vous vous expliquez sur son sujet. Je vois, Monsieur, que vous avez très-bien compris les difficultés qu'il y a sur l'être *simple*. Souffrez que j'y réponde.

Les géomètres prouvent qu'une ligne peut être divisée à l'infini ; que tout ce qui a deux côtés ou deux faces, ce qui revient au même, peut l'être également : mais, dans la proposition de M. *Wolf*, il ne s'agit, si je ne me trompe, ni de lignes ni de points, il s'agit des unités ou parties indivisibles qui composent la matière.

Personne ne peut ni ne pourra jamais les

apercevoir : donc on n'en peut avoir d'idée ; —
 car nous n'avons d'idées nettes que des choses 1737.
 qui tombent sous nos sens. M. *Wolf* dit tout
 ce que l'*être simple* n'est pas ; il écarte l'espace,
 la longueur, la largeur, &c. avec beaucoup
 de précaution, pour prévenir le raisonnement
 des géomètres qui n'est plus applicable à son
être simple, parce qu'il n'a aucune propriété
 de la matière. Notre philosophe se fert de
 l'artifice de *St Paul* qui, après nous avoir
 promenés jusque dans le sanctuaire des cieux,
 nous abandonne à notre propre imagination,
 suppléant par le terme d'*ineffable* à ce qu'il
 n'aurait pu expliquer sans donner prise sur lui.

Il me semble cependant qu'il n'y a rien de
 plus vrai, que toute chose composée doit
 avoir des parties. Ces parties en peuvent avoir
 à leur tour autant que vous en voudrez ima-
 giner. Mais enfin il faut pourtant qu'on trouve
 des unités ; et faute de n'avoir pas l'organe
 des yeux et de l'attouchement assez subtil,
 faute d'instrumens assez délicats, nous ne
 décomposerons jamais la matière jusqu'à pou-
 voir trouver ces unités.

Que vous représentez-vous quand vous
 pensez à un régiment composé de quinze cents
 hommes ? Vous vous représentez ces quinze
 cents hommes comme autant d'unités ou
 comme autant d'individus réunis sous un

— même chef. Prenons un de ces hommes seul :
 1737. je trouve que c'est un être fini , qui a de l'étendue , largeur , épaisseur , &c. que cet être a des bornes , et par conséquent une figure : je trouve qu'il est divisible à l'infini. Pourrait-il être un être fini et infini en même temps ? Non , car cela implique contradiction. Or , comme une chose ne saurait être et ne pas être en même temps , il faut nécessairement que l'homme ne soit pas infini : donc il n'est pas divisible à l'infini ; donc il y a des unités qui , prises ensemble , font des nombres composés ; et ce sont ces nombres , dès qu'ils sont composés , qu'on nomme matière.

Je vous abandonne volontiers le divin *Aristote* , le divin *Platon* , et tous les héros de la philosophie scolastique. C'étaient des hommes qui avaient recours à des mots pour cacher leur ignorance. Leurs disciples les en croyaient sur leur réputation ; et des siècles entiers se sont contentés de parler sans s'entendre. Il n'est plus permis de nos jours de se servir de mots que dans leur sens propre. M. *Wolf* donne la définition de chaque mot , il règle son usage ; et ayant fixé les termes , il prévient beaucoup de disputes qui ne naissent souvent que d'un jeu de mots , ou de la différente signification que les personnes y attachent.

Il n'y a rien de plus vrai que ce que vous dites de la métaphysique ; mais je vous avoue qu'indépendamment de cela , je ne saurais défendre à mon esprit , naturellement curieux , d'approfondir des mystères qui l'intéressent beaucoup , et qui l'attirent par les difficultés qu'ils lui présentent. 1737.

Vous me dites le plus poliment du monde que je suis une bête. Je m'en étais bien douté un peu jusqu'à présent ; mais je commence à en être convaincu. A parler sérieusement vous n'avez pas tort ; et cette raison , prérogative dont les hommes tirent un si glorieux avantage , qui est-ce qui la possède ? des hommes qui , pour vivre ensemble , ont été obligés de se choisir des supérieurs , et de se faire des lois , pour s'apprendre que c'était une injustice de s'entre-tuer , de se voler , &c. Ces hommes raisonnables se font la guerre pour de vains argumens qu'ils ne comprennent pas : ces êtres raisonnables ont cent religions différentes , toutes plus absurdes les unes que les autres ; ils aiment à vivre long-temps , et se plaignent de la durée du temps et de l'ennui pendant toute leur vie. Sont-ce-là les effets de cette raison qui les distingue des brutes ?

On peut m'objecter les savantes découvertes des géomètres , les calculs de M. *Bernoulli* et de *Newton* : mais en quoi ces gens-là étaient-ils

1737. — plus raisonnables que les autres ? Ils passaient toute leur vie à chercher des propositions algébriques , des rapports de nombres ; et ils ne tiraient aucun profit de la courte et brève durée de la vie.

Que j'approuve un philosophe qui fait se délasser auprès d'*Emilie* ! Je fais bien que je préférerais infiniment sa connaissance à celle du centre de gravité , de la quadrature du cercle , de l'or potable , et du péché contre le Saint-Esprit.

Vous parlez , Monsieur , en homme instruit sur ce qui regarde les princes du Nord. Ils ont incontestablement de grandes obligations à *Luther* et à *Calvin* (pauvres gens d'ailleurs) , qui les ont affranchis du joug des prêtres et de la cour romaine , et qui ont augmenté considérablement leurs revenus par la fécularisation des biens ecclésiastiques. Leur religion cependant n'est pas purifiée de superstitieux et de bigots. Nous avons une secte de béats qui ne ressemblent pas mal aux presbytériens d'Angleterre , et qui sont d'autant plus insupportables qu'ils damnent avec beaucoup d'orthodoxie et sans appel tous ceux qui ne sont pas de leur avis. On est obligé de cacher ses sentimens pour ne se point faire d'ennemis mal à propos. C'est un proverbe commun , et qui est dans la bouche de tout le monde ,
de

de dire : Cet homme n'a ni foi ni loi. Cela —
 vaut seul la décision d'un concile. On vous 1737.
 damne , sans vous entendre , et on vous
 persécute , sans vous connaître. D'ailleurs ,
 attaquer la religion reçue dans un pays , c'est
 attaquer dans son dernier retranchement
 l'amour propre des hommes , qui leur fait
 préférer un sentiment reçu et la foi de leurs
 pères à toute autre créance , quoique plus
 raisonnable que la leur.

Je pense comme vous , Monsieur , sur
 M. Bayle. Cet indigne *Jurieu* qui le persé-
 cutait , oubliait le premier devoir de toute
 religion , qui est la charité. M. Bayle m'a paru
 d'ailleurs d'autant plus estimable , qu'il était
 de la secte des académiciens qui ne faisaient
 que rapporter simplement le pour et le contre
 des questions , sans décider témérairement sur
 des sujets dont nous ne pouvons découvrir
 que les abîmes.

Il me semble que je vous vois à table , le
 verre à la main , vous ressouvenir de votre
 ami. Il m'est plus flatteur que vous buviez à
 ma santé , que de voir ériger en mon honneur
 les temples qu'on érigeait à *Auguste*. *Brutus*
 se contentait de l'approbation de *Caton* : les
 suffrages d'un sage me suffisaient.

Que vous prêtiez un secours puissant à
 mon amour propre ! je lui oppose sans cesse

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * K*

— 1737. l'amitié que vous avez pour moi ; mais qu'il est difficile de se rendre justice ! et combien ne doit-on pas être en garde contre la vanité à laquelle nous nous sentons une pente si naturelle !

Mon petit ambassadeur partira dans peu pour Cirey , muni d'un crédit et du portrait que vous voulez absolument avoir. Des occupations militaires ont retardé son départ. Il est comme le Messie annoncé : je vous en parle toujours et il n'arrive jamais. C'est à lui que je vous prie de remettre tout ce que vous voudrez confier à ma discrétion. Je suis avec une très-parfaite estime,

Monsieur ,

votre très-affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Mai.

J'AI reçu la lettre du prince philosophe (du 14 mai), et j'apprends qu'il y a un gros paquet pour moi entre les mains du sieur *du Breuil Tronchin* , à Amsterdam. Ce paquet

est probablement la seconde partie de la métaphysique ; tout est de votre ressort, prince inimitable. Je suis avec votre Altesse royale comme un cercle infiniment petit, concentrique à un cercle infiniment grand ; toutes les lignes du cercle infiniment grand vont trouver le centre du pauvre infiniment petit ; mais quelle différence de leur circonférence ! J'aime tout ce que votre génie aime ; mais je touche à peine ce que vous embrassez. Je vois non-seulement le protecteur de *Wolf*, mais une intelligence égale à lui. Je vais oser parler à cette intelligence.

Vous me faites l'honneur de me dire qu'un être tel que l'homme ne saurait être fini et infini à la fois, et que cela impliquerait contradiction : il est vrai qu'il ne saurait être fini et infini dans le même sens ; mais il peut être fini physiquement, et être divisible à l'infini géométriquement. Cette division à l'infini n'est autre chose que l'impossibilité d'assigner un dernier point indivisible ; et cette impuissance est ce que les hommes appellent infini en petit ; de même que l'impuissance d'assigner les bornes de l'étendue, est ce que nous appelons l'infini en grand.

Par exemple, soit une unité : 1 est fini ; mais prenez $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, &c. vous n'épuiserez jamais cette série. Il est pourtant vrai que cette série,

1737. — une moitié, un quart, un huitième, un seizième, prise toute entière, est égale à cette unité. Voilà, je crois, tout le secret de l'infini en petit.

De même, prenez tout d'un coup l'infini en grand; il est certain que les nombres 1, 2, 4, 8, 16, 32, &c. n'en approcheront jamais; mais prenez tous ces nombres à la fois, sans compter; ils sont égaux à l'infini.

Cette méthode est celle des géomètres; elle est démontrée; on ne peut pas en appeler.

Il n'y a donc nulle contradiction entre ces deux propositions: cette unité est finie; et la série $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, égale à cette unité, est infinie.

Ces vérités, ces démonstrations géométriques n'empêchent point du tout qu'il n'y ait des êtres indivisés dans la nature, des êtres uns, des atomes; sans quoi le monde ne serait point organisé. Il est très-vrai que la matière est composée d'indivisés, parce qu'il faut des êtres inaltérables pour faire des germes qui sont toujours les mêmes, parce que les élémens des êtres mixtes ne seraient pas élémens s'ils étaient composés: il est donc très-vrai que les principes des choses sont des substances, dures, solides, indivisées; mais ces principes sont-ils pour cela indivisibles? je n'en vois nullement la conséquence.

S'ils étaient encore divisés, cet univers ne

ferait pas tel qu'il est ; mais il est toujours —
clair qu'ils sont divisibles , puisqu'ils sont 1737.
matière , qu'ils ont des côtés.

Tant que les élémens du feu , de l'eau , de l'air , seront tels qu'ils sont , indivisés , ils seront les mêmes ; la nature ne changera pas : mais l'auteur de la nature peut les diviser.

Reste actuellement à comprendre comment , selon M. *Wolf* , la matière serait composée d'êtres simples sans étendue ; c'est à quoi ma pauvre ame ne peut arriver. J'attends la seconde partie de cette métaphysique dont votre Altesse royale daigne me faire présent. J'espère que cette seconde partie me donnera des ailes pour m'élever vers l'être simple ; ma misérable pesanteur me rabaisse toujours vers l'être étendu.

Quand est-ce que j'aurai des ailes , pour aller rendre mes respects à l'être le moins simple , le plus universel qui existe dans le monde , à votre Altesse royale ?

Madame la marquise *du Châtelet* attend avec impatience cet homme aimable que *Frédéric* appelle son ami , cet *Ephesion* de cet *Alexandre*.

Monseigneur , je vais enfin user de vos bontés : je vais prendre la liberté de mettre en usage votre caractère bienfaisant. Je demande instamment une grâce au prince philosophe.

Je m'avisai , je ne fais comment , il y a

— 1737. quelques années , d'écrire une espèce d'histoire de cet homme moitié *Alexandre* , moitié don *Quichotte* , de ce roi de Suède si fameux. *M. Fabrice* , qui avait été sept ans auprès de lui , l'envoyé de France et l'envoyé d'Angleterre , un colonel de ses troupes , m'avaient donné des mémoires. Ces messieurs ont très-bien pu se tromper ; et j'ai senti combien il était difficile d'écrire une histoire contemporaine. Tous ceux qui ont vu les mêmes événemens les ont vus avec des yeux différens ; les témoins se contredisent. Il faudrait pour écrire l'histoire d'un roi que tous les témoins fussent morts ; comme à Rome on attend pour faire un saint , que ses maîtresses , ses créanciers , ses valets de chambre ou ses pages soient enterrés.

De plus , je me reproche fort d'avoir barbouillé deux tomes pour un seul homme , quand cet homme n'est pas vous.

J'ai honte , surtout , d'avoir parlé de tant de combats , de tant de maux faits aux hommes , je m'en repens d'autant plus , que quelques officiers ont dit , en parlant de ces combats , que je n'avais pas dit vrai , attendu que je n'avais pas parlé de leurs régimens ; ils supposaient que je devais écrire leur histoire.

J'aurais bien mieux fait d'éviter tous ces détails de combats donnés chez les Sarmates ,

et d'entrer plus profondément dans le détail de ce qu'a fait le czar pour le bien de l'humanité. Je fais plus de cas d'une lieue en carré défrichée, que d'une plaine jonchée de morts. 1737.

On a commencé une nouvelle édition de mes folies en prose et en vers ; il me semble que ces folies deviendraient plus utiles , si je donnais un abrégé des grandes choses qu'a faites *Charles XII* , et des choses utiles qu'a faites le czar *Pierre*.

Je n'ai pas de mémoires de *Moscovie* dans ma retraite de *Cirey*. La philosophie , les belles lettres , la paix , la félicité y habitent ; mais on n'y a aucune nouvelle des *Russes*.

Je me jette aux pieds de votre Altesse royale ; je la supplie de vouloir bien engager un serviteur éclairé qu'elle a en *Moscovie* , à répondre aux questions ci-jointes. J'aurai à votre Altesse royale l'obligation d'avoir mieux connu la vérité : c'est un commerce rare entre des princes et des particuliers. Mais vous ne ressemblez en rien aux autres princes : on demandera aux autres des biens , des honneurs ; on demandera à vous seul d'être éclairé.

Salomon du Nord , la reine de *Saba* , c'est-à-dire , de *Cirey* , joint ses sentimens d'admiration aux miens.

1737.

L E T T R E X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Cirey, le 27 mai.

C'EST, fans doute, un héros, c'est un sage, un grand
homme,

Qui fonda cet asile embelli par vos pas ;

Mais cet honneur n'est dû qu'aux vrais héros de Rome,

Remus ne le méritait pas.

Scipion l'africain bravant sa république ,

Et quittant un sénat trop ingrat envers lui ,

Porta dans vos climats ce courage héroïque

Qui se fait trembler Rome et qui fut son appui.

Cicéron dans l'exil y porta l'éloquence ,

Ce grand art des Romains , cette auguste science

D'embellir la raison , de forcer les esprits.

Ovide y fit briller un art d'un plus grand prix ;

L'art d'aimer , de le dire , et surtout l'art de plaire.

Tous trois vous ont formé , leur esprit vous éclaire ;

Voilà les fondateurs de ces aimables lieux.

Vous suivez leur exemple , ils sont vos vrais aïeux.

La véritable Rome est cette heureuse enceinte ,

Où les Plaisirs pour vous vont tous se signaler.

L'autre Rome est tombée , et n'est plus que la sainte ;

Remusberg est la seule où je voudrais aller.

Voilà ,

Voilà, Monseigneur, ce que je pense du Mont-Remus; je suis destiné à avoir en tout des opinions fort différentes des moines. Vos deux antiquaires à Capuchon, soi-disant envoyés par le pape pour voir si le frère de *Romulus* a fondé votre palais, devaient bien faire un saint de ce *Remus*, n'en pouvant faire le fondateur de votre palais; mais apparemment que *Remus* aurait été aussi étonné de se voir en paradis qu'en Prusse.

On attend avec impatience, dans le petit paradis de Cirey, deux choses qui seront bien rares en France. Le portrait d'un prince tel que vous, et M. de *Keiserling*, que votre Altesse royale honore du nom de son ami intime.

Louis XIV disait un jour à un homme qui avait rendu de grands services au roi d'Espagne *Charles II*, et qui avait eu sa familiarité: Le roi d'Espagne vous aimait donc beaucoup! Ah, Sire, répondit le pauvre courtisan, est-ce que vous autres rois vous aimez quelque chose?

Vous voulez donc, Monseigneur, avoir toutes les vertus qu'on leur souhaite si inutilement, et dont on les a toujours loués si mal à propos; ce n'est donc pas assez d'être supérieur aux hommes par l'esprit comme par le rang, vous l'êtes encore par le cœur. Vous,

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * L*

— prince et ami ! Voilà deux grands titres réunis
1737. qu'on a crus jusqu'ici incompatibles.

Cependant , j'avais toujours osé penser que c'était aux princes à sentir l'amitié pure , car d'ordinaire les particuliers qui prétendent être amis , sont rivaux. On a toujours quelque chose à se disputer ; de la gloire , des places , des femmes , et surtout des faveurs de vous autres maîtres de la terre , qu'on se dispute encore plus que celles des femmes , qui vous valent pourtant bien.

Mais il me semble qu'un prince , et surtout un prince tel que vous , n'a rien à disputer , n'a point de rival à craindre , et peut aimer sans embarras et tout à son aise. Heureux , Monseigneur , qui peut avoir part aux bontés d'un cœur comme le vôtre ! M. de *Keiserling* ne désire rien , sans doute. Tout ce qui m'étonne , c'est qu'il voyage.

Cirey est aussi , Monseigneur , un petit temple dédié à l'amitié. Madame du *Châtelet* , qui , je vous assure , a toutes les vertus d'un grand homme , avec les grâces de son sexe , n'est pas indigne de sa visite , et elle le recevra comme l'ami du prince *Frédéric*.

Que votre Altesse royale soit bien persuadée , Monseigneur , qu'il n'y aura jamais à Cirey d'autre portrait que le vôtre. Il y a ici

une petite statue de l'Amour, au bas de _____
laquelle nous avons mis *noto Deo* ; nous met- 1737.
trons au bas de votre portrait *soli Principi*.

Je me fais bien mauvais gré de ne dire jamais, dans mes lettres à votre Altesse royale, aucune nouvelle de la littérature française, à laquelle vous daignez vous intéresser ; mais je vis dans une retraite profonde, auprès de la dame la plus estimable du siècle présent, et avec les livres du siècle passé ; il n'est guère parvenu dans ma retraite de nouveautés qui méritent d'aller au Mont-Remus.

Nos belles lettres commencent à bien dégénérer ; soit qu'elles manquent d'encouragement ; soit que les Français, après avoir trouvé le bien dans le siècle de *Louis XIV*, aient aujourd'hui le malheur de chercher le mieux ; soit qu'en tout pays la nature se repose après de grands efforts ; comme les terres après une moisson abondante.

La partie de la philosophie la plus utile aux hommes, celle qui regarde l'ame, ne vaudra jamais rien parmi nous, tant qu'on ne pourra pas penser librement. Un certain nombre de gens superstitieux fait grand tort ici à toute vérité. Si *Cicéron* vivait, et qu'il écrivît *De naturâ Deorum*, ou ses *Tusculanes* ; si *Virgile* disait :

1737. *Felix qui potuit rerum cognoscere causas :
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus , strepitumque Acherontis avari !*

Cicéron et *Virgile* courraient grand risque ; il n'y a que les jésuites à qui il est permis de tout dire ; et si votre Altesse royale a lu ce qu'ils disent, je doute qu'elle leur fasse le même honneur qu'à *M. Rollin*. Pour bien écrire l'histoire , il faut être dans un pays libre ; mais la plupart des français réfugiés en Hollande ou en Angleterre , ont altéré la pureté de leur langue.

A l'égard de nos universités , elles n'ont guère d'autre mérite que celui de leur antiquité. Les Français n'ont point de *Wolf*, point de *Mac-Laurin*, point de *Manfredy*, point de *s'Gravesende* , ni de *Muschembroök*. Nos professeurs de physique , pour la plupart, ne sont pas dignes d'étudier sous ceux que je viens de citer. L'académie des sciences soutient très-bien l'honneur de la nation , mais c'est une lumière qui ne se répand pas encore assez généralement ; chaque académicien se borne à des vues particulières : nous n'avons ni bonne physique , ni bons principes d'astronomie pour instruire la jeunesse ; et nous sommes obligés en cela d'avoir recours aux étrangers.

L'opéra se foutient parce qu'on aime la musique ; et malheureusement cette musique 1737 ne saurait être , comme l'italienne , du goût des autres nations. La comédie tombe absolument. A propos de comédie ; je suis très-mortifié , Monseigneur , qu'on ait envoyé l'Enfant prodigue à votre Altesse royale. Premièrement , la copie que vous avez n'est point mon véritable ouvrage ; en second lieu , la véritable n'est qu'une ébauche , que je n'ai ni le temps , ni la volonté d'achever , et qui ne méritait point du tout vos regards.

Je parle à votre Altesse royale avec la naïveté qui n'est peut-être que trop mon caractère ; je vous dis , Monseigneur , ce que je pense de ma nation , sans vouloir la mépriser ni la louer : je crois que les Français vivent un peu dans l'Europe sur leur crédit , comme un homme riche qui se ruine insensiblement. Notre nation a besoin de l'œil du maître pour être encouragée ; et , pour moi , Monseigneur , je ne demande rien , que la continuation des regards du prince *Frédéric*. Il n'y a que la santé qui me manque , sans cela je travaillerais bien à mériter vos bontés ; mais peu de génie et peu de santé , cela fait un pauvre homme.

Je suis avec un profond respect , &c.

1737.

LETTRE XXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Naven, le 25 de mai.

MONSIEUR,

JE viens de munir mon cher *Césarion* de tout ce qu'il lui fallait pour faire le voyage de Cirey. Il vous rendra ce portrait que vous voulez avoir absolument. Il n'y a que la malheureuse matérialité de mon corps qui empêche mon esprit de l'accompagner.

Césarion a le malheur d'être né courlandais (le baron de *Keiserling*, son père, est maréchal de la cour du duc de Courlande); mais il est le *Plutarque* de cette Béotie moderne. Je vous le recommande au possible. Confiez-vous entièrement à lui. Il a le rare avantage d'être homme d'esprit et discret en même temps. Je dirai, en le voyant partir :

Cher vaisseau qui portes Virgile
Sur le rivage athénien, &c.

Si j'étais envieux, je le ferais du voyage que *Césarion* va faire. La seule chose qui me console, est l'idée de le voir revenir comme

ce chef des Argonautes qui emporta les trésors de Colchos. Quelle joie pour moi , quand il me rendra la Pucelle , le Règne de *Louis XIV* , la Philosophie de *Newton* , et les autres merveilles inconnues que vous n'avez pas voulu jusqu'ici communiquer au public ! Ne me privez pas de cette consolation. Vous qui défirez si ardemment le bonheur des humains , voudriez-vous ne pas contribuer au mien ? Une lecture agréable entre , selon moi , pour beaucoup dans l'idée du vrai bonheur.

1737.

Il est juste que vous assuriez de mes attentions *Vénus-Newton*. La science ne pouvait jamais se mieux loger que dans le corps d'une aimable personne. Quel philosophe pourrait résister à ses argumens ? En se laissant guider par cette aimable philosophe , la raison nous guiderait-elle toujours ? Pour moi , je craindrais fort les flèches dorées du petit dieu de Cythère.

Césarion vous rendra compte de l'estime parfaite que j'ai pour vous : il vous dira jusqu'à quel point nous honorons la vertu , le mérite et les talens. Croyez , je vous prie , tout ce qu'il vous dira de ma part ; et foyez sûr qu'on ne peut exagérer la considération avec laquelle je suis , Monsieur ,

votre très-affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

1737.

LETTRE XXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 6 de juillet.

MONSIEUR,

Si j'étais né poëte, j'aurais répondu en vers aux flances charmantes, à votre lettre du 25 de mai; mais des revues, des voyages, des coliques et des fièvres m'ont tellement fatigué, que *Phébus* est demeuré inexorable aux prières que je lui ai faites de m'inspirer son feu divin.

Remusberg est la seule où je voudrais aller...

Ce vers m'a causé le plus grand plaisir du monde; je l'ai lu plus de mille fois. Ce serait une apparition bien rare dans ce pays qu'un génie de votre ordre, un homme libre de préjugés, et dont l'imagination est gouvernée par la raison. Quel bonheur pourrait égaler le mien si je pouvais nourrir mon esprit du vôtre, et me voir guidé par vos soins dans le chemin du vrai bien?

Je ne vous ai donné l'histoire de *Remus* que pour ce qu'elle vaut. Les origines des nations

font pour la plupart fabuleuses ; elles ne prou-
 vent que l'antiquité des établissemens. Mettez 1737.
 l'anecdote de *Remus* à côté de l'histoire de
 la sainte-Ampoule , et des opérations magi-
 ques de *Merlin*.

Les antiquaires à capuchon ne feront jamais,
 ni mes historiographes, ni les directeurs de ma
 conscience. Que votre façon de penser est
 différente de ces suppôts de l'erreur ! vous
 aimez la vérité, ils aiment la superstition ;
 vous pratiquez les vertus ; ils se contentent
 de les enseigner ; ils calomnient , et vous
 pardonnez. Si j'étais catholique , je ne choi-
 riais ni S^t *François* d'Affise , ni S^t *Bruno* pour
 mes patrons. J'irais droit à Cirey , où je
 trouverais des vertus et des talens supérieurs
 en tout genre à ceux de la haine et du froc.

Ces rois sans amitié et sans retour , dont
 vous me parlez , me paraissent ressembler à
 la bûche que *Jupiter* donna pour roi aux gre-
 nouilles. Je ne connais l'ingratitude que par
 le mal qu'elle m'a fait. Je peux même dire, sans
 affecter des sentimens qui ne me sont pas
 naturels , que je renoncerais à toute grandeur
 si je la croyais incompatible avec l'amitié.
 Vous avez bien votre part à la mienne. Votre
 naïveté , cette sincérité et cette noble con-
 fiance que vous me témoignez dans toutes
 les occasions , méritent bien que je vous donne
 le titre d'ami.

— 1737. Je voudrais que vous fussiez le précepteur des princes , que vous leur apprissiez à être hommes , à avoir des cœurs tendres , que vous leur fissiez connaître le véritable prix des grandeurs , et le devoir qui les oblige à contribuer au bonheur des humains.

Mon pauvre *Césarion* a été arrêté tout court par la goutte. Il s'en est défait du mieux qu'il a pu , et s'est mis en chemin pour Cirey. C'est à vous de juger s'il ne mérite pas toute l'amitié que j'ai pour lui.

En prenant congé de mon petit ami , je lui ai dit : Songez que vous allez au paradis terrestre , à un endroit mille fois plus délicieux que l'île de *Calypso* , que la déesse de ces lieux ne le cède en rien à la beauté de l'enchanteresse de *Télémaque* , que vous trouverez en elle tous les agrémens de l'esprit , si préférables à ceux du corps ; que cette merveille occupe son loisir par la recherche de la vérité. C'est là que vous verrez l'esprit humain dans son dernier degré de perfection , la sagesse sans austérité , entourée des tendres amours et des ris. Vous y verrez d'un côté le sublime *Voltaire* , et de l'autre , l'aimable auteur du *Mondain* : celui qui fait s'élever au-dessus de *Newton* , et qui , sans s'avilir , fait chanter *Philis*. De quelle façon , mon cher *Césarion* , pourra-t-on vous faire abandonner un séjour si plein de charmes ?

Que les liens d'une vieille amitié sont faibles
contre tant d'appas !

 1737.

Je remets mes intérêts entre vos mains ; c'est à vous, Monsieur, de me rendre mon ami. Il est peut-être l'unique mortel digne de devenir citoyen de Cirey ; mais souvenez-vous que c'est tout mon bien, et que ce ferait une injustice criante de me le ravir.

J'espère que mon petit ambassadeur reviendra chargé de la toison d'or, c'est-à-dire, de votre Pucelle et de tant d'autres pièces à moitié promises, mais encore plus impatiemment attendues. Vous savez que j'ai un goût déterminé pour vos ouvrages : il y aurait plus que de la cruauté à me les refuser.

Il me semble que la dépravation du goût n'est pas si générale en France que vous le croyez. Les Français connaissent encore un *Apollon* à Cirey, des *Fontenelle*, des *Crébillon*, des *Rollin* pour la clarté et la beauté du style historique ; des *Olivet* pour les traductions ; des *Bernard* et des *Gresset*, dont les muses naturelles et polies peuvent très-bien remplacer les *Chaulieu* et les *la Fare*.

Si *Gresset* pêche quelquefois contre l'exactitude, il est excusable par le feu qui l'emporte ; plein de ses pensées, il néglige les mots. Que la nature fait peu d'ouvrages accomplis ! et qu'on voit peu de *Voltaires* ! J'ai pensé

— 1737. oublier M. de *Réaumur*, qui, en qualité de physicien, est en grande réputation chez vous. Voilà ce qui me paraît la quintessence de vos grands hommes. Les autres auteurs ne me paraissent pas fort dignes d'attention. Les belles-lettres ne sont plus récompensées, comme elles l'étaient du temps de *Louis le grand*. Ce prince, quoique peu instruit, se faisait une affaire sérieuse de protéger ceux dont il attendait son immortalité. Il aimait la gloire, et c'est à cette noble passion que la France est redevable de son académie et des arts qui y fleurissent encore.

Quant à la métaphysique, je ne crois pas qu'elle fasse jamais fortune ailleurs qu'en Angleterre. Vous avez vos bigots, nous avons les nôtres. L'Allemagne ne manque ni de superstitieux, ni de fanatiques entêtés de leurs préjugés, et mal-fesans au dernier point, et qui sont d'autant plus incorrigibles, que leur stupide ignorance leur interdit l'usage du raisonnement. Il est certain qu'on a lieu d'être prudent dans la compagnie de pareils sujets. Un homme qui passe pour n'avoir point de religion, fût-il le plus honnête homme du monde, est généralement décrié. La religion est l'idole des peuples; ils adorent tout ce qu'ils ne comprennent point. Quiconque ose y toucher d'une main profane, s'attire leur haine et leur

abomination. J'aime infiniment *Cicéron*. Je trouve dans ses *Tusculanes*, beaucoup de sentimens conformes aux miens. Je ne lui conseillerais pas de dire, s'il vivait de nos jours : 1737.

Mourir peut être un mal, mais être mort n'est rien.

En un mot, *Socrate* a préféré la ciguë à la gêne de contenir sa langue; mais je ne fais s'il y a plaisir à être le martyr de l'erreur d'autrui. Ce qu'il y a de plus réel pour nous dans ce monde, c'est la vie. Il me semble que tout homme raisonnable devrait tâcher de la conserver.

Je vous assure que je méprise trop les jésuites pour lire leurs ouvrages. Les mauvaises dispositions du cœur éclipsent en eux toutes les qualités de l'esprit. Nous vivons d'ailleurs si peu, et nous avons, pour la plupart, si peu de mémoire, qu'il ne faut nous instruire que de ce qu'il y a de plus exquis.

Je vous envoie par cet ordinaire l'*Histoire de la Vierge de Kfenstocem*, par M. de *Beausobre*; j'espère que vous serez content du tour et du style de cette pièce. Autant que je m'y connais, je n'ai point remarqué de fautes contre la pureté de la langue. Il est vrai que la plupart des *réfugiés* la négligent beaucoup. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, je crois,

1737. — pourraient ne pas être réprouvés par votre académie. Nos universités et notre académie des sciences se trouvent dans un triste état : il paraît que les Muses veulent déserter ces climats.

Fédéric I, roi de Prusse, prince d'un génie fort borné, bon, mais facile, a fait assez fleurir les arts sous son règne. Ce prince aimait la grandeur et la magnificence ; il était libéral jusqu'à la profusion. Epris de toutes les louanges qu'on prodiguait à *Louis XIV*, il crut qu'en choisissant ce prince pour son modèle, il ne pouvait pas manquer d'être loué à son tour. Dans peu on vit la cour de Berlin devenir le singe de celle de Versailles : on imitait tout ; cérémonial, harangues, pas mesurés, mots comptés, grands moufquetaires, &c. &c. Souffrez que je vous épargne l'ennui d'un pareil détail.

La reine *Charlotte*, épouse de *Fédéric*, était une princesse qui, avec tous les dons de la nature, avait reçu une excellente éducation. Elle était fille du duc de Lunebourg, depuis électeur d'Hanovre. Cette princesse avait connu particulièrement *Leibnitz*, à la cour de son père. Ce savant lui avait enseigné les principes de la philosophie, et surtout de la métaphysique. La reine considérait beaucoup *Leibnitz* ; elle était en commerce de

lettres avec lui , ce qui lui fit faire de fréquens voyages à Berlin. Ce philosophe aimait naturellement toutes les sciences ; aussi les possédait-il toutes. M. de *Fontenelle* , en parlant de lui , dit très-spirituellement qu'en le décomposant , on trouverait assez de matière pour former beaucoup d'autres savans. L'attachement de *Leibnitz* pour les sciences , ne lui faisait jamais perdre de vue le soin de les établir. Il conçut le dessein de former à Berlin une académie , sur le modèle de celle de Paris , en y apportant cependant quelques légers changemens. Il fit ouverture de son dessein à la reine , qui en fut charmée , et lui promit de l'assister de tout son crédit.

On parla un peu de *Louis XIV* ; les astronomes assurèrent qu'ils découvriraient une infinité d'étoiles dont le roi ferait indubitablement le parrain ; les botanistes et les médecins lui consacraient leurs talens , &c. Qui aurait pu résister à tant de genres de persuasion ? Aussi en vit-on les effets. En moins de rien l'observatoire fut élevé , le théâtre de l'anatomie ouvert ; et l'académie toute formée eut *Leibnitz* pour son directeur. Tant que la reine vécut , l'académie se soutint assez bien ; mais , après sa mort , il n'en fut pas de même. Le roi son époux la suivit de près. D'autres temps , d'autres soins. A présent les arts

1737. ——— déperissent ; et je vois , les larmes aux yeux , le
 1737. favoir fuir de chez nous ; et l'ignorance , d'un
 air arrogant , et la barbarie des mœurs s'en
 approprier la place.

*Du laurier d'Apollon , dans nos stériles champs ,
 La feuille négligée , est désormais flétrie :
 Dieux ! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
 Et de la gloire et des talens ?*

Je crois avoir porté un jugement juste sur l'Enfant prodigue. Il s'y trouve des vers que j'ai d'abord reconnus pour les vôtres ; mais il y en a d'autres qui m'ont paru plutôt l'ouvrage d'un écolier que d'un maître.

Nous avons l'obligation aux Français d'avoir fait revivre les sciences. Après que des guerres cruelles , l'établissement du christianisme , et les fréquentes invasions des Barbares , eurent porté un coup mortel aux arts réfugiés de Grèce en Italie , quelques siècles d'ignorance s'écoulèrent , quand , enfin , ce flambeau se ralluma chez vous. Les Français ont écarté les ronces et les épines , qui avaient entièrement interdit aux hommes le chemin de la gloire qu'on peut acquérir dans les belles lettres. N'est-il pas juste que les autres nations conservent l'obligation qu'elles ont à la France du service qu'elle leur a rendu généralement ?

Ne

Ne doit-on pas une reconnaissance égale à ceux qui nous donnent la vie , et à ceux qui nous fournissent les moyens de nous instruire? 1737.

Quant aux Allemands, leur défaut n'est pas de manquer d'esprit. Le bon sens leur est tombé en partage; leur caractère approche assez de celui des Anglais. Les Allemands sont laborieux et profonds: quand une fois ils se sont emparés d'une matière, ils pèsent dessus. Leurs livres sont d'un diffus assommant. Si on pouvait les corriger de leur pefanteur et les familiariser un peu plus avec les grâces, je ne désespérerais pas que ma nation ne produisît de grands hommes. Il y a cependant une difficulté qui empêchera toujours que nous ayons de bons livres en notre langue: elle consiste en ce qu'on n'a pas fixé l'usage des mots; et, comme l'Allemagne est partagée entre une infinité de souverains, il n'y aura jamais moyen de les faire consentir à se soumettre aux décisions d'une académie.

Il ne reste donc plus d'autre ressource à nos savans que d'écrire dans des langues étrangères; et, comme il est très-difficile de les posséder à fond, il est fort à craindre que notre littérature ne fasse jamais de fort grands progrès. Il se trouve encore une difficulté qui n'est pas moindre que la première: les princes méprisent généralement les savans; le peu de

1737. — soin que ces messieurs portent à leur habillement, la poudre du cabinet dont ils sont couverts, et le peu de proportion qu'il y a entre une tête meublée de bons écrits, et la cervelle vide de ces seigneurs, font qu'ils se moquent de l'extérieur des savans, tandis que le grand homme leur échappe. Le jugement des princes est trop respecté des courtisans, pour qu'ils s'avisent de penser d'une manière différente; et ils se mêlent également de mépriser ceux qui les valent mille fois. *O tempora! ô mores!*

Pour moi, qui ne me sens point fait pour le siècle où nous vivons, je me contente de ne point imiter l'exemple de mes égaux. Je leur prêche sans cesse que le comble de l'ignorance, c'est l'orgueil; et, reconnaissant la supériorité de vous autres grands hommes, je vous crois dignes de mon encens; et vous, Monsieur, de toute mon estime: elle vous est entièrement acquise. Regardez-moi comme un ami désintéressé, et dont vous ne devez la connaissance qu'à votre mérite. Je vous écris un pied à l'étrier, et prêt à partir. Je ferai de retour dans quinze jours. Je suis à jamais,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E X X V.

1737.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juillet.

M O N S E I G N E U R ,

J E suis entouré de vos bienfaits ; M. de *Keiserling* , le portrait de votre Altesse royale , la seconde partie de la métaphysique de M. *Wolf* , la Dissertation de M. de *Beaufobre* , et surtout la lettre charmante que vous avez daigné m'écrire de *Rupin* , le 6 de juillet. Avec cela on peut braver la fièvre et la langueur qui me minent ; et je m'aperçois qu'on peut souffrir et être heureux.

Votre aimable ambassadeur n'a plus de goutte ; nous allons le perdre ; il n'est venu que pour se faire regretter ; il retourne vers le prince qu'il aime et dont il est aimé ; il laisse à *Cirey* un souvenir éternel de lui , et le règne de *Frédéric* bien établi. Il emporte mon tribut ; j'ai donné tout ce que j'avais. On dit qu'il y a eu des tyrans qui dépouillaient leurs sujets ; mais les bons sujets donnent volontiers tous leurs biens aux bons princes.

J'ai donc mis dans un petit paquet tout ce que j'ai fait de l'Histoire de *Louis XIV* ,

— 1737. quelques pièces de vers qui ont été imprimées à la suite de la *Henriade*, d'une manière très-fautive, quelques morceaux de philosophie. Je me suis dit, en faisant emballer toutes mes pensées :

Pauvre petit génie, oseras-tu paraître
 Devant ce génie immortel ?
 Pour être digne de ton maître,
 Il faudrait être universel,
 Et tu n'as pas l'honneur de l'être.

Ton prince, continuai-je, aime, connaît, cultive tous les arts, depuis la musique jusqu'à la vraie philosophie ; il connaît surtout le grand art de plaire ; et s'il ne joignait pas à ses vertus celle de l'indulgence, M. de *Keiserling* n'emporterait pas un si énorme paquet.

Enfin, Monseigneur, vous m'avez inspiré ce que les princes inspirent si rarement, la confiance la plus grande.

J'aurais bien voulu joindre la *Pucelle* au reste du tribut : votre ambassadeur vous dira que la chose est impossible. Ce petit ouvrage est, depuis près d'un an, entre les mains de madame la marquise du *Châtelet*, qui ne veut pas s'en dessaisir. L'amitié dont elle m'honore, ne lui permet pas de hasarder une

chose qui pourrait me séparer d'elle pour
 jamais : elle a renoncé à tout pour vivre
 avec moi dans le sein de la retraite et de
 l'étude : elle fait que la moindre connaissance
 qu'on aurait de cet ouvrage , exciterait cer-
 tainement un orage. Elle craint tous les acci-
 dens : elle fait que M. de *Keiserling* a été gardé
 à vue à Strasbourg, qu'il le fera encore à
 son passage , qu'il est épié , qu'il peut être
 fouillé : elle fait surtout que vous ne vou-
 driez pas hasarder de faire le malheur de vos
 deux sujets de Cirey pour une plaisanterie
 en vers. Votre Altesse royale trouverait ce
 petit poëme d'un ton un peu différent de
 l'Histoire de *Louis XIV* et de la Philosophie
 de *Newton* ; *sed dulce est desipere in loco*. Mal-
 heur aux philosophes qui ne savent pas se
 dérider le front ! Je regarde l'austérité comme
 une maladie : j'aime encore mieux mille fois
 être languissant et sujet à la fièvre , comme
 je le suis , que de penser tristement. Il me
 semble que la vertu , l'étude et la gaieté , sont
 trois sœurs qu'il ne faut point séparer : ces
 trois divinités sont vos suivantes ; je les
 prends pour mes maîtresses.

La métaphysique entre pour beaucoup dans
 votre immensité ; je n'ai donc pas hésité de
 vous soumettre mes doutes sur cette matière ,
 et de demander à vos royales mains un petit

— 1737. peloton de fil pour me conduire dans ce labyrinthe. Vous ne sauriez croire, Monseigneur, quelle consolation c'est pour madame *du Châtelet* et pour moi, de voir combien vous pensez en philosophe, et combien votre vertu déteste la superstition. Si la plupart des rois ont encouragé le fanatisme dans leurs Etats, c'est qu'ils étaient ignorans, c'est qu'ils ne savaient pas que les prêtres sont leurs plus grands ennemis.

En effet, y a-t-il un seul exemple, dans l'histoire du monde, de prêtres qui aient entretenu l'harmonie entre les souverains et leurs sujets? Ne voit-on pas par-tout au contraire des prêtres qui ont levé l'étendard de la discorde et de la révolte? Ne sont-ce pas les presbytériens d'Ecosse qui ont commencé cette malheureuse guerre civile qui a coûté la vie à *Charles I*, à un roi qui était honnête homme? N'est-ce pas un moine qui a assassiné *Henri III*, roi de France? L'Europe n'est-elle pas encore remplie des traces de l'ambition ecclésiastique? Des évêques devenus princes, et ensuite vos confrères dans l'électorat, un évêque de Rome foulant aux pieds les empereurs, n'en sont-ils pas d'assez forts témoignages?

Pour moi, quand je songe à quel point les hommes sont faibles et fous, je suis tou-

jours étonné que dans les temps d'ignorance
 les papes n'aient pas eu la monarchie uni- 1737.
 verselle.

Je suis persuadé qu'il ne tient à présent
 qu'à un souverain d'étouffer chez lui toutes
 semences de fureur religieuse et de discorde
 ecclésiastique. Il n'y a qu'à être honnête
 homme et nullement dévot : les hommes ,
 tout fots qu'ils sont , sentent bien dans leur
 cœur que la vertu vaut mieux que la dévo-
 tion. Sous un roi dévot , il n'y a que des
 hypocrites ; un roi honnête homme forme
 des hommes comme lui.

J'ose ainsi penser tout haut devant votre
 Altesse royale , car votre caractère divin m'en-
 courage à tout. Je viens de finir une conversa-
 tion avec M. de *Keiserling* ; il a encore enflammé
 mon zèle et mon admiration pour votre
 personne. Tout mon malheur est d'avoir une
 santé qui probablement m'empêchera d'être
 le témoin du bien que vous ferez aux
 hommes , et des grands exemples que vous
 donnerez. Heureux ceux qui verront ces
 beaux jours ! D'autres verront de près la
 gloire et le bonheur de votre gouvernement ;
 mais moi , j'aurai joui des bontés du prince
 philosophe , j'aurai eu les prémices de sa
 grande ame , j'aurai été trop heureux , &c....

1737.

L E T T R E X X V I.

D U P R I N C E R O Y A L.

▲ Remusberg, le 16 d'auguste.

QUOI ! fans cesse ajoutant merveilles sur merveilles,
 Voltaire , à l'univers tu consacres tes veilles :
 Non content de charmer par tes divins écrits ,
 Tu fais plus , tu prétends éclairer les esprits.
 Tantôt , du grand Newton débrouillant le systême,
 Tu découvre à nos yeux sa profondeur extrême ;
 Tantôt , de Melpomène arborant les drapeaux ,
 Ta verve nous prépare à des charmes nouveaux.
 Tu passes de Thalie aux pinceaux de l'histoire :
 Du grand Charle et du czar éternifant la gloire ,
 Tu marqueras dans peu , de ta savante main ,
 Leurs vices , leurs vertus , et quel fut leur desin ;
 De ce héros vainqueur la brillante folie ,
 De ce législateur les travaux en Ruffie ;
 Et dans ce parallèle , effroi des conquérans ,
 Tu montreras aux rois le seul devoir des grands.

Pour moi , de ces climats habitant sédentaire ,
 Qui fans prévention rends justice à Voltaire ,
 J'admire en tes écrits de diverse nature ,
 Tous les dons dont le Ciel te combla fans mesure.

Que

Que si la Calomnie , avec ses noirs serpens ,
 Veut flétrir sur ton front tes lauriers verdoyans ,
 Si , du fond de Bruxelles , un Rufus en furie , (*)
 Sait lancer son venin au sein de ta patrie :
 Que mon simple suffrage , enfant de l'équité ,
 Te tienne du moins lieu de la postérité !

1737.

Où prenez-vous , Monsieur , tout le temps pour travailler ? Ou vos momens valent le triple de ceux des autres , ou votre génie heureux et fécond surpasse celui de l'ordinaire des grands hommes. A peine avez-vous achevé d'éclaircir la Philosophie de *Newton* , que vous travaillez à enrichir le théâtre français d'une tragédie nouvelle : et cette pièce , qui , selon les apparences , n'a pas encore quitté le chantier , est déjà suivie d'un nouvel ouvrage que vous projetez.

Vous voulez faire au czar l'honneur d'écrire son histoire en philosophe. Non content d'avoir surpassé tous les auteurs qui vous ont précédé , par l'élégance , la beauté et l'utilité de vos ouvrages , vous voulez encore les surpasser par le nombre. Empressé à servir le genre-humain , vous consacrez votre vie entière au bien public. La Providence vous avait réservé pour apprendre aux hommes à préférer la lyre d'*Amphion* , qui élevait les

(*) *Rousseau*.

— 1737. murs de Thèbes , à ces instrumens belliqueux qui se faisaient tomber ceux de Jéricho.

Le témoignage de quelques vérités découvertes et de quelques erreurs détruites est, à mon avis , le plus beau trophée que la postérité puisse ériger à la gloire d'un grand homme. Que n'avez-vous donc pas à prétendre , vous qui êtes aussi fidelle au culte de la vérité que zélé destructeur des préjugés et de la superstition ?

Vous vous attendez , sans doute , à recevoir par cet ordinaire tous les matériaux nécessaires pour commencer l'ouvrage auquel vous vous êtes proposé de travailler. Quelle sera votre surprise quand vous ne recevrez qu'une métaphysique et des vers ! C'est cependant tout ce que j'ai pu vous envoyer. Une métaphysique diffuse et un copiste paresseux ne font guère de chemin ensemble.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre raisonnement géométrique et pressant sur les infiniment petits. Je vous avoue tout ingénument que je n'ai aucune idée de l'infini. Je crois que nous ne différons que dans la façon de nous exprimer. Je vous avoue encore que je ne connais que deux sortes de nombres , des nombres pairs et des nombres impairs : or , l'infini étant un nombre ni pair ni impair , qu'est-il donc ?

Si je vous ai bien compris , votre senti-
 ment , qui est aussi le mien , est que la matière ,
 relativement aux hommes , est divisible infi-
 niment ; ils auront beau décomposer la
 matière , ils n'arriveront jamais aux unités
 qui la composent. Mais , réellement et rela-
 tivement à l'essence des choses , la matière
 doit nécessairement être composée d'un amas
 d'unités qui en sont les seuls principes , et
 que l'auteur de la nature a jugé à propos
 de nous cacher. Or qui dit matière , sans
 l'idée de ces unités jointes et arrangées
 ensemble , dit un mot qui n'a aucun sens.
 La modification de ces unités détermine
 ensuite la différence des êtres.

M. *Wolf* est peut-être le seul philosophe
 qui ait eu la hardiesse de faire la définition
 de l'être *simple*. Nous n'avons de connaissance
 que des choses qui tombent sous nos sens ,
 ou qu'on peut exprimer par des signes ; mais
 nous ne pouvons avoir de connaissance intui-
 tive des unités , parce que jamais nous n'au-
 rons d'instrumens assez fins pour pouvoir
 séparer la matière jusqu'à ce point. La diffi-
 culté est à présent de savoir comment on peut
 expliquer une chose qui n'a jamais frappé
 nos sens. Il a fallu nécessairement donner de
 nouvelles définitions et des définitions diffé-
 rentes de tout ce qui a rapport avec la matière.

— M. *Wolf*, pour arriver à cette définition,
1737. nous y prépare par celle qu'il fait de l'espace
et de l'étendue. Si je ne me trompe, il s'en
explique ainsi :

» L'espace est le vide qui est entre les
» parties, de façon que tout être qui a des
» pores, occupe toujours un espace entre
» eux. Or tous les êtres composés doivent
» avoir des pores, les uns plus sensibles que
» les autres, selon leur différente compo-
» sition : donc tous les êtres composés
» contiennent un espace. Mais, une unité
» n'ayant point de parties, et par conséquent
» point d'interstice ou de pores, ne peut
» point, par conséquent, tenir d'espace. »

Wolf nomme l'étendue, la continuité des
êtres. Par exemple : une ligne n'est formée
que par l'arrangement d'unités qui se tou-
chent les unes les autres, et qui peuvent
se suivre en ligne courbe ou droite. Ainsi
une ligne a de l'étendue ; mais un être, un,
qui n'est pas continu, ne peut occuper
d'étendue. Je le répète encore ; l'étendue
n'est, selon *Wolf*, que la continuité des êtres.
Un petit moment d'attention vous fera trou-
ver ces définitions si vraies, que vous ne
pourrez leur refuser votre approbation. Je
ne vous demande qu'un coup d'œil : il vous
suffit, Monsieur, pour vous élever non-

seulement à l'être simple, mais au plus haut degré de connaissance auquel l'esprit humain peut parvenir. 1737.

Je viens de voir un homme, à Berlin, avec lequel je me suis bien entretenu de vous. C'est notre ministre *Bork* qui est de retour d'Angleterre. Il m'a fort alarmé sur l'état de votre santé : il ne finit point quand il parle des plaisirs que votre conversation lui a causés. L'esprit, dit-il, triomphe des infirmités du corps.

Vous serez servi en philosophe, et par des philosophes, dans la commission dont vous m'avez jugé capable. J'ai tout aussitôt écrit à mon ami, en Russie; il répondra avec exactitude et avec vérité aux points sur lesquels vous souhaitez des éclaircissements. Non content de cette démarche, je viens de déterrer un secrétaire de la cour qui ne fait que revenir de Moscovie, après un séjour de dix-huit ans consécutifs. C'est un homme de très-bon sens, un homme qui a de l'intelligence, et qui est au fait de leur gouvernement; il est de plus véridique. Je l'ai chargé de me répondre sur les mêmes points. Je crains qu'en qualité d'allemand, il n'abuse du privilège de diffus, et qu'au lieu d'un mémoire il ne compose un volume. Dès que je recevrai quelque chose que ce soit sur

— cette matière, je le ferai partir avec diligence.
1737.

Je ne vous demande pour salaire de mes peines qu'un exemplaire de la nouvelle édition de vos œuvres. Je m'intéresse trop à votre gloire pour n'être pas instruit, des premiers, de vos nouveaux succès.

Selon la description que vous me faites de la vue de Cirey, je crois ne voir que la description et l'histoire de ma retraite. Remusberg est un petit Cirey, Monsieur, à cela près qu'il n'y a ni de *Voltaire* ni de madame du Châtelet chez nous.

Voici encore une petite ode assez mal tournée et assez insipide : c'est l'Apologie des bontés de DIEU. C'est le fruit de mon loisir que je n'ai pu m'empêcher de vous envoyer. Si ce n'est abuser de ces momens précieux dont vous savez faire un usage si merveilleux, pourrai-je vous prier de la corriger ? J'ai le malheur d'aimer les vers, et d'en faire souvent de très-mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter, et rebuterait toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis : Petit malheureux, tu n'as pu réussir jusqu'à présent ; courage, reprenons le rabot et la lime, et derechef mettons-nous à l'ouvrage. Par cette inflexibilité je crois me rendre *Apollon* plus favorable.

Une aimable personne m'inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois : vous jugez bien que l'une fut l'amour et l'autre la poésie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces possibles, avait du goût et de la délicatesse. Elle voulut me les communiquer. Je réussis assez en amour, mais mal en poésie. Depuis ce temps j'ai été amoureux assez souvent, et toujours poète.

Si vous savez quelque secret pour guérir les hommes de cette manie, vous ferez vraiment œuvre chrétienne de me le communiquer; sinon je vous condamne à m'enseigner les règles de cet art enchanteur que vous avez embelli, et qui à son tour vous fait tant d'honneur.

Nous autres princes, nous avons tous l'ame intéressée, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières et qui regardent directement notre profit.

Que *Césarion* est heureux ! il doit avoir passé des momens délicieux à Cirey. Quels plaisirs surpassent en effet ceux de l'esprit ! J'ai fait des efforts d'imagination surprenans pour l'accompagner ; mais ni mon imagination n'est assez vive, ni mon esprit assez délié pour l'avoir pu suivre. Contentez-vous,

— 1737. Monsieur, de mes efforts, tandis qu'il me suffira d'avoir conversé avec vous par le ministère de mon ami. Je suis ravi des bontés que madame *du Châtelet* témoigne à *Césarion*. Ce serait un titre pour estimer encore davantage cette dame, si c'était une chose possible.

La sagesse de *Salomon* eût été bien récompensée, si la reine de Saba eût ressemblé à celle de *Cirey*. Pour moi, qui n'ai l'honneur d'être ni sage ni *Salomon*, je me trouve toujours fort honoré de l'amitié d'une personne aussi accomplie que madame la Marquise. J'ai lieu de croire que sa vue me ferait naître des idées un peu différentes de ce que le vulgaire nomme sagesse. Je me flatte que, comme vous avez la satisfaction de connaître de plus près cette divinité, vous vous sentirez quelque indulgence pour mes faiblesses, si faiblesse y a de trop admirer les chefs-d'œuvre de la nature.

D'un raisonnement de philosophie, je me vois insensiblement engagé dans un avorton de déclaration d'amour; et, tandis que ma métaphysique garde le style de *Wolf*, ma morale pourrait bien ressembler un peu à celle que *Rameau* réchauffe des sons de sa musique.

Quant à l'amitié, je vous prie de me croire constant, me déterminant difficilement à

donner mon cœur, mais faisant des choix à
ne me repentir jamais. Je suis avec l'estime 1737.
que vous méritez plus que qui que ce soit,

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXVII.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 27 d'auguste.

M O N S I E U R ,

CÉSARION m'a transporté en esprit à Cirey. Il m'en fait une description charmante : et ce qui me ravit au possible, c'est qu'il m'affure que vous surpassez de beaucoup la haute idée que je m'étais faite de vous.

Il semble que la maladie vous tienne tous les deux, pour que le pauvre *Césarion* ne goûte pas des plaisirs parfaits dans cette vie. Votre fièvre me fournit l'occasion de vous parler sur un sujet qui m'intéresse beaucoup ; c'est votre santé. Je vous prie très-instamment de ne pas trop travailler : les études et les travaux de l'esprit minent infiniment

la fanté du corps. Vous devez vous conferver,
1737. mon amitié vous y oblige.

Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie, d'être né contemporain d'un homme d'un mérite auffi diftingué que le vôtre; mais mon bonheur ne peut être parfait fi je ne vous pofsède, et fi je n'ai la fatisfaction de vous voir un jour. Vous m'envoyez vos ouvrages; ils n'ont point de prix, et ne mettent aucune borne à ma reconnaissance. Je vous prie, Monsieur, de marquer à la divine *Emilie* toute l'estimé que j'ai pour elle: je fuis pénétré de la façon dont elle a reçu mon petit plénipotentiaire. Vous avez été tous les deux dignes de mon admiration, mais à préfent vous m'enlevez le cœur.

Si j'étais envieux, je le ferais de *Céfarion*. Je fupporterais volontiers fa goutte, pour avoir vu et entendu ce qu'il vient de voir et d'entendre.

L'antiquité, en nous vantant ces merveilles du monde, nous les représente éloignées les unes des autres. A Cirey, on en trouve deux d'un prix bien fupérieur à ces masses de pierre qui, d'elles-mêmes, n'avaient aucune vertu. L'esprit mâle et folide d'une femme, et le génie vif et univerfel, et toutefois réglé, d'un poëte, me paraiffent plus merveilleux.

Vous ne me devez aucune reconnaissance de

te que je vous rends justice. Je voudrais, —
Monfieur, pouvoir vous témoigner mon ^{1737.}
estime par des marques plus réelles que des
portraits. Contentez-vous de ces types, et
attendez-en l'accomplissement. Je fuis à jamais,

Monfieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC.

LETTRE XXVIII.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 27 de septembre.

M O N S I E U R ,

SI j'écrivais à un ingrat, je ferais obligé de
lui faire comprendre, par un long verbiage,
ce que c'est que la reconnaissance : heureuse-
ment pour moi je ne fuis pas dans ce cas.
Ma lettre s'adresse à un exemple de vertu,
à un homme qui m'entendra très bien, en lui
disant simplement que je fuis pénétré des
obligations que je lui dois.

Césarion, connaissant mon empressement
pour tout ce qui vient de vous, m'a envoyé
vos deux lettres, se réservant à lui-même de

— me remettre le reste de vos ouvrages immor-
1737. tels entre les mains. S'il y a quelque chose
qui me puisse faire redoubler l'impatience de
le revoir, c'est le trésor précieux dont il
est le dépositaire.

Vos ouvrages seront conservés comme
l'étaient ceux d'*Aristote* par *Alexandre*. Ils ne
me quitteront jamais ; et je compte de possé-
der en eux une bibliothèque entière. C'est
le miel que vous avez tiré des plus belles
fleurs, et qui n'a rien perdu en passant par
vos mains.

Non, Monsieur, tant que vous vivrez, je
n'enverrai qu'à Cirey faire la quête des vérités.
Je ne troublerai point les glaçons de la nou-
velle Zemble, ni les déserts arides de l'Ethio-
pie, pour apprendre des nouvelles de la
figure du monde. Ces découvertes sont cer-
tainement louables, et, loin de les blâmer,
je les trouve dignes des soins de ceux qui les
ont entreprises ; mais il me semble que votre
façon impartiale et judicieuse d'envisager les
choses, m'est infiniment plus profitable. J'ap-
prends plus par vos doutes que par tout ce
que le divin *Aristote*, le sage *Platon* et l'in-
comparable *Descartes* ont affirmé si légèrement.

En philosophie, ce sont des progrès égaux,
ou de se délivrer des préjugés, ou d'acquérir
de nouvelles connaissances. L'un éclaire,

l'autre instruit. Le plaisir le plus vif qu'un homme raisonnable puisse avoir dans ce monde, est, à mon avis, de découvrir de nouvelles vérités. Je m'attendais d'en faire une abondante moisson dans votre métaphysique : madame *du Châtelet* m'enlève ce bien déjà possédé, d'entre les mains de mon ami. (*)

Quel sujet pour une élogie ! Cependant il en resta là, *car il avait l'ame trop bonne*. Ne vous attendez donc à aucun reproche. Je vous prie de vouloir seulement dire à la divine *Emilie*, que mon esprit se plaint au sien des ténèbres qu'elle vous empêche de dissiper.

Dans les ténèbres égaré
 D'une métaphysique obscure,
 J'attendais, pour être éclairé,
 Quelques mots de votre écriture.
 De l'astre brillant qui nous luit,
 Charmante et divine Emilie,
 Voulez-vous tirer tout le fruit ?
 Ah ! permettez, je vous en prie,
 Que, dans mon paisible réduit,
 Vienne cette philosophie,
 Dont certes je ferai profit.

(*) Ce traité de métaphysique est imprimé pour la première fois dans cette édition. Philosophie, volume I.

— 1737. Je suis édifié de voir revivre à Cirey les temps d'*Oreste* et de *Pilade*. Vous donnez l'exemple d'une vertu qui, jusqu'à nos jours, n'a malheureusement existé que dans la fable.

Ne craignez point, Monsieur, que je trouble les douceurs de votre repos philosophique. Si mes mains pouvaient cimenter ou raffermir les liens de votre divine union, je vous offrirais volontiers leur ministère. J'ai essuyé une espèce de naufrage dans ma vie : le ciel me préserve d'en occasionner à d'autres !

Je crois cependant avoir trouvé un expédient, moyennant lequel vous pourrez sans risque, et sans troubler la tranquillité d'*Emilie*, satisfaire à ma curiosité. Ce serait, Monsieur, de me communiquer, toutes les fois que vous me faites le plaisir de m'écrire, quelques traits de votre métaphysique, répandus dans vos lettres. La confiance que j'ai en vous, jointe à l'ardeur de m'instruire, vous attire ces importunités. D'ailleurs, le ciel vous a doué de trop de talens pour les cacher : vous devez éclairer le genre-humain ; vous n'êtes point avare de vos connaissances ; et je suis votre ami.

Mon correspondant russe n'a pu encore me donner des nouvelles de ce que vous souhaitez savoir. J'espère cependant vous satisfaire dans peu.

Certes, les prêtres ne vous choisirent pas pour leur panégyriste. Vos réflexions sur le pouvoir des ecclésiastiques sont très-justes; et, de plus, appuyées par le témoignage irrévocable de l'histoire. Leur ambition ne viendrait-elle pas de ce qu'on leur interdit le chemin à tout autre vice? 1737.

Les hommes se sont forgé un fantôme bizarre d'austérité et de vertu : ils veulent que les prêtres, ce peuple moitié imposteur et moitié superstitieux, adoptent ce caractère. Il ne leur est pas permis d'aimer ouvertement les filles et le vin; mais l'ambition ne leur est pas interdite. Or l'ambition traîne seule après elle des crimes et des désordres affreux.

Il me souvient du singe de la reine *Cléopâtre*, auquel on avait très-bien appris à danser : quelqu'un s'avisa de lui jeter des noix; et le singe, oubliant ses habits, la danse, et le rôle qu'il jouait, se jeta sur les noix. Un prêtre fait le personnage vertueux, tant que son intérêt le comporte; mais à la moindre occasion la nature perce bientôt le nuage; et les crimes et les méchancetés qu'il couvrait des apparences de la vertu, paraissent alors à découvert. Il est étonnant que la monarchie ecclésiastique soit établie sur des fondemens si peu solides.

L'autorité des prêtres du paganisme venait

1737. de leurs oracles trompeurs , de leurs sacrifices ridicules , et de leur impertinente mythologie. C'était un conte bien grave que celui de *Daphné* changée en laurier ; des vierges enceintes par *Jupiter* , et qui accouchaient de dieux ; un *Jupiter* dieu qui quitte le ciel , son tonnerre et sa foudre , pour venir sur la terre , sous la figure d'un taureau , enlever *Europe* ; la résurrection d'*Orphée* qui triomphe des enfers ; et enfin , une infinité d'autres absurdités et de contes puérils , tout au plus capables d'amuser les enfans. Mais les hommes , charmés du merveilleux , ont de tout temps donné dans ces chimères , et révééré ceux qui en étaient les défenseurs. Ne serait-il pas permis de disputer la raison aux hommes , après leur avoir prouvé qu'ils sont si peu raisonnables ?

Votre philosophie me charme. Sans doute , Monsieur , tout doit tendre au bonheur des hommes. A quoi sert , en effet , de savoir combien de temps vit une puce , si les rayons du soleil entrent profondément dans la mer , de rechercher si les huîtres ont une ame ou non ?

La gaieté nous rend des dieux ; l'austérité , des diables. Cette austérité est une espèce d'avarice qui prive les hommes d'un bonheur dont ils pourraient jouir.

Tantale dans un fleuve a soif et ne peut boire.

Sans

Sans doute que la nature , se repentant
d'avoir fait un être trop heureux dans ce monde , vous a assujetti à tant d'infirmités. 1737.
Votre fièvre m'inquiète et m'alarme beaucoup.
Je crains de perdre *solum hominem* , mon maître
qui m'instruit et me guide : je crains , avec
raison , de perdre un homme qui vaut seul
plus que toute sa nation.

La nature à force de travailler devient plus
habile : elle a formé votre cerveau sur tous les
bons originaux qu'elle a faits en tous les
siècles. Il est à craindre qu'elle se contente de
n'avoir fait que ce chef-d'œuvre. Soyez sûr ,
Monsieur , que vos jours me sont aussi chers
et aussi précieux que les miens propres.

Ah ! si le fort cruel veut attaquer ta vie ,
Si pour jamais enfin il veut nous séparer ,
Ta mort de mon trépas serait dans peu suivie.
Mais non : ce coup affreux peut encor se parer ;
Pour servir l'univers , pour servir Emilie ,
Pour conserver tes jours , c'est à moi d'expirer.

Je suis avec une sincère amitié et avec toute
l'estime que la vertu suprême et le mérite
extorquent même aux envieux , et reçoivent
en hommage des âmes bien nées , Monsieur ,
votre très-fidèlement affectionné ami ,

F É D É R I C .

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * O

1737.

L E T T R E X X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

Octobre.

MONSEIGNEUR,

IL est bien douloureux que Cirey soit si loin du trône de Remusberg. Vos bienfaits et vos ordres font bien long-temps en chemin. Je reçois, le 10 d'octobre, une lettre du 16 août, remplie de vers et d'excellente morale, et de bonne métaphysique, et de grands sentimens, et d'une bonté qui enchante mon cœur. Ah ! Monseigneur, pourquoi êtes-vous prince ? Pourquoi n'êtes-vous pas, du moins un an ou deux, un homme comme les autres ? On aurait le bonheur de vous voir ; et c'est le seul qui me manque depuis que vous daignez m'écrire. Vous êtes comme le Dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob* ; vous communiquez avec les fidèles par le ministère des anges. Vous nous aviez envoyé l'ange *Césarion*, et il est trop tôt retourné vers son ciel : nous vous avons vu dans votre ambassadeur. Vous voir face à face est un bonheur qui ne nous est pas donné ; c'est pour les élus de Remusberg.

Notre petit paradis de Cirey présente ses très-humbles respects à votre empyrée ; et la déesse *Emilie* s'incline devant *Gott-Frédéric*. J'ai donc enfin reçu après mille détours, et cette belle lettre, l'ode et le troisième cahier de la métaphysique volfienne. Voilà, encore une fois, de ces bienfaits que les autres rois, ces pauvres hommes qui ne sont que rois, sont incapables de répandre.

Je vous dirai sur cette métaphysique, un peu longue, un peu trop pleine de choses communes, mais d'ailleurs admirable, très-bien liée et souvent très-profonde : je vous dirai, Monseigneur, que je n'entends goutte à l'être *simple* de *Wolf*. Je me vois transporté tout d'un coup dans un climat dont je ne puis respirer l'air, sur un terrain où je ne puis mettre le pied, chez des gens dont je n'entends point la langue. Si je me flattais d'entendre cette langue, je ferais peut-être assez hardi pour disputer contre *M. Wolf*, en le respectant, s'entend. Je nierais, par exemple, tout net la définition de l'étendue, qui est, selon ce philosophe, la continuité des êtres. L'espace pur est étendu, et n'a pas besoin d'autres êtres pour cela. Si *M. Wolf* nie l'espace pur, en ce cas nous sommes de deux religions différentes : qu'il reste dans la sienne, et moi dans la mienne. Je suis tolérant ; je trouve

— 1737. très-bon qu'on pense autrement que moi : car que tout soit plein ou non , ne m'importe ; et moi je suis tout plein d'estime pour lui.

Je ne peux finir sur les remerciemens que je dois à votre Altesse royale. Vous daignez encore me promettre des mémoires sur ce que le czar a fait pour le bien des hommes : c'est ce qui vous touche le plus ; c'est l'exemple que vous devez surpasser , et le thème que je dois écrire. Vous êtes né pour commander à des hommes plus dignes de vous que les sujets du czar. Vous avez tout ce qui manquait à ce grand homme ; et , sur toutes choses , vous avez l'humanité qu'il avait le malheur de ne pas connaître.

Prince adorable , ma santé est toujours languissante ; mais si je souhaite de vivre , c'est pour être témoin de ce que vous ferez. Je désire bien que *Lucrece* ait tort , et que mon ame soit immortelle , afin d'entendre vos louanges ou là haut ou là bas , je ne fais où ; mais sûrement , si j'ai alors des oreilles , elles entendront dire que vous avez rempli la devise de notre petit feu d'artifice à Cirey , *spes humani generis*.

Enfin , pour comble de bienfaits , Monseigneur , vous m'envoyez une nouvelle ode de votre main. C'est ainsi que *César* jeune et oisif s'occupait. Lui et *Auguste* , et presque tous les

bons empereurs ont fait des vers : je citerais même les mauvais princes ; mais je ne veux pas déshonorer la poésie. 1737.

Vous faites très-bien, grand prince, d'exercer aussi dans ce genre votre génie qui s'étend à tout : puisque vous avez fait à la langue française l'honneur de la savoir si bien, c'est un excellent moyen de la parler avec plus d'énergie que de mettre ses pensées en vers ; car c'est l'essence des vers de dire plus et mieux que la prose. J'ai donc une seconde fois pris la liberté d'examiner très-scrupuleusement votre ouvrage. J'ose vous dire mon avis sur les moindres choses. Quelque parfaite connaissance que vous ayez de la langue française, on ne devine point par le génie certains tours, certaines façons de parler que l'usage établit parmi nous. Il est impossible de distinguer quelquefois le mot qui appartient à la prose, de celui que la poésie souffre ; et celui qui est admis dans un genre, de celui qui n'est pas reçu. Je fais tous les jours de ces fautes quand j'écris en latin. Il est vrai que votre Altesse royale possède infiniment mieux le français que je ne fais la langue latine ; mais enfin il y a toujours quelque petite virgule, quelques points sur les *i* à mettre ; et je me charge, sous votre bon plaisir, de ce petit détail.

Je joins même à mes remarques sur votre

— 1737. ode quelques stances , dans lesquelles , en suivant absolument toutes vos idées , je les présente sous d'autres expressions ; et je n'ai cette témérité , qu'afin que vous daigniez refondre mes stances , si vous daignez appliquer vos momens de loisir à rendre votre ode parfaite. Je fais que vous avez la noble ambition de songer à exceller dans tout ce que vous entreprenez. Vous avez tellement réuffi dans la musique , que votre difficulté à présent fera d'avoir auprès de vous un musicien qui vous surpasse. Nous venons d'exécuter ici de votre musique. Votre portrait était au-dessus du clavecin. Vous êtes donc fait , grand Prince , pour enchanter tous les sens ! Ah ! qu'on doit être heureux auprès de votre personne , et que M. de *Keiserling* a bien raison de l'aimer ! Nous avons tous jugé , en le voyant , de l'ambassadeur par le prince , et du prince par l'ambassadeur. Enfin , Monseigneur , les autres princes n'auront que des sujets , et vous n'aurez que des amis. C'est en quoi surtout vous excellez.

Je vois que le bonheur est rarement pur. Votre Altesse royale m'écrit des lettres d'un grand homme , m'envoie les ouvrages d'un sage ; et vous voyez que le chemin est bien long pour me faire parvenir ces trésors. M. du *Breuil* remet les paquets à un ami qui a des

correspondances, et cela prend bien des détours. Vous m'avez rendu avide et impatient. Je suis comme les courtifans, infatiable de nouveaux bienfaits. Voulez-vous, Monseigneur, essayer de la voie de M. *Thiriot*? Il me remettra les paquets par une voie sûre de Paris à Cirey. 1737.

Recevez, Monseigneur, avec votre bonté ordinaire les sincères protestations du respect profond, du tendre, de l'inviolable dévouement, de l'estime et de la passion, enfin, de tous les sentimens avec lesquels je suis, &c.

L E T T R E X X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Du 24 octobre.

MONSEIGNEUR,

L'ADMIRATION, le respect, la reconnaissance; souffrez que je dise encore le tendre attachement pour votre Altesse royale, ont dicté toutes mes lettres, et ont occupé mon cœur. La douleur la plus vive vient aujourd'hui se mêler à ces sentimens. Voici un extrait de la lettre que je reçois dans le moment d'un homme aussi attaché que moi.

— à votre Altesse royale. Cet extrait parlera
1737. mieux que tout ce que je pourrais dire. (1)

Comme je n'ai aucune connaissance de ce dont il s'agit que par la lettre de M. *Thiriot*, je ne peux que montrer ici à votre Altesse royale l'accablement où je suis. Vous voyez les choses de plus près, Monseigneur, et vous seul pouvez savoir ce qu'il convient de faire. Je voudrais bien que l'auteur d'un pareil libelle fût exemplairement puni; mais probablement le mépris dû à cette infamie aura sauvé le coupable, que d'ailleurs son obscurité et sa bassesse mettent sans doute en sûreté. Peut-être le roi votre père ignore-t-il cette sottise; rarement les injures de la canaille parviennent-elles jusqu'aux oreilles des rois; et, si elles se font entendre, c'est un bourdonnement d'insectes, qui est presque toujours négligé, parce qu'il ne peut ni nuire ni choquer. Un coquin obscur peut bien faire une satire punissable; mais il ne peut offenser un souverain. Quand un misérable est assez fou pour oser faire un libelle contre un roi; ce n'est pas le roi qu'il outrage, c'est uniquement le nom de celui sous lequel il se cache.

(1) Comme la division du prince royal et du roi avait éclaté, il était tout simple que les ennemis de M. de *Voltaire* l'accusassent, en qualité d'ami du prince royal, de tout ce qu'on écrivait contre le roi, d'autant plus que cette calomnie pouvait nuire au prince comme à M. de *Voltaire*.

pour

pour donner cours à son libelle. La clémence du roi votre père peut pardonner au fatirique : mais sa justice ne laisserait pas en paix le calomniateur , s'il était connu. 1737.

Pour moi , Monseigneur , j'avoue que je suis aussi sensiblement affligé que si on m'accusait d'avoir manqué personnellement à votre Altesse royale ; et n'est-ce pas en effet s'attaquer à votre propre personne , que de manquer de respect au roi ? Peut-être la chose dont je vous parle est inconnue ; peut-être , si elle a été connue , elle a déjà le sort de tout mauvais libelle , d'être oublié bien vite. Mais enfin j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous en avertir.

Je ne songe au reste , Monseigneur , dans les momens de relâche que me donne ma mauvaise santé , qu'à me rendre un peu moins indigne de vos bontés , en étudiant de plus en plus des arts que vous protégez , et que vous daignez cultiver vous-même. Je regarde la vie que mène votre Altesse royale comme le modèle de la vie privée ; mais , si jamais vous étiez sur le trône , les rois devraient faire alors ce que nous faisons à présent , nous autres petits particuliers , prendre exemple de vous.

Madame la marquise du Châtelet est aussi sensible à l'honneur de votre souvenir qu'elle en

— est digne. Son ame pense en tout comme la
 1737. vôtre. Nous étions faits pour être vos fujets. Je suis persuadé que si vous regardiez bien dans vos titres, vous verriez que le marquisat de Cirey est une ancienne dépendance du Brandebourg : cela est plus sûr que la fondation de Remusberg par *Remus*.

Nous sommes toujours incertains si le paquet d'octobre, pour votre Altesse royale, et celui pour votre aimable ambassadeur, sont parvenus à votre adresse.

Je suis, avec le plus profond respect, et avec l'attachement le plus inviolable et le plus tendre, &c.

L E T T R E X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, octobre.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la dernière lettre dont votre Altesse royale m'a honoré, en date du 27 septembre. Je suis fort en peine de savoir si mon dernier paquet, et celui qui était destiné pour M. de *Keiserling* sont parvenus à leur adresse : ces paquets étaient du commencement du mois d'auguste.

Vous m'ordonnez , Monseigneur , de vous rendre compte de mes doutes métaphysiques : je prends la liberté de vous envoyer un extrait d'un chapitre sur la liberté. Votre Altesse royale y verra au moins de la bonne foi , si elle y trouve de l'ignorance ; et plutôt à Dieu que tous les ignorans fussent au moins sincères !

1737.

Peut-être l'humanité , qui est le principe de toutes mes pensées , m'a séduit dans cet ouvrage : peut-être l'idée où je suis qu'il n'y aurait ni vice ni vertu ; qu'il ne faudrait ni peine ni récompense ; que la société serait , surtout chez les philosophes , un commerce de méchanceté et d'hypocrisie , si l'homme n'avait pas une liberté pleine et absolue : peut-être , dis-je , cette opinion m'a entraîné trop loin. Mais si vous trouvez des erreurs dans mes pensées , pardonnez-les au principe qui les a produites.

Je ramène toujours , autant que je peux , ma métaphysique à la morale. J'ai examiné sincèrement , et avec toute l'attention dont je suis capable , si je peux avoir quelques notions de l'ame humaine ; et j'ai vu que le fruit de toutes mes recherches est l'ignorance. Je trouve qu'il en est de ce principe pensant , libre , agissant , à peu-près comme de DIEU même : ma raison me dit que DIEU existe ;

1737. — mais cette même raison me dit que je ne puis favoir ce qu'il est. En effet, comment connaissons-nous ce que c'est que notre ame ? nous qui ne pouvons nous former aucune idée de la lumière, quand nous avons le malheur d'être nés aveugles. Je vois donc, avec douleur, que tout ce que l'on a jamais écrit sur l'ame, ne peut nous apprendre la moindre vérité.

Mon principal but, après avoir tâtonné autour de cette ame pour deviner son espèce, est de tâcher au moins de la régler ; c'est le ressort de notre horloge. Toutes les belles idées de *Descartes*, sur l'élasticité, ne m'apprennent point la nature de ce ressort ; j'ignore encore la cause de l'élasticité : cependant je monte ma pendule, et elle va tant bien que mal.

C'est l'homme que j'examine. De quelques matériaux qu'il soit composé, il faut voir s'il y a en effet du vice et de la vertu. Voilà le point important à l'égard de l'homme, je ne dis pas à l'égard de telle société vivant sous telles lois, mais pour tout le geure-humain ; pour vous, Monseigneur, qui devez régner, pour le bûcheron de vos forêts, pour le docteur chinois, et pour le sauvage de l'Amérique. *Locke*, le plus sage métaphysicien que je connaisse, semble, en combattant avec raison les idées innées, penser qu'il n'y a aucun

principe universel de morale. J'ose combattre ou plutôt éclaircir, en ce point, l'idée de ce grand homme. Je conviens avec lui qu'il n'y a réellement aucune idée innée; il suit évidemment qu'il n'y a aucune proposition de morale innée dans notre ame : mais de ce que nous ne sommes pas nés avec de la barbe, s'enfuit-il que nous ne soyons pas nés? Nous autres habitans de ce continent, pour être barbus à un certain âge, nous ne naissons point avec la force de marcher; mais quiconque naît avec deux pieds marchera un jour. C'est ainsi que personne n'apporte en naissant l'idée qu'il faut être juste; mais DIEU a tellement conformé les organes des hommes, que tous, à un certain âge, conviennent de cette vérité.

Il me paraît évident que DIEU a voulu que nous vivions en société, comme il a donné aux abeilles un instinct et des instrumens propres à faire le miel. Notre société ne pouvant subsister sans les idées du juste et de l'injuste, il nous a donc donné de quoi les acquérir. Nos différentes coutumes, il est vrai, ne nous permettront jamais d'attacher la même idée de juste aux mêmes notions : ce qui est crime en Europe sera vertu en Asie; de même que certains ragoûts allemands ne plairont point aux gourmands de France : mais

1737. DIEU a tellement façonné les Allemands et les Français, qu'ils aimeront tous à faire bonne chère. Toutes les sociétés n'auront donc pas les mêmes lois, mais aucune société ne fera sans lois. Voilà donc certainement le bien de la société établi par tous les hommes, depuis Pékin jusqu'en Irlande, comme la règle immuable de la vertu : ce qui sera utile à la société, fera donc bon par tout pays. Cette seule idée concilie tout d'un coup toutes les contradictions qui paraissent dans la morale des hommes. Le vol était permis à Lacédémone ; mais pourquoi ? parce que les biens y étaient communs ; et que voler un avare qui gardait pour lui seul ce que la loi donnait au public, était servir la société.

Il y a, dit-on, des sauvages qui mangent des hommes, et qui croient bien faire : je répons que ces sauvages ont la même idée que nous du juste et de l'injuste. Ils font la guerre comme nous par fureur et par passion ; on voit par-tout commettre les mêmes crimes : manger ses ennemis n'est qu'une cérémonie de plus. Le mal n'est pas de les mettre à la broche ; le mal est de les tuer : et j'ose assurer qu'il n'y a point de sauvage qui croye bien faire en égorgeant son ami. J'ai vu quatre sauvages de la Louisiane qu'on amena en France, en 1723. Il y avait parmi eux une femme

d'une humeur fort douce. Je lui demandai, par interprète, si elle avait mangé quelquefois de la chair de ses ennemis, et si elle y avait pris goût : elle me répondit que oui : je lui demandai si elle aurait volontiers tué ou fait tuer un de ses compatriotes pour le manger ; elle me répondit en frémissant, et avec une horreur visible pour ce crime. Parmi les voyageurs, je défie le plus déterminé menteur d'oser dire qu'il y ait une peuplade, une famille où il soit permis de manquer à sa parole. Je suis bien fondé à croire que DIEU ayant créé certains animaux pour paître en commun, d'autres pour ne se voir que deux à deux très-rarement, les araignées pour faire des toiles, chaque espèce a les instrumens nécessaires pour les ouvrages qu'il doit faire. L'homme a reçu tout ce qu'il faut pour vivre en société ; de même qu'il a reçu un estomac pour digérer, des yeux pour voir, une ame pour juger.

Mettez deux hommes sur la terre, ils n'appelleront bon, vertueux et juste, que ce qui sera bon pour eux deux. Mettez-en quatre ; il n'y aura de vertueux que ce qui conviendra à tous les quatre ; et si l'un des quatre mange le souper de son compagnon, ou le bat, ou le tue, il soulève furement les autres. Ce que je dis de ces quatre hommes, il le faut dire

1737. de tout l'univers. Voilà, Monseigneur, à peu près le plan sur lequel j'ai écrit cette métaphysique morale ; mais, quand il s'agit de vertu, est-ce à moi à en parler devant vous ?

Les vertus font l'apanage
 Que vous reçûtes des cieux ;
 Le trône de vos aïeux ,
 Près de ces dons précieux ,
 Est un bien faible avantage.
 C'est l'homme en vous , c'est le sage
 Qui m'affervit sous sa loi.
 Ah ! si vous n'étiez que roi ,
 Vous n'auriez point mon hommage.

Jugez mes idées, grand Prince ; car votre ame est le tribunal où mes jugemens ressortissent. Que votre Altesse royale me donne d'envie de vivre, pour voir un jour de mes yeux le *Salomon* du Nord ! mais j'ai bien peur de n'être pas si heureux que le bon vieillard *Siméon*. Nous ne passons point devant votre portrait sans dire notre hymne qui commence :

Espérons le bonheur du monde.

J'attends votre décision sur l'Histoire de *Louis XIV*, et sur les Elémens de la philosophie de *Newton* ; si mes tributs ont été reçus

avec bonté, j'espère que j'aurai des instructions pour récompense.

 1737.

J'ose supplier votre Altesse royale de daigner m'envoyer, par une voie sûre (et je crois que celle de M. *Thiriot* l'est), les mémoires que vous avez eu la bonté de me promettre sur le czar. Cependant je ne renonce point aux vers; je les aime plus que jamais, Monseigneur, puisque vous en faites. J'espère envoyer bientôt quelque chose qu'on pourra représenter sur le théâtre de Remusberg. Je suis indigné qu'on ait pu présenter à votre Altesse royale le misérable manuscrit de l'Enfant prodigue qui est entre vos mains; cela ressemble à ma pièce comme un singe ressemble à un homme. Je ne fais d'autre parti à prendre que de l'imprimer pour me justifier.

Je n'ai point de termes pour remercier votre Altesse royale de ses bontés. Avec quelle générosité, j'ai pensé dire avec quelle tendresse, elle daigne s'intéresser à moi. Vous m'écrivez ce qu'*Horace* disait à *Mecenas*, et vous êtes le *Mecenas* et l'*Horace*. Madame la marquise du *Châtelet* qui partage mon admiration pour votre personne, et à qui vous donnez la permission de joindre ses respects aux miens, use de cette liberté. Je suis avec le respect le plus profond, et la plus tendre reconnaissance, &c.

1737.

S U R L A L I B E R T É.

LA question de la liberté est la plus intéressante que nous puissions examiner, puisque l'on peut dire que de cette seule question dépend toute la morale. Un aussi grand intérêt mérite bien que je m'éloigne un peu de mon sujet pour entrer dans cette discussion, et pour mettre ici sous les yeux du lecteur, les principales objections que l'on fait contre la liberté, afin qu'il puisse juger lui-même de leur solidité.

Je fais que la liberté a d'illustres adversaires. Je fais que l'on fait contre elle des raisonnemens qui peuvent d'abord séduire ; mais ce sont ces raisons mêmes qui m'engagent à les rapporter et à les réfuter.

On a tant obscurci cette matière, qu'il est absolument indispensable de commencer par définir ce qu'on entend par liberté, quand on veut en parler et se faire entendre.

J'appelle liberté le pouvoir de penser à une chose ou de n'y pas penser, de se mouvoir ou de ne se mouvoir pas, conformément au choix de son propre esprit. Toutes les objections de ceux qui nient la liberté se réduisent à quatre principales, que je vais examiner l'une après l'autre.

Leur première objection tend à infirmer

le témoignage de notre conscience, et du sentiment intérieur que nous avons de notre liberté. Ils prétendent que ce n'est que faute d'attention sur ce qui se passe en nous-mêmes, que nous croyons avoir ce sentiment intime de liberté; et que lorsque nous faisons une attention réfléchie sur les causes de nos actions, nous trouvons, au contraire, qu'elles sont toujours déterminées nécessairement.

De plus, nous ne pouvons douter qu'il n'y ait des mouvemens dans notre corps qui ne dépendent point de notre volonté, comme la circulation du sang, le battement de cœur, &c. souvent aussi la colère, ou quelque autre passion violente nous emporte loin de nous, et nous fait faire des actions que notre raison désapprouve. Tant de chaînes visibles dont nous sommes accablés prouvent, selon eux, que nous sommes liés de même dans tout le reste.

L'homme, disent-ils, est tantôt emporté avec une rapidité et des secousses dont il sent l'agitation et la violence. Tantôt il est mené par un mouvement paisible dont il ne s'aperçoit pas, mais dont il n'est plus maître. C'est un esclave qui ne sent pas toujours le poids et la flétrissure de ses fers, mais qui n'en est pas moins esclave.

Ce raisonnement est tout semblable à celui-ci: les hommes sont quelquefois malades,

— donc ils n'ont jamais de fanté. Or qui ne voit
1737. pas, au contraire, que sentir sa maladie et son esclavage, c'est une preuve qu'on a été sain et libre?

Dans l'ivresse, dans l'emportement d'une passion violente, dans un dérangement d'organes, &c. notre liberté n'est plus obéie par nos sens; et nous ne sommes pas plus libres alors d'user de notre liberté, que nous ne le serions de mouvoir un bras sur lequel nous aurions une paralysie.

La liberté, dans l'homme, est la fanté de l'ame. Peu de gens ont cette fanté entière et inaltérable. Notre liberté est faible et bornée comme toutes nos autres facultés: nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, et à maîtriser nos passions; et cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuse. Mais quelques efforts que nous faisons, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre cette raison souveraine de tous nos désirs; et il y aura toujours dans notre ame, comme dans notre corps, des mouvemens involontaires: car nous ne sommes ni sages, ni libres, ni sains, que dans un très-petit degré.

Je fais que l'on peut, à toute force, abuser de sa raison pour contester la liberté aux animaux, et les concevoir comme des machines, qui n'ont ni sensations, ni désirs, ni volontés,

quoiqu'ils en aient toutes les apparences. Je fais qu'on peut forger des systêmes, c'est-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature. Mais enfin, quand il faut s'interroger soi-même, il faut bien avouer, si l'on est de bonne foi, que nous avons une volonté; que nous avons le pouvoir d'agir, de remuer notre corps, d'appliquer notre esprit à certaines pensées, de suspendre nos desirs, &c.

Il faut donc que les ennemis de la liberté avouent que notre sentiment intérieur nous assure que nous sommes libres; et je ne crains point d'affirmer qu'il n'y en a aucun qui doute de bonne foi de sa propre liberté, et dont la conscience ne s'élève contre le sentiment artificiel par lequel ils veulent se persuader qu'ils sont nécessités dans toutes leurs actions. Aussi ne se contentent-ils pas de nier ce sentiment intime de la liberté; mais ils vont encore plus loin: Quand on vous accorderait, disent-ils, que vous avez le sentiment intérieur, que vous êtes libre, cela ne prouverait rien encore. Car notre sentiment nous trompe sur notre liberté, de même que nos yeux nous trompent sur la grandeur du soleil, lorsqu'ils nous font juger que le disque de cet astre est environ large de deux pieds, quoique son diamètre soit réellement à celui de la terre comme cent est à un.

1737. — Voici, je crois, ce qu'on peut répondre à cette objection. Les deux cas que vous comparez sont fort différens. Je ne puis et ne dois voir les objets qu'en raison directe de leur grosseur, et en raison renversée du carré de l'éloignement. Telles sont les lois mathématiques de l'optique, et telle est la nature de nos organes, que si ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle du soleil, je ne pourrais voir aucun objet sur la terre; et cette vue, loin de m'être utile, me ferait nuisible. Il en est de même des sens de l'ouïe et de l'odorat. Je n'ai et ne puis avoir ces sensations plus ou moins fortes (toutes choses d'ailleurs égales) que suivant que les corps sonores ou odoriférans sont plus ou moins près de moi. Ainsi DIEU ne m'a point trompé, en me faisant voir ce qui est éloigné de moi d'une grandeur proportionnée à sa distance. Mais si je croyais être libre, et que je ne le fusse point, il faudrait que DIEU m'eût créé exprès pour me tromper; car nos actions nous paraissent libres, précisément de la même manière qu'elles nous le paraîtraient si nous l'étions véritablement.

Il ne reste donc à ceux qui soutiennent la négative, qu'une simple possibilité que nous soyons faits de manière que nous soyons toujours invinciblement trompés sur notre liberté; encore cette possibilité n'est-elle fondée

que sur une absurdité, puisqu'il ne résulterait de cette illusion perpétuelle que DIEU nous ferait, qu'une façon d'agir dans l'Être suprême indigne de sa sagesse infinie. 1737.

Qu'on ne dise pas qu'il est indigne d'un philosophe de recourir ici à ce DIEU : car ce DIEU étant une fois prouvé, comme il l'est invinciblement, il est certain qu'il est l'auteur de ma liberté si je suis libre ; et qu'il est l'auteur de mon erreur si, ayant fait de moi un être purement passif, il m'a donné le sentiment irrésistible d'une liberté qu'il m'a refusée.

Ce sentiment intérieur que nous avons de notre liberté est si fort, qu'il ne faudrait pas moins, pour nous en faire douter, qu'une démonstration qui nous prouvât qu'il implique contradiction que nous soyons libres. Or certainement il n'y a point de telles démonstrations.

Joignez à toutes ces raisons qui détruisent les objections des fatalistes, qu'ils sont obligés eux-mêmes de démentir à tout moment leur opinion par leur conduite : car on aura beau faire les raisonnemens les plus spécieux contre notre liberté, nous nous conduirons toujours comme si nous étions libres, tant le sentiment intérieur de notre liberté est profondément gravé dans notre ame ; et tant il a, malgré nos préjugés, d'influence sur nos actions.

1737. — Forcées dans ce retranchement, les personnes qui nient la liberté continuent et disent : Tout ce dont ce sentiment intérieur, dont vous faites tant de bruit, nous assure, c'est que les mouvemens de notre corps et les pensées de notre esprit obéissent à notre volonté; mais cette volonté elle-même, est toujours déterminée nécessairement par les choses que notre entendement juge être les meilleures, de même qu'une balance est toujours emportée par le plus grand poids. Voici la façon dont les chaînons de notre chaîne tiennent les uns aux autres.

Les idées, tant de sensation que de réflexion, se présentent à vous, soit que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas; car vous ne formez pas vos idées vous-même. Or, quand deux idées se présentent à votre entendement, comme, par exemple, l'idée de vous coucher et l'idée de vous promener; il faut absolument que vous vouliez l'une de ces deux choses, ou que vous ne vouliez ni l'une ni l'autre. Vous n'êtes donc pas libre quant à l'acte même de vouloir.

De plus, il est certain que si vous choisissez, vous vous déciderez sûrement pour votre lit ou pour la promenade, selon que votre entendement jugera que l'une ou l'autre de ces deux choses vous est utile et convenable: or votre

entendement

entendement ne peut juger bon et convenable que ce qui lui paraît tel. Il y a toujours des différences dans les choses, et ces différences déterminent nécessairement votre jugement; car il vous serait impossible de choisir entre deux choses indiscernables, s'il y en avait. Donc toutes vos actions sont nécessaires, puisque par votre aveu même, vous agissez toujours conformément à votre volonté; et que je viens de vous prouver, 1°. que votre volonté est nécessairement déterminée par le jugement de votre entendement; 2°. que ce jugement dépend de la nature de vos idées; et enfin 3°. que vos idées ne dépendent point de vous. 1737.

Comme cet argument, dans lequel les ennemis de la liberté mettent leur principale force, a plusieurs branches, il y a aussi plusieurs réponses.

1°. Quand on dit que nous ne sommes pas libres quant à l'acte même de vouloir, cela ne fait rien à notre liberté; car la liberté consiste à agir ou ne pas agir, et non pas à vouloir et à ne vouloir pas.

2°. Notre entendement, dit-on, ne peut s'empêcher de juger bon ce qui lui paraît tel; l'entendement détermine la volonté, &c. Ce raisonnement n'est fondé que sur ce qu'on

— fait, sans s'en apercevoir, autant de petits
 1737. êtres de la volonté et de l'entendement, lesquels on suppose agir l'un sur l'autre, et déterminer ensuite nos actions. Mais c'est une méprise qui n'a besoin que d'être aperçue pour être rectifiée; car on sent aisément que vouloir, juger, &c. ne sont que différentes fonctions de notre entendement. De plus, avoir des perceptions, et juger qu'une chose est vraie et raisonnable, lorsqu'on voit qu'elle l'est effectivement; ce n'est point une action, mais une simple passion: car ce n'est en effet que sentir ce que nous sentons, et voir ce que nous voyons; et il n'y a aucune liaison entre l'approbation et l'action, entre ce qui est passif et ce qui est actif.

3°. Les différences des choses déterminent, dit-on, notre entendement. Mais on ne considère pas que la liberté d'indifférence, avant le dictamen de l'entendement, est une véritable contradiction dans les choses qui ont des différences réelles entre elles: car, selon cette belle définition de la liberté, les idiots, les imbécilles, les animaux mêmes, seraient plus libres que nous; et nous le serions d'autant plus, que nous aurions moins d'idées, que nous apercevriions moins les différences des choses; c'est-à-dire, à proportion que nous serions plus imbécilles, ce qui est absurde.

Si c'est cette liberté qui nous manque, je ne vois pas que nous ayons beaucoup à nous plaindre. La liberté d'indifférence, dans les choses discernables, n'est donc pas réellement une liberté. 1737.

A l'égard du pouvoir de choisir entre des choses parfaitement semblables, comme nous n'en connaissons point, il est difficile de pouvoir dire ce qui nous arriverait alors. Je ne fais même si ce pouvoir serait une perfection; mais ce qui est bien certain, c'est que le pouvoir foi-mouvant, seule et véritable source de la liberté, ne pourrait être détruit par l'indiscernabilité de deux objets: or, tant que l'homme aura ce pouvoir foi-mouvant, l'homme fera libre.

4°. Quant à ce que notre volonté est toujours déterminée par ce que notre entendement juge le meilleur, je réponds; la volonté, c'est-à-dire, la dernière perception ou approbation de l'entendement, car c'est-là le sens de ce mot dans l'objection dont il s'agit; la volonté, dis-je, ne peut avoir aucune influence sur le pouvoir foi-mouvant en quoi consiste la liberté. Ainsi la volonté n'est jamais la cause de nos actions, quoiqu'elle en soit l'occasion; car une notion abstraite ne peut avoir aucune influence physique sur le pouvoir foi-mouvant qui réside dans l'homme; et ce pouvoir est

— 1737. exactement le même, avant et après le dernier jugement de l'entendement.

Il est vrai qu'il y aurait une contradiction dans les termes, moralement parlant, qu'un être qu'on suppose sage fasse une folie, et que par conséquent il préférera sûrement ce que son entendement jugera être le meilleur; mais il n'y aurait à cela aucune contradiction physique; car la nécessité physique et la nécessité morale sont deux choses qu'il faut distinguer avec soin. La première est toujours absolue; mais la seconde n'est jamais que contingente; et cette nécessité morale est très-compatible avec la liberté naturelle et physique la plus parfaite.

Le pouvoir physique d'agir est donc ce qui fait de l'homme un être libre, quel que soit l'usage qu'il en fait, et la privation de ce pouvoir suffirait seule pour le rendre un être purement passif, malgré son intelligence; car une pierre que je jette n'en ferait pas moins un être passif, quoiqu'elle eût le sentiment intérieur du mouvement que je lui donne et lui imprime. Enfin, être déterminé par ce qui nous paraît le meilleur, c'est une aussi grande perfection que le pouvoir de faire ce que nous avons jugé tel.

Nous avons la faculté de suspendre nos desirs et d'examiner ce qui nous semble le

meilleur, afin de pouvoir le choisir : voilà
 une partie de notre liberté. Le pouvoir d'agir
 ensuite conformément à ce choix, voilà ce
 qui rend cette liberté pleine et entière ; et
 c'est en faisant un mauvais usage de ce pouvoir
 que nous avons de suspendre nos désirs, et
 en se déterminant trop promptement, que
 l'on fait tant de fautes. 1737.

Plus nos déterminations sont fondées sur
 de bonnes raisons, plus nous approchons de
 la perfection ; et c'est cette perfection, dans
 un degré plus éminent, qui caractérise la
 liberté des êtres plus parfaits que nous, et
 celle de DIEU même.

Car, que l'on y prenne bien garde, DIEU
 ne peut être libre que de cette façon. La
 nécessité morale de faire toujours le meilleur,
 est même d'autant plus grande dans DIEU,
 que son être infiniment parfait est au-dessus
 du nôtre. La véritable et la seule liberté est
 donc le pouvoir de faire ce que l'on choisit
 de faire ; et toutes les objections que l'on fait
 contre cette espèce de liberté, détruisent éga-
 lement celle de DIEU et celle de l'homme ;
 et par conséquent, s'il s'ensuivait que l'homme
 ne fût pas libre, parce que sa volonté est tou-
 jours déterminée par les choses que son enten-
 dement juge être les meilleures, il s'ensuivrait
 aussi que DIEU ne serait point libre, et que

— 1737. tout serait effet fans cause dans l'univers , ce qui est absurde.

Les personnes , s'il y en a , qui osent douter de la liberté de DIEU , se fondent sur ces argumens : DIEU étant infiniment sage , est forcé , par une nécessité de nature , à vouloir toujours le meilleur ; donc toutes ses actions sont nécessaires. Il y a trois réponses à cet argument. 1°. Il faudrait commencer par établir ce que c'est que le meilleur par rapport à DIEU , et antécédemment à sa volonté ; ce qui peut-être ne serait pas aisé.

Cet argument se réduit donc à dire , que DIEU est nécessité à faire ce qui lui semble le meilleur , c'est-à-dire , à faire sa volonté : or je demande s'il y a une autre sorte de liberté ; et si faire ce que l'on veut et ce que l'on juge le plus avantageux , ce qui plaît enfin , n'est pas précisément être libre ? 2°. Cette nécessité de faire toujours le meilleur , ne peut jamais être qu'une nécessité morale : or une nécessité morale n'est pas une nécessité absolue. 3°. Enfin , quoiqu'il soit impossible à DIEU , d'une impossibilité morale , de déroger à ses attributs moraux , la nécessité de faire toujours le meilleur , qui en est une suite nécessaire , ne détruit pas plus sa liberté que la nécessité d'être présent par-tout , éternel , immense , &c.

L'homme est donc , par sa qualité d'être

intelligent, dans la nécessité de vouloir ce que son jugement lui présente être le meilleur. 1737.
 S'il en était autrement, il faudrait qu'il fût soumis à la détermination de quelque autre que lui-même, et il ne serait plus libre; car vouloir ce qui ne ferait pas plaisir, est une véritable contradiction; et faire ce que l'on juge le meilleur, ce qui fait plaisir, c'est être libre. A peine pourrions-nous concevoir un être plus libre, qu'en tant qu'il est capable de faire ce qui lui plaît; et tant que l'homme a cette liberté, il est aussi libre qu'il est possible à la liberté de le rendre libre, pour me servir des termes de M. *Locke*. Enfin l'*Achille* des ennemis de la liberté est cet argument-ci: DIEU est omni-scient; le présent, l'avenir, le passé sont également présens à ses yeux: or, si DIEU fait tout ce que je dois faire, il faut absolument que je me détermine à agir de la façon dont il l'a prévu: donc nos actions ne sont pas libres; car si quelques-unes des choses futures étaient contingentes ou incertaines; si elles dépendaient de la liberté de l'homme; en un mot, si elles pouvaient arriver ou n'arriver pas, DIEU ne les pourrait pas prévoir. Il ne serait donc pas omni-scient.

Il y a plusieurs réponses à cet argument qui paraît d'abord invincible. 1°. La préscience de DIEU n'a aucune influence sur la manière de

— 1737. l'existence des choses. Cette préscience ne donne pas aux choses plus de certitude qu'elles n'en auraient, s'il n'y avait pas de préscience; et si l'on ne trouve pas d'autres raisons, la seule considération de la certitude de la préscience divine, ne ferait pas capable de détruire cette liberté; car la préscience de DIEU n'est pas la cause de l'existence des choses, mais elle est elle-même fondée sur leur existence. Tout ce qui existe aujourd'hui ne peut pas ne point exister pendant qu'il existe; et il était hier et de toute éternité aussi certainement vrai que les choses qui existent aujourd'hui devaient exister, qu'il est maintenant certain que ces choses existent.

2°. La simple préscience d'une action, avant qu'elle soit faite, ne diffère en rien de la connaissance qu'on en a après qu'elle est faite. Ainsi la préscience ne change rien à la certitude d'événement. Car, supposé pour un moment que l'homme soit libre, et que ses actions ne puissent être prévues, n'y aura-t-il pas, malgré cela, la même certitude d'événement dans la nature des choses; et malgré la liberté, n'y a-t-il pas eu hier et de toute éternité une aussi grande certitude que je ferais une telle action aujourd'hui qu'il y en a actuellement que je fais cette action? Ainsi, quelque difficulté qu'il y ait à concevoir la manière

dont

dont la préscience de DIEU s'accorde avec notre liberté, comme cette préscience ne renferme qu'une certitude d'événement qui se trouverait toujours dans les choses, quand même elles ne seraient pas prévues; il est évident qu'elle ne renferme aucune nécessité, et qu'elle ne détruit point la possibilité de la liberté. 1737.

La préscience de DIEU est précisément la même chose que sa connaissance. Ainsi, de même que sa connaissance n'influe en rien sur les choses qui sont actuellement, de même sa préscience n'a aucune influence sur celles qui sont à venir; et si la liberté est possible d'ailleurs, le pouvoir qu'a DIEU de juger infailliblement des événemens libres, ne peut les faire devenir nécessaires, puisqu'il faudrait, pour cela, qu'une action pût être libre et nécessaire en même temps.

3°. Il ne nous est pas possible, à la vérité, de concevoir comment DIEU peut prévoir les choses futures, à moins de supposer une chaîne de causes nécessaires: car de dire avec les scolastiques que tout est présent à DIEU, non pas, à la vérité, dans sa propre mesure, mais dans une autre mesure, *non in mensurâ propriâ, sed in mensurâ alienâ*, ce serait mêler du comique à la question la plus importante que les hommes puissent agiter. Il vaut beau-

— 1737. coup mieux avouer que les difficultés que nous trouvons à concilier la préscience de DIEU avec notre liberté, viennent de notre ignorance sur les attributs de DIEU, et non pas de l'impossibilité absolue qu'il y a entre la préscience de DIEU et notre liberté; car l'accord de la préscience avec notre liberté n'est pas plus incompréhensible pour nous que son ubiquité, sa durée infinie déjà écoulée, sa durée infinie à venir, et tant de choses qu'il nous sera toujours impossible de nier et de connaître. Les attributs infinis de l'Etre suprême sont des abymes où nos faibles lumières s'anéantissent. Nous ne savons et nous ne pouvons savoir quel rapport il y a entre la préscience du Créateur et la liberté de la créature; et comme dit le grand *Newton*:
 „ *Ut cæcus ideam non habet colorum, sic nos*
 „ *ideam non habemus modorum quibus Deus*
 „ *sapientissimus sentit et intelligit omnia;* „ ce qui veut dire en français: „ De même que
 „ les aveugles n'ont aucune idée des couleurs,
 „ ainsi nous ne pouvons comprendre la façon
 „ dont l'Etre infiniment sage voit et connaît
 „ toutes choses „.

4°. Je demanderais de plus à ceux qui, sur la considération de la préscience divine, nient la liberté de l'homme, si DIEU a pu créer des créatures libres. Il faut bien qu'ils répondent

qu'il l'a pu ; car DIEU peut tout , hors les contradictions ; et il n'y a que les attributs auxquels l'idée de l'existence nécessaire de l'indépendance absolue est attachée , dont la communication implique contradiction. Or la liberté n'est certainement pas dans ce cas : car , si cela était , il serait impossible que nous nous crussions libres , comme il l'est que nous nous croyons infinis , tout-puissans , &c. Il faut donc avouer que DIEU a pu créer des choses libres , ou dire qu'il n'est pas tout-puissant , ce que , je crois , personne ne dira. Si donc DIEU a pu créer des êtres libres , on peut supposer qu'il l'a fait ; et si créer des êtres libres et prévoir leurs déterminations était une contradiction , pourquoi DIEU , en créant des êtres libres , n'aurait-il pas pu ignorer l'usage qu'ils feraient de la liberté qu'il leur a donnée ? Ce n'est pas limiter la puissance divine , que de la borner aux seules contradictions. Or , créer des créatures libres , et gêner de quelque façon que ce puisse être leurs déterminations , c'est une contradiction dans les termes ; car c'est créer des créatures libres et non libres en même temps. Ainsi il s'enfuit nécessairement du pouvoir que DIEU a de créer des êtres libres , que , s'il a créé de tels êtres , sa préscience ne détruit point leur liberté , ou bien qu'il ne prévoit

1737.

— pas leurs actions; et celui qui, sur cette sup-
 1737. position, nierait la préscience de DIEU ne
 nierait pas plus sa toute-science, que celui
 qui dirait que DIEU ne peut pas faire ce qui
 implique contradiction, ne nierait sa toute-
 puissance.

Mais nous ne sommes pas réduits à faire
 cette supposition; car il n'est pas nécessaire
 que je comprenne la façon dont la préscience
 divine et la liberté de l'homme s'accordent,
 pour admettre l'une et l'autre. Il me suffit
 d'être assuré que je suis libre, et que DIEU
 prévoit tout ce qui doit arriver; car alors je
 suis obligé de conclure que son omni-science
 et sa préscience ne gênent point ma liberté,
 quoique je ne puisse point concevoir comme
 cela se fait; de même que lorsque je me suis
 prouvé un Dieu, je suis obligé d'admettre
 la création *ex nihilo*, quoiqu'il me soit impos-
 sible de la concevoir.

5°. Cet argument de la préscience de DIEU,
 s'il avait quelque force contre la liberté de
 l'homme, détruirait encore également celle
 de DIEU; car si DIEU prévoit tout ce qui
 arrivera, il n'est donc pas en son pouvoir de
 ne pas faire ce qu'il a prévu qu'il ferait. Or
 il a été démontré ci-dessus que DIEU est libre;
 la liberté est donc possible; DIEU a donc pu
 donner à ses créatures une petite portion de

liberté, de même qu'il leur a donné une petite portion d'intelligence. La liberté dans DIEU est le pouvoir de penser toujours tout ce qui lui plaît, et de faire toujours tout ce qu'il veut. La liberté donnée de DIEU à l'homme, est le pouvoir faible et limité d'opérer certains mouvemens, et de s'appliquer à quelques pensées. La liberté des enfans qui ne réfléchissent jamais, consiste seulement à vouloir et à opérer certains mouvemens. Si nous étions toujours libres, nous serions semblables à DIEU. Contentons-nous donc d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature : mais parce que nous n'avons pas les attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

L E T T R E X X X I I.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, ce 13 de novembre.

M O N S I E U R,

J E vous avoue qu'il n'est rien de plus trompeur que de juger des hommes sur leur réputation : l'histoire du czar, que je vous envoie, m'oblige de me rétracter de ce que la haute opinion que j'avais de ce prince,

— m'avait fait avancer. Il vous paraîtra , dans
 1737. cette histoire , bien différent de ce qu'il est
 dans votre imagination ; et c'est , si je peux
 m'exprimer ainsi , un homme de moins dans
 le monde réel.

Un concours de circonstances heureuses ,
 des événemens favorables , et l'ignorance des
 étrangers , ont fait du czar un fantôme
 héroïque , de la grandeur duquel personne ne
 s'est avisé de douter. Un sage historien , en
 partie témoin de sa vie , lève un voile indis-
 cret , et nous fait voir ce prince avec tous
 les défauts des hommes , et avec peu de
 vertus. Ce n'est plus cet esprit universel qui
 conçoit tout , et qui veut tout approfondir ;
 mais c'est un homme gouverné par des fan-
 taisies assez nouvelles pour donner un cer-
 tain éclat et pour éblouir : ce n'est plus ce
 guerrier intrépide qui ne craint et ne con-
 naît aucun péril , mais un prince lâche , timide ,
 et que sa brutalité abandonne dans les dan-
 gers. Cruel dans la paix , faible à la guerre ,
 admiré des étrangers , haï de ses sujets ; un
 homme , enfin , qui a poussé le despotisme
 aussi loin qu'un souverain puisse le pousser ,
 et dont la fortune a tenu lieu de sagesse :
 d'ailleurs , grand mécanicien , laborieux , indus-
 trieux , et prêt à tout sacrifier à sa curiosité.

Tel vous paraîtra , dans ces mémoires , le

czar *Pierre I.* Et , quoiqu'on soit obligé de détruire une infinité de préjugés avant que d'avoir le cœur de se le représenter ainsi dépouillé de ses grandes qualités, il est cependant sûr que l'auteur n'avance rien qu'il ne soit pleinement en état de prouver. — 1737.

On peut conclure de là , qu'on ne saurait être assez sur ses gardes en jugeant les grands hommes. Tel qui a vu *Pompée* avec des yeux d'admiration dans l'Histoire romaine , le trouve bien différent quand il apprend à le connaître par les lettres de *Cicéron*. C'est proprement de la faveur des historiens que dépend la réputation des princes. Quelques apparences de grandes actions ont déterminé les écrivains de ce siècle en faveur du czar , et leur imagination a eu la générosité d'ajouter à son portrait ce qu'ils ont cru qui pouvait y manquer.

Il se peut qu'*Alexandre* n'ait été qu'un brigand fameux. *Quinte-Curce* a cependant trouvé le moyen , soit pour abuser de la crédulité des peuples , soit pour étaler l'élégance de son style , de le faire passer, dans l'esprit de tous les siècles , pour un des plus grands hommes que jamais la terre ait portés. Combien d'exemples ne fournissent pas les historiens d'une prédilection marquée pour la gloire de certains princes ? Mais s'ils ont

—
1737. donné des exemples de leur bienveillance , l'histoire nous en fournit aussi de leur haine et de leur noirceur. Rappelez-vous les différents caractères attribués à *Julien*, surnommé l'*apostat*. La haine , la fureur , la rage de vos saints évêques , l'ont défiguré de façon qu'à peine ses traits sont reconnaissables dans les portraits que leur malignité en a faits. Des siècles entiers ont eu ce prince en horreur ; tant le témoignage de ces imposteurs a fait impression sur ces esprits. Enfin , un sage est venu qui, s'apercevant de l'artifice des moines historiens , rend ses vertus à l'empereur *Julien*, et confond la calomnie des pères de votre Eglise.

Toutes les actions des hommes sont sujettes à des interprétations différentes. On peut répandre du venin sur les bonnes , et donner aux mauvaises un tour qui les rende excusables et même louables : et c'est la partialité ou l'impartialité de l'historien , qui décide le jugement du public et de la postérité.

Je vous remets entre les mains tout ce que j'ai pu amasser de plus curieux sur l'histoire que vous m'avez demandée : ces mémoires contiennent des faits aussi rares qu'inconnus : ce qui fait que je puis me flatter de vous avoir fourni une pièce que vous n'auriez pu avoir sans moi ; et j'aurai le même mérite ,

relativement à votre ouvrage, que celui qui —
fournit de bons matériaux à un architecte 1737.
fameux.

Ayez la bonté de remettre cette épître à l'incomparable *Emilie*. J'ai consacré ma muse en travaillant pour elle. Je lui demande une critique sévère pour récompense de mes peines : et si j'ai eu la témérité de m'élever trop haut, ma chute ne peut être que glorieuse ; semblable à ces illustres malheureux que leurs sottises ont rendus célèbres. J'ajoute à tout ceci quelques autres enfans de mon loisir, que je vous prierai de corriger avec une exactitude didactique.

Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et répondez-moi par le porteur de cette lettre. Il y a plus d'un mois que je n'ai reçu de lettres de Cirey. N'alarmez pas mon amitié en vain par les craintes où je suis pour votre santé. Dites-moi, du moins, je vis, je respire. Vous me devez ces petits soins plus qu'à personne, puisque peu de personnes peuvent avoir pour vous autant d'estime que j'en ai ; et que quand même on aurait toute cette estime, on n'aurait pourtant pas toute la reconnaissance avec laquelle je suis, Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

F É D É R I C.

1737.

L E T T R E X X X I I I .

D U P R I N C E R O Y A L .

A Remusberg , le 19 de novembre.

M O N S I E U R ,

JE n'ai pas été le dernier à m'apercevoir des longueurs de notre correspondance. Il y avait environ deux mois que je n'avais reçu de vos nouvelles, quand je fis partir, il y a huit jours, un gros paquet pour Cirey. L'amitié que j'ai pour vous m'alarmait furieusement. Je m'imaginai, ou que des indispositions vous empêchaient de me répondre, ou quelquefois même j'appréhendais que la délicatesse de votre tempérament n'eût cédé à la violence et à l'acharnement de la maladie. Enfin, j'étais dans la situation d'un avare qui croit ses trésors en un danger évident. Votre lettre vient sur ces entrefaites : elle dissipe non-seulement mes craintes, mais encore elle me fait sentir tout le plaisir qu'un commerce comme le vôtre peut produire.

Etre en correspondance, c'est être en trafic de pensées ; mais j'ai cet avantage de notre trafic, que vous me donnez en retour de

l'esprit et des vérités. Qui pourrait être assez brute, ou assez peu intéressé, pour ne pas chérir un pareil commerce? En vérité, Monsieur, quand on vous connaît une fois, on ne saurait plus se passer de vous; et votre correspondance m'est devenue comme une des nécessités indispensables de la vie. Vos idées servent de nourriture à mon esprit.

Vous trouverez, dans le paquet que je viens de dépêcher, l'histoire du czar *Pierre I.* Celui qui l'a écrite, a ignoré absolument à quel usage je la destinais. Il s'est imaginé qu'il n'écrivait que pour ma curiosité; et de là il s'est cru permis de parler avec toute la liberté possible, du gouvernement et de l'état de la Russie. Vous trouverez dans cette histoire des vérités qui, dans le siècle où nous sommes, ne se comportent guère avec l'impression. Si je ne me reposais entièrement sur votre prudence, je me verrais obligé de vous avertir que certains faits contenus dans ce manuscrit doivent être retranchés tout-à-fait, ou du moins traités avec tout le ménagement imaginable; autrement vous pourriez vous exposer au ressentiment de la cour russe. On ne manquerait pas de me soupçonner de vous avoir fourni les anecdotes de cette histoire; et ce soupçon retomberait infailliblement sur l'auteur qui les a compilées. Cet

1737.

1737. ouvrage ne fera pas lu ; mais tout le monde ne se lassera point de vous admirer.

Qu'une vie contemplative est différente de ces vies qui ne sont qu'un tissu continu d'actions ! Un homme qui ne s'occupe qu'à penser , peut penser bien et s'exprimer mal ; mais un homme d'action , quand il s'exprimerait avec toutes les grâces imaginables , ne doit point agir faiblement. C'est une pareille faiblesse qu'on reprochait au roi d'Angleterre , *Charles II.* On disait de ce prince , qu'il ne lui était jamais échappé de parole qui ne fût bien placée , et qu'il n'avait jamais fait d'action qu'on pût nommer louable.

Il arrive souvent que ceux qui déclament le plus contre les actions des autres , sont pire qu'eux lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes circonstances. J'ai lieu de craindre que cela ne m'arrive un jour , puisqu'il est plus facile de critiquer que de faire , et de donner des préceptes que de les exécuter. Et après tout , les hommes sont si sujets à se laisser séduire , soit par la présomption , soit par l'éclat de leur grandeur , ou soit par l'artifice des méchants , que leur religion peut être surprise , quand même ils auraient les intentions les plus intègres et les plus droites.

L'idée avantageuse que vous vous faites de moi , ne serait-elle pas fondée sur celles

que mon cher *Césarion* vous en a données ? —
 En vérité, on est bien heureux d'avoir un ^{1737.}
 pareil ami. Mais souffrez que je vous détrompe,
 et que je vous fasse en deux mots mon caractè-
 re, afin que vous ne vous y mépreniez plus ;
 à condition toutefois que vous ne m'accuserez
 pas du défaut qu'avait votre défunt ami
Chaulieu, qui parlait toujours de lui-même.
 Fiez-vous sur ce que je vais vous dire.

J'ai peu de mérite et peu de savoir ; mais
 j'ai beaucoup de bonne volonté, et un fonds
 inépuisable d'estime et d'amitié pour les per-
 sonnes d'une vertu distinguée, et avec cela
 je suis capable de toute la constance que la
 vraie amitié exige. J'ai assez de jugement pour
 vous rendre toute la justice que vous méritez ;
 mais je n'en ai pas assez pour m'empêcher
 de faire de mauvais vers. La *Henriade* et vos
 magnifiques pièces de poésie m'ont engagé à
 faire quelque chose de semblable, mais mon
 dessein est avorté ; et il est juste que je
 reçoive le correctif de celui d'où m'était
 venu la séduction.

Rien ne peut égaler la reconnaissance que
 j'ai de ce que vous vous êtes donné la peine
 de corriger mon ode. Vous m'obligez sensi-
 blement. Mais comment pourrais-je remettre
 la main à cette ode, après que vous l'avez
 rendue parfaite ? et comment pourrais-je

— 1737. supporter mon bégaiement , après vous avoir entendu articuler avec tant de charmes ?

Si ce n'était abuser de votre amitié , et vous dérober de ces momens que vous employez si utilement pour le bien du public , pourrais-je vous prier de me donner quelques règles pour distinguer les mots qui conviennent aux vers de ceux qui appartiennent à la prose ? *Despréaux* ne touche point cette matière dans son Art poétique , et je ne fache pas qu'un autre auteur en ait traité. Vous pourriez , Monsieur , mieux que personne , m'instruire d'un art dont vous faites l'honneur , et dont vous pourriez être nommé le père.

L'exemple de l'incomparable *Emilie* m'anime et m'encourage à l'étude. J'implore le secours des deux divinités de Cirey pour m'aider à surmonter les difficultés qui s'offrent dans mon chemin. Vous êtes mes lares et mes dieux tutélaires , qui présidez dans mon lycée et dans mon académie.

La sublime *Emilie* et le divin *Voltaire*

Sont de ces présens précieux

Qu'en mille ans , une fois ou deux ,

Daignent faire les Cieux pour honorer la terre.

Il n'y a que *Césarion* qui puisse vous avoir communiqué les pièces de ma musique. Je crains fort que des oreilles françaises n'aient

guère été flattées par des sons italiques ; et qu'un art qui ne touche que le sens , puisse plaire à des personnes qui trouvent tant de charmes dans des plaisirs intellectuels. Si cependant il se pouvait que ma musique eût eu votre approbation , je m'engagerais volontiers à chatouiller vos oreilles , pourvu que vous ne vous lassiez pas de m'instruire. 1737.

Je vous prie de saluer de ma part la divine *Emilie* , et de l'affurer de mon admiration. Si les hommes sont estimables de fouler aux pieds les préjugés et les erreurs , les femmes le sont encore davantage , parce qu'elles ont plus de chemin à faire avant que d'en venir là , et qu'il faut qu'elles détruisent plus que nous avant de pouvoir édifier. Que la marquise *du Châtelet* est louable d'avoir préféré l'amour de la vérité aux illusions des sens , et d'abandonner les plaisirs faux et passagers de ce monde , pour s'adonner entièrement à la recherche de la philosophie la plus sublime !

On ne saurait réfuter M. *Wolf* plus poliment que vous le faites. Vous rendez justice à ce grand homme , et vous marquez en même temps les endroits faibles de son système ; mais c'est un défaut commun à tout système , d'avoir un côté moins fortifié que le reste. Les ouvrages des hommes se ressentiront toujours de l'humanité ; et ce n'est pas

— 1737. de leur esprit qu'il faut attendre des productions parfaites. En vain les philosophes combattent-ils l'erreur, cette hydre ne se laisse point abattre : il y paraît toujours de nouvelles têtes à mesure qu'on les a terrassées. En un mot, le système qui contient le moins de contradictions, le moins d'impertinences, et les absurdités les moins grossières, doit être regardé comme le meilleur.

Nous ne saurions exiger, avec justice, que messieurs les métaphysiciens nous donnent une carte exacte de leur empire. On serait bien embarrassé de faire la description d'un pays que l'on n'a jamais vu, dont on n'a aucune nouvelle, et qui est inaccessible. Aussi ces messieurs ne font-ils que ce qu'ils peuvent. Ils nous débitent leurs romans dans l'ordre le plus géométrique qu'ils ont pu imaginer ; et leurs raisonnemens, semblables à des toiles d'araignées, sont d'une subtilité presque imperceptible. Si les *Descartes*, les *Locke*, les *Newton*, les *Wolf* n'ont pu deviner le mot de l'énigme, il est à croire, et l'on peut même affirmer, que la postérité ne sera pas plus heureuse que nous en ses découvertes.

Vous avez considéré ces systèmes en sage ; vous en avez vu l'insuffisance, et vous y avez ajouté des réflexions très-judicieuses. Mais ce trésor que je possédais par procuration ;

est

est entre les mains d'*Emilie* : je n'oserais le réclamer , malgré l'envie que j'en ai ; je me contenterai de vous en faire souvenir modestement pour ne pas perdre la valeur de mes droits. 1737.

En vérité, Monsieur, si la nature a le pouvoir de faire une exception à la règle générale, elle en doit faire une en votre faveur ; et votre ame devrait être immortelle , afin que DIEU pût être le rémunérateur de vos vertus. Le Ciel vous a donné des gages d'une prédilection si marquée , qu'en cas d'un avenir , j'ose vous répondre de votre félicité éternelle. Cette lettre-ci vous sera remise par le ministère de M. *Thiriot*. Je voudrais, non-seulement, que mon esprit eût des ailes pour qu'il pût se rendre à Cirey ; mais je voudrais encore que ce moi matériel , enfin ce véritable moi-même en eût pour vous assurer de vive voix de l'estime infinie avec laquelle je suis ,

Monsieur ,

votre très-affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

1737.

L E T T R E X X X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Cirey, le 20 décembre.

M O N S E I G N E U R ,

J'AI reçu, le 12 du présent mois, la lettre de votre Altesse royale du 19 novembre; vous daignez m'avertir, par cette lettre, que vous avez eu la bonté de m'adresser un paquet contenant des mémoires sur le gouvernement du czar *Pierre I*, et en même temps vous m'avertissez, avec votre prudence ordinaire, de l'usage retenu que j'en dois faire. L'unique usage que j'en ferai, Monseigneur, sera d'envoyer à votre Altesse royale l'ouvrage rédigé selon vos intentions, et il ne paraîtra qu'après que vous y aurez mis le sceau de votre approbation. C'est ainsi que je veux en user pour tout ce qui pourra partir de moi; et c'est dans cette vue que je prends la liberté de vous envoyer aujourd'hui, par la route de Paris, sous le couvert de M. *Borck*, une tragédie que je viens d'achever, et que je soumetts à vos lumières. Je souhaite que mon paquet parvienne en vos mains plus promptement que le vôtre ne me parviendra.

Votre Altesse royale mande que le paquet contenant le mémoire du czar , et d'autres choses beaucoup plus précieuses pour moi , est parti le 10 novembre. Voilà plus de six semaines écoulées , et je n'en ai pas encore de nouvelles. Daignez , Monseigneur , ajouter à vos bontés celle de m'instruire de la voie que vous avez choisie , et le recommander à ceux à qui vous l'avez confié. Quand votre Altesse royale daignera m'honorer de ses lettres , de ses ordres , et me parler avec cette bonté pleine de confiance qui me charme , je crois qu'elle ne peut mieux faire que d'envoyer les lettres à M. *Pidol* , maître des postes à Trèves ; la seule précaution est de les affranchir jusqu'à Trèves ; et sous le couvert de ce *Pidol* , ferait l'adresse à d' *Artiguy* , à Bar-le-Duc. A l'égard des paquets que votre Altesse royale pourrait me faire tenir , peut-être la voie de Paris , l'adresse et l'entremise de M. *Thiriot* seraient plus commodes.

Ne vous laissez point , Monseigneur , enrichir Cirey de vos présens. Les oreilles de madame *du Châtelet* sont de tous pays , aussi bien que votre ame et la sienne. Elle se connaît très-bien en musique italienne ; ce n'est pas qu'en général elle aime la musique de prince. Feu M. le duc d' *Orléans* fit un opéra détestable nommé *Panthée*. Mais ,

— 1737. Monseigneur , vous n'êtes pour nous ni prince ni roi ; vous êtes un grand homme.

On dit que votre Altesse royale a envoyé des vers charmans à madame de *la Popelinière*. Savez-vous bien , Monseigneur , que vous êtes adoré en France ; on vous y regarde comme le jeune *Salomon* du Nord. Encore une fois , c'est bien dommage pour nous que vous soyez né pour régner ailleurs. Un million ou moins de rente , un joli palais dans un climat tempéré , des amis au lieu de sujets , vivre entouré des arts et des plaisirs , ne devoir le respect et l'admiration des hommes qu'à soi-même , cela vaudrait peut-être un royaume ; mais votre devoir est de rendre un jour les Pruffiens heureux. Ah qu'on leur porte envie !

Vous m'ordonnez , Monseigneur , de vous présenter quelques règles , pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose , de ceux qui sont consacrés à la poésie. Il serait à souhaiter qu'il y eût sur cela des règles ; mais à peine en avons-nous pour notre langue. Il me semble que les langues s'établissent comme les lois : de nouveaux besoins , dont on ne s'est aperçu que petit à petit , ont donné naissance à bien des lois qui paraissent se contredire. Il semble que les hommes aient voulu se conduire et

parler au hasard. Cependant, pour mettre quelque ordre dans cette matière, je distinguerais les idées, les tours et les mots poétiques. 1737.

Une idée poétique, c'est, comme le fait votre Altesse royale, une image brillante substituée à l'idée naturelle de la chose dont on veut parler; par exemple, je dirai en prose: *Il y a dans le monde un jeune prince vertueux et plein de talens, qui déteste l'envie et le fanatisme.* Je dirai en vers:

O Minerve! ô divine Astrée!
 Par vous sa jeunesse inspirée
 Suivit les Arts et les Vertus.
 L'Envie au cœur faux, à l'œil louche,
 Et le Fanatisme farouche
 Sous ses pieds tombent abattus.

Un tour poétique; c'est une inversion que la prose n'admet point. Je ne dirai point en prose: *D'un maître efféminé corrupteurs politiques, mais corrupteurs politiques d'un prince efféminé.* Je ne dirai point:

Tel, et moins généreux, aux rivages d'Epire,
 Lorsque de l'Univers il disputait l'empire,
 Confiant sur les eaux, aux aquilons mutins,
 Le destin de la terre et celui des Romains,
 Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
 César à la tempête opposait sa fortune.

— Ce *César* à la fixième ligne est un tour
1737. purement poétique , et en prose je commen-
cerais par *César*.

Les mots uniquement réservés pour la poësie , j'entends la poësie noble , font en petit nombre ; par exemple , on ne dira pas en prose *courfiers* pour chevaux , *diadème* pour couronne , *empire de France* pour royaume de France , *char* pour carrosse , *forfaits* pour crimes , *exploits* pour actions , *l'empyrée* pour le ciel , *les airs* pour l'air , *fastes* pour registre , *naguère* pour depuis peu , &c.

A l'égard du style familier ; ce font à peu près les mêmes termes qu'on emploie en prose et en vers. Mais j'oserai dire que je n'aime point cette liberté qu'on se donne souvent , de mêler dans un ouvrage qui doit être uniforme , dans une épître , dans une satire , non-seulement les styles différens , mais encore les langues différentes ; par exemple , celle de *Marot* et celle de nos jours. Cette bigarrure me déplaît autant que ferait un tableau où l'on mêlerait des figures de *Calot* et les charges de *Téniers* avec des figures de *Raphaël*. Il me semble que ce mélange gâte la langue , et n'est propre qu'à jeter tous les étrangers dans l'erreur.

D'ailleurs , Monseigneur , l'usage et la lecture des bons auteurs en a beaucoup plus

appris à votre Altesse royale que mes réflexions ne pourraient lui en dire. ————
1737.

Quant à la métaphysique de M. *Wolf*, il me paraît presque en tout dans les principes de *Leibnitz*. Je les regarde tous deux comme de très-grands philosophes ; mais ils étaient des hommes , donc ils étaient sujets à se tromper. Tel qui remarque leurs fautes est bien loin de les valoir : car un soldat peut très-bien critiquer son général , sans pour cela être capable de commander un bataillon.

Vous me charmez , Monseigneur , par la défiance où vous êtes de vous-même , autant que par vos grands talens. Madame la marquise *du Châtelet* , pénétrée d'admiration pour votre personne , mêle ses respects aux miens. C'est avec ces sentimens , et ceux de la plus respectueuse et tendre reconnaissance , que je fais pour toute ma vie , &c.

1737.

L E T T R E X X X V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Décembre.

M O N S E I G N E U R ,

V O T R E Altesse royale a dû recevoir une réponse de madame la marquise *du Châtelet* par la voie de *M. Plet* ; mais comme *M. Plet* ne nous accuse ni la réception de cette lettre, ni celle d'un assez gros paquet que je lui avais adressé , huit jours auparavant , pour votre Altesse royale , je prends la liberté d'écrire cette fois par la voie de *M. Thiriot*.

Je vous avais mandé , Monseigneur , que j'avais du premier coup d'œil donné la préférence à l'épître sur la retraite , à cette description aimable du loisir occupé dont vous jouissez ; mais j'ai bien peur aujourd'hui de me rétracter. Je ne trouve aucune faute contre la langue dans l'épître à *Pesne* , et tout y respire le bon goût. C'est le peintre de la raison qui écrit au peintre ordinaire. Je peux vous assurer , Monseigneur , que les six derniers vers , par exemple , sont un chef-d'œuvre.

Abandonne

Abandonne tes saints entourés de rayons ;
 Sur des fujets brillans exerce tes crayons ;
 Peins-nous d'Amaryllis les grâces ingénues ,
 Les Nymphes des forêts , les Grâces demi-nues ;
 Et souviens-toi toujours , que c'est au seul Amour
 Que ton art si charmant doit son être et le jour.

 1737.

C'est ainsi que *Despréaux* les eût faits. Vous allez prendre cela pour une flatterie. Vous êtes tout propre , Monseigneur , à ignorer ce que vous valez.

L'épître à M. *Duhan* est bien digne de vous : elle est d'un esprit sublime et d'un cœur reconnaissant. M. *Duhan* a élevé apparemment votre Altesse royale. Il est bien heureux , et jamais prince n'a donné une telle récompense. Je m'aperçois , en lisant tout ce que vous avez daigné m'envoyer , qu'il n'y a pas une seule pensée fautive. Je vois , de temps en temps , des petits défauts de la langue , impossibles à éviter : car , par exemple , comment auriez-vous deviné que *nourricier* est de trois syllabes et non pas de quatre ? que *ayent* est d'une syllabe et non pas de deux ? Ce n'est pas vous qui avez fait notre langue ; mais c'est vous qui pensez. *Sapere est principium et fons*. Un esprit vrai fait toujours bien ce qu'il fait. Vous daignez vous amuser à faire des vers français et de la musique italienne : vous

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * T*

— 1737. saisissez le goût de l'un et de l'autre. Vous vous connaissez très-bien en peinture ; enfin le goût du vrai vous conduit en tout. Il est impossible que cette grande qualité, qui fait le fond de votre caractère, ne fasse le bonheur de tout un peuple après avoir fait le vôtre. Vous ferez sur le trône ce que vous êtes dans votre retraite ; et vous régnerez comme vous pensez et comme vous écrivez. Si votre Altesse royale s'écarte un peu de la vérité, ce n'est que dans les éloges dont elle me comble ; et cette erreur ne vient que de sa bonté.

L'épître que vous daignez m'adresser, Monseigneur, est une bien belle justification de la poésie, et un grand encouragement pour moi. Les cantiques de *Moïse*, les oracles des païens, tout y est employé à relever l'excellence de cet art ; mais vos vers font le plus grand éloge qu'on ait fait de la poésie. Il n'est pas bien sûr que *Moïse* soit l'auteur des deux beaux Cantiques ; ni que le meurtrier d'*Urie*, l'amant de *Bethsabée*, le roi traître aux Philistins et aux Israélites, &c. ait fait ses psaumes : mais il est sûr que l'héritier de la monarchie de Prusse fait de très-beaux vers français.

Si j'osais éplucher cette épître (et il le faut bien, car je vous dois la vérité), je vous dirais, Monseigneur, que *trompette* ne rime

point à *tête*, parce que *tête* est long et que *pette* est bref, et que la rime est pour l'oreille et non pour les yeux. *Défaites*, par la même raison, ne rime point avec *conquête*; *quête* est long, *faites* est bref. Si quelqu'un voyait mes lettres il dirait : Voilà un franc pédant qui s'en va parler de brèves et de longues à un prince plein de génie. Mais le prince daigne descendre à tout. Quand ce prince fait la revue de son régiment, il examine le fournement du soldat. Le grand homme ne néglige rien; il gagnera des batailles dans l'occasion; il signera le bonheur de ses sujets, de la même main dont il rime des vérités.

Venons à l'ode : elle est infiniment supérieure à ce qu'elle était; et je ne saurais revenir de ma surprise, qu'on fasse si bien des odes françaises au fond de l'Allemagne. Nous n'avons qu'un exemple d'un français qui se fait très-bien des vers italiens, c'était l'abbé *Regnier*; mais il avait été long-temps en Italie; et vous, mon Prince, vous n'avez point vu la France.

Voici encore quelques petites fautes de langage. *Je n'eus point reçu l'existence*, il faut dire *je n'eusse*; et *la sagesse avait pourvue*, il faut dire *pourvu*. Jamais un verbe ne prend cette terminaison, que quand son participe est considéré comme adjectif. Voici qui est encore bien pédant; mais j'en ai déjà demandé

— 1737. pardon, et vous voulez favoir parfaitement une langue à qui vous faites tant d'honneur. Par exemple, on dira *la personne que vous avez aimée*, parce que *aimée* est comme un adjectif de la personne. On dira *la sagesse dont votre ame est pourvue*, par la même raison; mais on doit dire: DIEU a pourvu à former un prince qui, &c.

Ta clémence infinie,
Dans aucun sens ne se dénie.

dénie ne peut pas être employé pour dire *se dément*; le mot de *dénier* ne peut être mis que pour *nier* ou *refuser*.

Si tu me condamne à périr,

il faut absolument dire: *Si tu me condamnes*.

Tel qui n'est plus ne peut souffrir.

Tel signifie toujours, en ce sens, un nombre d'hommes qui fait une chose, tandis qu'un autre ne la fait pas. Mais ici c'est une affaire commune à tous les hommes; il faut mettre: *Qui n'est plus ne saurait souffrir*, &c.

L E T T R E X X X V I. 1737.

D U P R I N C E R O Y A L.

Réponse sur le chapitre de la liberté.

A Berlin, 26 décembre.

J'AI été richement dédommagé aujourd'hui du long intervalle pendant lequel je n'avais point reçu de vos lettres ; cette poste m'en ayant apporté deux à la fois , auxquelles je vous répondrai selon l'ordre des dates.

Rien ne m'a plus surpris que celle du 24 octobre , où vous me marquez l'alarme que M. *Thiriot* vous a donnée mal à propos. Vous pouvez être tranquille sur tout ce qu'on vous écrit , puisque vous n'êtes point du tout soupçonné d'avoir eu part au libelle qu'on a fait contre le roi , ni même d'en avoir eu connaissance. Je vous exposerai , en peu de mots , l'affaire dont il s'agit , qui , dans le fond , n'est qu'une bagatelle méprisable , et aucunement digne de considération. Il y a un an qu'on vend ici , sous le manteau , un libelle diffamatoire , attaquant la personne du roi , sous le titre de *Don Quichotte au chevalier des Cignes*. Les vers en sont passables , mais ce ne sont

— que des injures rimées. Le sens contient la
 1737. bile la plus venimeuse qui fût jamais. C'est
 un tissu d'anecdotes cousues avec toute la
 malignité possible, et brodées d'une manière
 abominable. Le roi a vu cette pièce; mais
 sensible uniquement à la vraie gloire et à
 l'approbation des gens de bien, il a souve-
 rainement méprisé l'auteur et la production.
 On s'est contenté d'en défendre la vente sous
 de graves peines. De plus, on n'ignore pas
 où cette pièce a été fabriquée. On fait que
 l'auteur infâme est de ces écrivains merce-
 naires que l'animosité d'une cour étrangère a
 incités au crime; mais il est trop au-dessous
 d'un roi de s'amuser à punir un misérable. Si
 le Créateur voulait lancer son tonnerre sur
 chaque reptile qui, en sa frénésie, pousse
 l'audace jusqu'à le blasphémer, des nuages
 épais couvriraient continuellement la surface
 de la terre, et les foudres ne cesseraient de
 gronder dans les cieux. Croyez-vous, Mon-
 sieur, que j'aurais été le dernier à vous avertir
 des soupçons injurieux qu'on aurait conçus
 contre vous, si le fait avait existé? Vous me
 connaissez bien mal, et vous n'avez qu'une
 faible idée de mon amitié. Sachez que j'ai
 pris sur moi le soin de votre réputation. Je
 fais ici l'office de votre renommée. Vous
 m'entendez, et vous comprenez bien que je

ne prétends dire autre chose, sinon, que je me suis chargé de défendre votre réputation contre les préjugés des ignorans, et contre la calomnie de vos envieux. Je réponds de vous corps pour corps ; et j'emploie argumens, exemples, et vos ouvrages mêmes pour vous faire des profélytes. Je peux me flatter d'avoir assez bien réüssi, quoique je ne m'attribue aucun autre mérite que celui de vous avoir véritablement fait connaître de mes compatriotes. Je vous prie, Monsieur, de vous tranquilliser désormais, et d'attendre que je vous donne le signal pour prendre l'alarme.

1737.

J'ai oublié de vous dire que l'officier dont *Thiriot* fait mention n'est point de mon régiment, et passe dans l'armée pour un homme peu véridique ; ce qui peut d'autant plus vous ôter tout sujet d'inquiétude.

J'ai reçu votre chapitre de la métaphysique sur la liberté, et je suis mortifié de vous dire que je ne suis pas entièrement de votre sentiment. Je fonde mon système sur ce qu'on ne doit pas renoncer volontairement aux connaissances qu'on peut acquérir par le raisonnement. Cela posé, je fais mes efforts pour connaître de DIEU tout ce qui m'est possible, à quoi la voie de l'analogie ne m'est pas d'un faible secours. Je vois premièrement qu'un Etre créateur doit être sage et puissant. Comme

— sage, il a voulu, dans son intelligence éter-
 1737. nelle, le plan du monde; et comme tout-
 puissant, il l'a exécuté.

De là, ils'enfuit nécessairement que l'auteur de cet univers doit avoir eu un but en le créant. S'il a eu un but, il faut que tous les événemens y concourent. Si tous les événemens y concourent, il faut que tous les hommes agissent conformément au dessein du Créateur, et qu'ils ne se déterminent à toutes leurs actions, que suivant les lois immuables de ses desseins, auxquelles ils obéissent en les ignorant; sans quoi DIEU serait spectateur oisif de la nature. Le monde se gouvernerait suivant le caprice des hommes; et celui dont la puissance a formé l'univers serait inutile depuis que de faibles mortels l'ont peuplé. Je vous avoue que, puisqu'il faut opter entre faire un être passif ou du Créateur ou de la créature, je me détermine en faveur de DIEU. Il est plus naturel que ce DIEU fasse tout, et que l'homme soit l'instrument de sa volonté, que de se figurer un DIEU qui crée un monde, qui le peuple d'hommes, pour ensuite rester les bras croisés, et asservir sa volonté et sa puissance à la bizarrerie de l'esprit humain. Il me semble voir un américain ou quelque sauvage qui voit pour la première fois une montre; il croira que l'aiguille

qui montre les heures a la liberté de se ———
 tourner d'elle-même , et il ne soupçonnera 1737.
 pas seulement qu'il y a des ressorts cachés qui
 la font mouvoir ; bien moins encore , que
 l'horloger l'a faite à dessein qu'elle fasse pré-
 cisément le mouvement auquel elle est assu-
 jettie. DIEU est cet horloger. Les ressorts
 dont il nous a composés sont infiniment plus
 subtils , plus déliés et plus variés que ceux
 de la montre. L'homme est capable de beau-
 coup de choses ; et comme l'art est plus caché
 en nous , et que le principe qui nous meut
 est invisible , nous nous attachons à ce qui
 frappe le plus nos sens , et celui qui fait jouer
 tous ces ressorts échappe à nos faibles yeux ;
 mais il n'a pas moins eu intention de nous
 destiner précisément à ce que nous sommes.
 Il n'a pas moins voulu que toutes nos actions
 se rapportassent à un tout , qui est le soutien
 de la société , et le bien de la totalité du
 genre-humain.

Lorsqu'on regarde les objets séparément ,
 il peut arriver qu'on en conçoive des idées
 bien différentes , que si on les envisageait
 avec tout ce qui a relation avec eux. On
 ne peut juger d'un édifice par un astragale ;
 mais lorsqu'on considère tout le reste du bâti-
 ment , alors on peut avoir une idée précise
 et nette des proportions et des beautés de

— 1737. l'édifice. Il en est de même des systèmes philosophiques. Dès qu'on prend des morceaux détachés, on élève une tour qui n'a point de fondement; et qui, par conséquent, s'écroule de soi-même. Ainsi, dès qu'on avoue qu'il y a un DIEU, il faut nécessairement que ce DIEU soit de la partie du système, sans quoi il vaudrait mieux, pour plus de commodité, le nier tout-à-fait. Le nom de DIEU, sans l'idée de ses attributs, et principalement sans l'idée de sa puissance, de sa sagesse et de sa préscience, est un son qui n'a aucune signification, et qui ne se rapporte à rien absolument.

J'avoue qu'il faut, si je puis m'exprimer ainsi, entasser ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé et de plus majestueux pour concevoir, quoique très-imparfaitement, ce que c'est que cet Etre créateur, cet Etre éternel, cet Etre tout-puissant, &c. Cependant j'aime mieux m'abymer dans son immensité, que de renoncer à sa connaissance, et à toute l'idée intellectuelle que je puis me former de lui.

En un mot, s'il n'y avait pas de DIEU, votre système serait l'unique que j'adopterais; mais comme il est certain que ce DIEU est, on ne saurait assez mettre de choses sur son compte. Après quoi il reste encore à vous

dire que , comme tout est fondé , ou bien
 comme tout a sa raison dans ce qui l'a pré- 1737.
 cédé , je trouve la raison du tempérament
 et de l'humeur de chaque homme dans la
 mécanique de son corps. Un homme emporté
 a la bile facile à émouvoir ; un misanthrope a
 l'hypocondre enflé ; le buveur , le poulmon
 sec ; l'amoureux , le tempérament robuste , &c.
 Enfin , comme je trouve toutes ces choses
 disposées de cette façon dans notre corps , je
 conjecture de là qu'il faut nécessairement que
 chaque individu soit déterminé d'une façon
 précise , et qu'il ne dépend point de nous de
 ne point être du caractère dont nous sommes.
 Que dirai-je des événemens qui servent à
 nous donner des idées , et à nous inspirer
 des résolutions ? comme , par exemple , le
 beau temps m'invite à prendre l'air ; la répu-
 tation d'un homme de bon goût , qui me
 recommande un livre , m'engage à le lire ;
 ainsi du reste. Si donc on ne m'avait jamais
 dit qu'il y eût un *Voltaire* au monde ; si je
 n'avais pas lu ses excellens ouvrages ; comment
 est-ce que ma volonté , cet agent libre , aurait
 pu me déterminer à lui donner toute mon
 estime ? En un mot , comment est-ce que je
 puis vouloir une chose si je ne la connais
 pas ?

Enfin , pour attaquer la liberté dans ses

— 1737. derniers retranchemens, comment est-ce qu'un homme peut se déterminer à un choix ou à une action, si les événemens ne lui en fournissent l'occasion? et ces événemens, qui est-ce qui les dirige? ce ne peut être le hasard, puisqu'il est un mot vide de sens. Ce ne peut donc être que DIEU. Si donc DIEU dirige les événemens selon sa volonté, il dirige aussi et gouverne nécessairement les hommes; et c'est ce principe qui est la base et comme le fondement de la Providence divine, qui me fait concevoir la plus haute, la plus noble et la plus magnifique idée qu'une créature aussi bornée que l'homme peut se former d'un Être aussi immense que l'est le Créateur. Ce principe me fait connaître en DIEU un Être infiniment grand et sage, n'étant point absorbé dans les plus grandes choses, et ne s'avilissant point dans les plus petits détails. Quelle immensité n'est pas celle d'un DIEU qui embrasse généralement toutes choses, et dont la sagesse a préparé dès le commencement du monde ce qu'il a exécuté à la fin des temps! Je ne prétends pas cependant mesurer les mystères de DIEU selon la faiblesse des conceptions humaines. Je porte ma vue aussi loin que je puis; mais si quelques objets m'échappent, je ne prétends pas renoncer à ceux que mes yeux me font apercevoir clairement.

Peut-être qu'un préjugé, qu'une prévention, que la flatteuse pensée de suivre une opinion particulière m'aveugle. Peut-être que j'avilis trop les hommes ; cela se peut, je n'en disconviens pas. Mais si le roi de France était en compromis avec le roi d'Yvetot ; je suis sûr que tout homme sensé reconnaîtrait la puissance du roi *Louis XV* supérieure à l'autre. A plus forte raison devons-nous nous déclarer pour la puissance de DIEU, qui ne peut, en aucune façon, entrer en ligne de comparaison avec ces êtres fugitifs que le temps produit, dont le sort se joue, et que le temps détruit après une durée courte et passagère.

Lorsque vous parlez de la vertu, on voit que vous êtes en pays de connaissance ; vous parlez en maître de cette matière, dont vous connaissez la théorie et la pratique : en un mot, il vous est facile de discourir sagement de vous-même. Il est certain que les vertus n'ont lieu que relativement à la société. Le principe primitif de la vertu est l'intérêt (que cela ne vous effraye point), puisqu'il est évident que les hommes se détruiraient les uns les autres, sans l'intervention des vertus. La nature produit naturellement des voleurs, des envieux, des faussaires, des meurtriers : ils couvrent toute la face de la

— terre ; et sans les lois qui répriment le vice ,
 1737. chaque individu s'abandonnerait à l'instinct
 de la nature , et ne penserait qu'à soi. Pour
 réunir tous ces intérêts particuliers , il fallait
 trouver un tempérament pour les contenter
 tous ; et l'on convint que l'on ne se déro-
 berait point réciproquement son bien , qu'on
 n'attenterait point à la vie de ses semblables ,
 et qu'on se prêterait mutuellement à tout ce
 qui pourrait contribuer au bien commun.

Il y a des mortels heureux , de ces âmes
 bien nées qui aiment la vertu pour l'amour
 d'elle-même ; leur cœur est sensible au plaisir
 qu'il y a de bien faire. Il vous importe peu de
 savoir que l'intérêt où le bien de la société
 demande que vous soyez vertueux. Le Créa-
 teur vous a heureusement formé de façon
 que votre cœur n'est point accessible aux vices ;
 et ce Créateur se sert de vous comme d'un
 organe , comme d'un instrument , comme d'un
 ministre , pour rendre la vertu plus respec-
 table et plus aimable au genre-humain. Vous
 avez voué votre plume à la vertu , et il faut
 avouer que c'est le plus grand présent qui
 lui ait jamais été fait. Les temples que les
 Romains lui consacraient sous divers titres
 servaient à l'honorer , mais vous lui faites
 des disciples. Vous travaillez à lui former des
 sujets , et donnez un exemple , par votre vie ,
 de ce que l'humanité a de plus louable.

J'attends la Philosophie de *Newton* et l'Histoire de *Louis XIV*, qui, avec *Césarion*, me viendront le 16 de janvier. La goutte, la fièvre et l'amour ont empêché mon petit ambassadeur de me joindre plutôt. Il ne faut qu'un de ces maux pour déranger furieusement la liberté de notre volonté. Je ne manquerai pas de vous dire mon sentiment, avec toute la franchise possible, sur les ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer : c'est la marque la plus manifeste que je puisse vous donner de l'estime que j'ai pour vous. Si je vous expose mes doutes, ce n'est point par arrogance, ce n'est point non plus que j'aye une haute opinion de mon habileté ; mais c'est pour découvrir la vérité. Mes doutes sont des interrogations, afin d'être plus consciencieusement instruit, et pour éviter tous les obstacles qui pourraient se rencontrer dans une matière aussi épineuse qu'est celle de la métaphysique.

Ce sont-là les raisons qui m'obligent à ne vous jamais déguiser mes sentimens. Il serait à souhaiter que tout commerce pût être un trafic de vérité ; mais combien y a-t-il d'hommes capables de l'écouter ! Une malheureuse présomption, une pernicieuse idée d'infailibilité, une funeste habitude de voir tout ployer devant eux, les en éloignent. Ils ne sauraient

— souffrir que l'écho de leurs pensées ; et ils
 1737. poussent la tyrannie , jusqu'à vouloir gouverner aussi despotiquement sur les pensées et sur les opinions , que les Russes peuvent gouverner une troupe de serviles esclaves. Il n'y a que la seule vertu qui soit digne d'entendre la vérité. Puisque le monde aime l'erreur , et qu'il veut se tromper , il faut l'abandonner à son mauvais destin ; et c'est , selon moi , l'hommage le plus flatteur qu'on puisse rendre à quelqu'un , que de lui découvrir sans crainte le fond de ses pensées. En un mot , oser contredire un auteur , c'est rendre un hommage tacite à sa modération , à sa justice et à sa raison.

Vous me faites naître des espérances charmantes. Il ne vous suffit pas de m'instruire des matières les plus profondes ; vous pensez encore à ma récréation. Que ne vous devrai-je pas ? Il est sûr que le ciel me devait , pour mon bonheur , un homme de votre mérite. Vous seul m'en valez des milliers.

Vous avez reçu à présent une bonne quantité de mes vers , que j'ai fait partir à la fin de novembre pour Cirey. J'aime la poésie à la passion ; mais j'ai trop d'obstacles à vaincre pour faire quelque chose de passable. Je suis étranger ; je n'ai point l'imagination assez vive , et toutes les bonnes choses ont été
 dites

dites avant moi. Pour à présent, il en est de moi comme des vignes, qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées. Il semble que celui de Remusberg est assez propre pour les vers, mais que celui-ci ne produit tout au plus que de la prose. 1737.

Vous voudrez bien assurer l'incomparable *Emilie* de toute mon estime : elle a défarmé mon courroux par le morceau de votre métaphysique que je viens de recevoir. J'avais regret, je l'avoue, de trouver en elle la moindre bagatelle qui pût approcher de l'imperfection. La voilà à présent comme je désirais qu'elle fût.

Il serait superflu de vous répéter les assurances de mon estime et de mon amitié. Je me flatte que vous en êtes convaincu, ainsi que de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Monfieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

L E T T R E X X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

23 janvier.

JE reçois de Berlin une lettre du 26 décembre. Elle contient deux grands articles. Un plein de bonté, de tendresse, et d'attention à m'accabler des bienfaits les plus flatteurs. Le second article est un ouvrage bien fort de métaphysique. On croirait que cette lettre est de M. *Leibnitz*, ou de M. *Wolf* à quelqu'un de ses amis, mais elle est signée *Frédéric*. C'est un des prodiges de votre ame, Monseigneur; votre Altesse royale remplit avec moi tout son caractère. Elle me lave d'une calomnie; elle daigne protéger mon honneur contre l'envie, et elle donne des lumières à mon ame.

Je vais donc me jeter dans la nuit de la métaphysique, pour oser combattre contre les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Frédéric*. Me voilà comme *Ajax*, ferrillant dans l'obscurité; et je vous crie : Grand Dieu, rends-nous le jour, et combats contre nous !

Mais avant d'oser entrer en lice, je vais faire transcrire, pour mettre dans un paquet,

deux épîtres qui font le commencement d'une espèce de système de morale que j'avais commencé, il y a un an. Il y a quatre épîtres de faites. Voici les deux premières. L'une roule sur l'égalité des conditions, l'autre sur la liberté. Cela est peut-être fort impertinent à moi, atome de Cirey, de dire à une tête presque couronnée que les hommes sont égaux, et d'envoyer des injures rimées, contre les partisans du *fatum*, à un philosophe qui prête un appui si puissant à ce système de la nécessité absolue. 1738.

Mais ces deux témérités de ma part prouvent combien votre Altesse royale est bonne. Elle ne gêne point les consciences. Elle permet qu'on dispute contre elle; c'est l'ange qui daigne lutter contre *Israël*. J'en resterai boiteux, mais n'importe; je veux avoir l'honneur de me battre.

Pour l'égalité des conditions, je la crois aussi fermement, que je crois qu'une âme comme la vôtre ferait également bien partout. Votre devise est :

Nave ferar magnâ, et parvâ ferar unus et idem.

Pour la liberté, il y a un peu de chaos dans cette affaire. Voyons si les *Clarke*, les *Locke*, les *Newton* me doivent éclairer; ou si les *Leibnitz*,

1738. — princes ou non , doivent être ma lumière. On ne peut certainement rien de plus fort que tout ce que dit votre Altesse royale pour prouver la nécessité absolue. Je vois d'abord que votre Altesse royale est dans l'opinion de la raison suffisante de MM. *Leibnitz* et *Wolf*. C'est une idée très-belle , c'est-à-dire , très-vraie ; car enfin , il n'y a rien qui n'ait sa cause , rien qui n'ait une raison de son existence. Cette idée exclut-elle la liberté de l'homme ?

1°. Qu'entends-je par liberté ? le pouvoir de penser , et d'opérer des mouvemens en conséquence. Pouvoir très-borné , comme toutes mes facultés.

2°. Est-ce moi qui pense et qui opère des mouvemens ? Est-ce un autre qui fait tout cela pour moi ? Si c'est moi , je suis libre ; car être libre , c'est agir. Ce qui est passif n'est point libre. Est-ce un autre qui agit pour moi ? je suis trompé par cet autre , quand je crois être agent.

3°. Quel est cet autre qui me tromperait ? Ou il y a un DIEU ou non. S'il est un DIEU , c'est lui qui me trompe continuellement. C'est l'Etre infiniment sage , infiniment conséquent , qui , sans raison suffisante , s'occupe éternellement d'erreurs opposées directement à son essence qui est la vérité.

S'il n'y a point de DIEU, qui est-ce qui me trompe? est-ce la matière, qui d'elle-même n'a pas d'intelligence? 1738.

4°. Pour nous prouver, malgré ce sentiment intérieur, malgré ce témoignage que nous nous rendons de notre liberté; pour nous prouver, dis-je, que cette liberté n'existe pas, il faut nécessairement prouver qu'elle est impossible. Cela me paraît incontestable. Voyons comme elle ferait impossible.

5°. Cette liberté ne peut être impossible que de deux façons; ou parce qu'il n'y a aucun être qui puisse la donner, ou parce qu'elle est en elle-même une contradiction dans les termes, comme un carré long est une contradiction. Or, l'idée de la liberté de l'homme ne portant rien en soi de contradictoire, reste à voir si l'Être infini et créateur est libre; et si étant libre, il peut donner une petite partie de son attribut à l'homme, comme il lui a donné une petite portion d'intelligence.

6°. Si DIEU n'est pas libre, il n'est pas un agent: donc il n'est pas DIEU. Or, s'il est libre et tout-puissant, il suit qu'il peut donner à l'homme la liberté. Reste donc à favoir quelle raison on aurait de croire qu'il ne nous a pas fait ce présent.

1738. 7°. On prétend que DIEU ne nous a pas donné la liberté, parce que si nous étions des agens, nous serions en cela indépendans de lui; et que ferait DIEU, dit-on, pendant que nous agirions nous-mêmes? Je réponds à cela deux choses. 1°. Ce que DIEU fait lorsque les hommes agissent; ce qu'il faisait avant qu'ils fussent; et ce qu'il fera quand ils ne seront plus. 2°. Que son pouvoir n'en est pas moins nécessaire à la conservation de ses ouvrages; et que cette communication qu'il nous a faite d'un peu de liberté, ne nuit en rien à sa puissance infinie, puisqu'elle-même est un effet de sa puissance infinie.

8°. On objecte que nous sommes emportés quelquefois malgré nous; et je réponds: Donc nous sommes quelquefois maîtres de nous. La maladie prouve la santé, et la liberté est la santé de l'ame.

9°. On ajoute que l'affentiment de notre esprit est nécessaire, que la volonté suit cet affentiment; donc, dit-on, on veut et on agit nécessairement. Je réponds qu'en effet on désire nécessairement; mais désir et volonté sont deux choses très-différentes, et si différentes; qu'un homme sage veut et fait souvent ce qu'il ne désire pas. Combattre ses désirs est le plus bel effet de la liberté; et je crois qu'une des grandes sources du mal-entendu qui est entre

les hommes sur cet article , vient de ce que l'on confond souvent la volonté et le désir. — 1738.

10°. On objecte que , si nous étions libres , il n'y aurait point de DIEU ; je crois , au contraire , que c'est parce qu'il y a un DIEU que nous sommes libres. Car si tout était nécessaire ; si ce monde existait par lui-même , d'une nécessité absolue (ce qui fourmille de contradictions), il est certain qu'en ce cas tout s'opèrerait par des mouvemens liés nécessairement ensemble ; donc il n'y aurait alors aucune liberté ; donc sans DIEU point de liberté. Je suis bien surpris des raisonnemens échappés , sur cette matière , à l'illustre M *Leibnitz*.

11°. Le plus terrible argument qu'on ait jamais apporté contre notre liberté , est l'impossibilité d'accorder avec elle la préscience de DIEU. Et quand on me dit : DIEU fait ce que vous ferez dans vingt ans ; donc ce que vous ferez dans vingt ans est d'une nécessité absolue ; j'avoue que je suis à bout , que je n'ai rien à répondre , et que tous les philosophes qui ont voulu concilier les futurs contingens avec la préscience de DIEU , ont été de bien mauvais négociateurs. Il y en a d'assez déterminés pour dire que DIEU peut fort bien ignorer des futurs contingens , à peu-près , s'il m'est permis de parler ainsi , comme un

— 1738. roi peut ignorer ce que fera un général à qui il aura donné carte blanche.

Ces gens-là vont encore plus loin. Ils soutiennent que non-seulement ce ne serait point une imperfection dans un Etre suprême d'ignorer ce que doivent faire librement des créatures qu'il a faites libres ; et qu'au contraire , il semble plus digne de l'Etre suprême de créer des êtres semblables à lui ; semblables, dis-je , en ce qu'ils pensent , qu'ils veulent et qu'ils agissent , que de créer simplement des machines.

Ils ajouteront que DIEU ne peut faire des contradictions ; et que peut-être il y aurait de la contradiction à prévoir ce que doivent faire ses créatures , et à leur communiquer cependant le pouvoir de faire le pour et le contre. Car , diront-ils , la liberté consiste à pouvoir agir ou ne pas agir : donc , si DIEU fait précisément que l'un des deux arrivera , l'autre dès-lors devient impossible ; donc plus de liberté. Or ces gens-là admettent une liberté : donc , selon eux , en admettant la préscience , ce serait une contradiction dans les termes.

Enfin ils soutiendront que DIEU doit ignorer ce qu'il est de sa nature d'ignorer ; et ils oseront dire qu'il est de sa nature d'ignorer tout futur contingent , et qu'il ne doit point savoir ce qui n'est pas.

Ne

Ne se peut-il pas très-bien faire, disent-ils, que du même fonds de sagesse dont DIEU prévoit à jamais les choses nécessaires, il ignore aussi les choses libres? en fera-t-il moins le créateur de toutes choses, et des agens libres, et des êtres purement passifs? 1738.

Qui nous a dit, continueront ils, que ce ne serait pas une assez grande satisfaction pour DIEU de voir comment tant d'êtres libres, qu'il a créés dans tant de globes, agissent librement? Ce plaisir, toujours nouveau, de voir comment ses créatures se servent à tous momens des instrumens qu'il leur a donnés, ne vaut il pas bien cette éternelle et oisive contemplation de soi-même, assez incompatible avec les occupations extérieures qu'on lui donne.

On objecte à ces raisonneurs-là, que DIEU voit en un instant l'avenir, le passé et le présent; que l'éternité est instantanée pour lui; mais ils répondront qu'ils n'entendent pas ce langage, et qu'une éternité qui est un instant leur paraît aussi absurde qu'une immensité qui n'est qu'un point.

Ne pourrait-on pas, sans être aussi hardi qu'eux, dire que DIEU prévoit nos actions libres, à peu-près comme un homme d'esprit prévoit le parti que prendra, dans une telle

— occasion, un homme dont il connaît le caractère. La différence fera qu'un homme prévoit à tort et à travers, et que DIEU prévoit avec une sagacité infinie. C'est le sentiment de *Clarke*.

1738.

J'avoue que tout cela me paraît très-hafardé, et que c'est un aveu, plutôt qu'une solution, de la difficulté. J'avoue enfin, Monseigneur, qu'on fait contre la liberté d'excellentes objections, mais on en fait d'aussi bonnes contre l'existence de DIEU; et comme, malgré les difficultés extrêmes contre la création et la providence, je crois néanmoins la création et la providence, aussi je me crois libre (jusqu'à un certain point s'entend) malgré les puissantes objections que vous me faites.

Je crois donc écrire à votre Altesse royale, non pas comme à un automate créé pour être à la tête de quelques milliers de marionnettes humaines, mais comme à un être des plus libres et des plus sages que DIEU ait jamais daigné créer.

Permettez-moi ici une réflexion, Monseigneur. Sur vingt hommes, il y en a dix-neuf qui ne se gouvernent point par leurs principes; mais votre ame paraît être de ce petit nombre, plein de fermeté et de grandeur, qui agit comme il pense.

Daignez, au nom de l'humanité, penser

que nous avons quelque liberté ; car si vous croyez que nous sommes de pures machines , que deviendra l'amitié dont vous faites vos délices ? de quel prix seront les grandes actions que vous ferez ? quelle reconnaissance vous devra-t-on des soins que votre Altesse royale prendra de rendre les hommes plus heureux et meilleurs ? comment enfin regarderez-vous l'attachement qu'on a pour vous , les services qu'on vous rendra , le sang qu'on versera pour vous ? Quoi ! le plus généreux , le plus tendre , le plus sage des hommes , verrait tout ce qu'on ferait pour lui plaire du même œil dont on voit des roues de moulin tourner sur le courant de l'eau , et se briser à force de servir ! Non , Monseigneur , votre ame est trop noble pour se priver ainsi de son plus beau partage. 1738.

Pardonnez à mes argumens , à ma morale , à ma bavarderie. Je ne dirai point que je n'ai pas été libre en disant tout cela. Non , je crois l'avoir écrit très-librement , et c'est pour cette liberté que je demande pardon. Madame la marquise *du Châtelet* joint toujours ses respects pleins d'admiration aux miens.

Ma dernière lettre était d'un pédant grammairien , celle-ci est d'un mauvais métaphysicien ; mais toutes feront d'un homme éternellement attaché à votre personne. Je suis , &c.

1738. LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Potsdam, le 19 janvier.

MONSIEUR,

J'ESPERE que vous aurez reçu à présent les mémoires sur le gouvernement du czar *Pierre*, et les vers que je vous ai adressés. Je me suis servi de la voie d'un capitaine de mon régiment, nommé *Pletz*, qui est à Lunéville, et qui, apparemment, n'aura pas pu vous les remettre plutôt à cause de quelques absences, ou bien faute d'avoir trouvé une bonne occasion.

Je fais que je ne risque rien en vous confiant des pièces secrètes et curieuses. Votre discrétion et votre prudence me rassurent sur tout ce que j'aurais à craindre. Si je vous ai averti de l'usage que vous devez faire de ces mémoires sur la Moscovie, mon intention n'a été que de vous faire connaître la nécessité où l'on est d'employer quelques ménagemens en traitant des matières de cette délicatesse. La plupart des princes ont une passion singulière pour les arbres généalogiques : c'est une espèce

d'amour propre qui remonte jusqu'aux ancêtres les plus reculés, qui les intéresse à la réputation non-seulement de leurs parens en droite ligne, mais encore de leurs collatéraux. Oser leur dire qu'il y a parmi leurs prédécesseurs des hommes peu vertueux, et par conséquent fort méprifables, c'est leur faire une injure qu'ils ne pardonnent jamais; et malheur à l'auteur profane qui a eu la témérité d'entrer dans le sanctuaire de leur histoire, et de divulguer l'opprobre de leur maison. Si cette délicatesse s'étendait à maintenir la réputation de leurs ancêtres du côté maternel, encore pourrait-on trouver des raisons valables pour leur inspirer un zèle aussi ardent; mais de prétendre que cinquante ou soixante aïeux aient tous été les plus honnêtes gens du monde, c'est renfermer la vertu dans une seule famille, et faire une grande injure au genre-humain.

J'eus l'étourderie de dire une fois assez inconsidérément, en présence d'une personne, que monsieur *un tel* avait fait une action indigne d'un cavalier: il se trouva, pour mon malheur, que celui dont j'avais parlé si librement était le cousin germain de l'autre, qui s'en formalisa beaucoup. J'en demandai la raison, on m'en éclaircit, et je fus obligé de passer par tout un détail généalogique, pour reconnaître en quoi consistait ma sottise. Il ne

1738.

1738. — me restait d'autre ressource qu'à sacrifier à la colère de celui que j'avais offensé tous mes parens qui ne méritaient point de l'être. On m'en blâma fort ; mais je me justifiai en disant que tout homme d'honneur, tout honnête homme était mon parent, et que je n'en reconnaissais point d'autres.

Si un particulier se sent si grièvement offensé de ce qu'on peut dire de mal de ses parens, à quel emportement un souverain ne se livrerait-il pas, s'il apprenait le mal qu'on dit d'un parent qui lui est respectable, et dont il tient toute sa grandeur ?

Je me sens très-peu capable de censurer vos ouvrages. Vous leur imprimez un caractère d'immortalité auquel il n'y a rien à ajouter ; et, malgré l'envie que j'ai de vous être utile, je sens bien que je ne pourrai jamais vous rendre le service que la servante de *Molière* lui rendait, lorsqu'il lui lisait ses ouvrages.

Je vous ai dit mes sentimens sur la tragédie de *Méropé* qui, selon le peu de connaissance que j'ai du théâtre et des règles dramatiques, me paraît la pièce la plus régulière que vous ayez faite. Je suis persuadé qu'elle vous fera plus d'honneur qu'*Alzire*. Je vous prierai de m'envoyer la correction des fautes de copiste que je marque.

J'essayerai de la voie de Trèves , selon que vous me le marquez , et j'espère que vous aurez soin de vous faire remettre mes lettres de Trèves à Cirey , et d'avertir le maître de poste du soin qu'il doit prendre de cette correspondance. 1738.

Vous me parlez d'une manière qui me fait entendre qu'il ne vous ferait pas désagréable de recevoir quelques pièces de musique de ma façon. Ayez donc la bonté de me marquer combien de personnes vous avez pour l'exécution , afin que , sachant leur nombre et en quoi consistent leurs talens , je puisse vous envoyer des pièces propres à leur usage. Je vous enverrais la *le Couvreur* en cantate ,

Quoi ! ces lèvres charmantes , &c.

mais je crains de réveiller en vous le souvenir d'un bonheur qui n'est plus. Il faut , au contraire , arracher l'esprit de dessus des objets lugubres. Notre vie est trop courte pour nous abandonner au chagrin. A peine avons-nous le temps de nous réjouir. Aussi ne vous enverrai-je que de la musique joyeuse.

L'indiscret *Thiriot* a trompété dans les quatre parties du monde que j'avais adressé une lettre en vers à madame de *la Popelinière*. Si ces vers avaient été passables , ma vanité

— 1738. n'aurait pas manqué de vous en importuner au plus vîte; mais la vérité est qu'ils ne valent rien. Je me suis bien repenti de leur avoir fait voir le jour.

Je voudrais bien pouvoir vivre dans un climat tempéré. Je voudrais bien pouvoir mériter d'avoir des amis tels que vous, d'être estimé des gens de bien, je renoncerais volontiers à ce qui fait l'objet principal de la cupidité et de l'ambition des hommes; mais je sens trop que si je n'étais pas prince, je ferais bien peu de chose. Votre mérite vous suffit pour être estimé, pour être envié, et pour vous attirer des admirations. Pour moi, il me faut des titres, des armoiries et des revenus, pour attirer sur moi le regard des hommes.

Ah! mon cher ami, que vous avez raison d'être satisfait de votre sort! Un grand prince étant au moment de tomber entre les mains de ses ennemis, vit ses courtisans en pleurs, et qui se désespéraient autour de lui; il dit ce peu de paroles qui enferment un grand sens: *Je sens à vos larmes que je suis encore roi.*

Que ne vous dois-je point de reconnaissance pour toutes les peines que je vous coûte? Vous m'instruisez sans cesse, vous ne vous lassez point de me donner des préceptes! En vérité, Monsieur, je ferais bien ingrat si je ne sentais pas tout ce que vous faites pour

moi. Je m'appliquerai à présent à mettre en pratique toutes les règles que vous avez bien voulu me donner ; et je vous prierai encore de ne vous point lasser à force de me corriger. — 1738.

J'ai cherché plus d'une fois pourquoi les Français, si amateurs des nouveautés, ressuscitaient de nos jours le langage antique de *Marot*. Il est certain que la langue française n'était pas, à beaucoup près, aussi polie qu'elle l'est à présent. Quel plaisir une oreille bien née peut-elle trouver à des sons rudes, comme le sont ceux de ces vieux mots *oncques*, *prou*, *la chose publique*, *accoutremens*, &c., &c.

On trouverait étrange à Paris si quelqu'un y paraissait vêtu comme du temps de *Henri IV*, quoique cet habillement pût être tout aussi bon que le moderne. D'où vient, je vous prie, que l'on veut parler et qu'on aime à rajeunir la langue contemporaine de ces modes qu'on ne peut plus souffrir ? et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette langue est peu entendue à présent, que celle qu'on parle de nos jours est beaucoup plus correcte et beaucoup meilleure, qu'elle est susceptible de toute la naïveté de celle de *Marot*, et qu'elle a des beautés auxquelles l'autre n'osera jamais prétendre. Ce sont-là, selon moi, des effets du mauvais goût et de la bizarrerie des caprices.

— 1738. Il faut avouer que l'esprit humain est une étrange chose !

Me voilà sur le point de m'en retourner chez moi pour me vouer à l'étude, et pour reprendre la philosophie, l'histoire, la poésie et la musique. Pour la géométrie, je vous avoue que je la crains ; elle sèche trop l'esprit. Nous autres allemands ne l'avons que trop sec ; c'est un terrain ingrat qu'il faut cultiver, arroser sans cesse pour qu'il produise.

Affurez la marquise *du Châtelet* de toute mon estime ; dites à *Emilie* que je l'admire au possible. Pour vous, Monsieur, vous devez être persuadé de l'estime parfaite que j'ai pour vous. Je vous le répète encore, je vous estimerai tant que je vivrai, étant avec ces sentimens d'amitié que vous savez inspirer à tous ceux qui vous connaissent,

Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

D E M. D E V O L T A I R E.

Janvier.

M O N S E I G N E U R ,

J E reçois à la fois les plus agréables étrennes qu'on ait jamais reçues : deux bons gros paquets de votre Altesse royale, l'un venant par la voie de M. *Thiriot*, l'autre par celle de M. *Pletz*, capitaine dans votre régiment, qui m'adresse son paquet de Lunéville. C'est par ce même M. *Pletz* que j'ai l'honneur de faire réponse à votre Altesse royale, le même jour ou plutôt la même nuit ; car j'ai passé une bonne partie de cette nuit à lire vos vers que ces deux paquets contiennent, et la prose très-instructive sur la Russie.

Soyez bien sûr, Monseigneur, que vos vers font grand tort à cette prose, et que nous aimons mieux quatre rimes signées *Fédéric*, que tout le détail de l'empire des Russes, et que l'Histoire universelle. Ce n'est pas parce que ces vers louent *Emilie* et moi, ce n'est pas par l'honneur qu'ont ces vers français d'être de la façon d'un héritier d'une couronne

— 1738. d'Allemagne ; la vérité est qu'il y en a réellement beaucoup de très-jolis , de très-bien faits , et du meilleur ton du monde. Madame *du Châtelet* , qui jusqu'à présent n'a été que philosophe , va devenir poëte pour vous répondre. Pour moi , je suis si plein de vos présens , Monseigneur , que je ne fais de quoi vous parler d'abord. Nous n'avons pu encore lire le tout que très-rapidement , mais au premier coup d'œil nous avons donné la préférence à la petite pièce en vers de huit syllabes ; qui est un parallèle de votre vie retirée et libre avec celle qu'il faudra malheureusement que vous meniez un jour.

Je suis persuadé d'une chose ; dites-moi si je me trompe , c'est que cet ouvrage vous a moins coûté que les autres. Il respire la facilité de génie , l'aifance , les grâces : il me paraît de plus que c'est de tous les styles celui qui convient peut-être le mieux à un prince tel que vous , parce qu'il est plein de cette liberté et de ces agrémens que vous répandez dans la société qui a l'honneur de vous entourer. Ce style ne sent point le travail d'un homme trop occupé de la poésie. Les autres ouvrages ont leur prix : j'aurai l'honneur de vous en parler dans ma première lettre ; mais celui-ci fera le saint du jour. Il n'y a que très-peu de fautes qui ont échappé à la vivacité du royal

écrivain, et qui font les fautes des doigts et non de l'esprit. Par exemple : 1738.

J'ause profiter de la vie,
Sans craindre les *tres* de l'envie.

Votre main rapide a mis là *j'ause* pour *j'ose* et *tres* pour *traits*, *matein* pour *matin*, &c. Vous faites *amitié* de quatre syllabes, ce mot n'est que de trois; vous faites *carrière* de trois syllabes, ce mot n'en a que deux. Voilà des observations telles qu'en ferait le portier de l'académie française; mais, Monseigneur, c'est que je n'en ai guère d'autres à vous faire. Je raccommode une boucle à vos souliers, tandis que les Grâces vous donnent votre chemise et vous habillent.

Ce qui me fait encore, du moins jusqu'à présent, donner la préférence à cet ouvrage, c'est qu'il est la peinture naïve de la vie que vous menez. Il me semble que je suis de la cour de votre Altesse royale, que j'ai le bonheur de l'entendre et de lui exposer mes doutes sur les sciences qu'elle cultive: d'ailleurs Cirey est la petite image de Remusberg; mon héroïne vit comme mon héros. J'allais vous parler, Monseigneur, de l'épître que votre Altesse royale lui adresse; mais je ferais trop de tort à tous deux de parler pour elle.

— Digne de vous parler , digne de vous entendre ,
 1738. Seule elle peut répondre à vos charmans écrits ;
 Et c'est à cette Thalestris
 D'entretenir cet Alexandre.

Que j'aurai encore de remerciemens à faire à votre Altesse royale sur la lettre à M. *Duhan*, à M. *Pene* ! Je n'ose à peine parler des vers que vous daignez m'adresser. Quelle récompense pour moi , Monseigneur ! quel encouragement pour mériter , si je peux , vos bontés ! Laissez - moi , s'il vous plaît , me recueillir un peu ; ma tête est ivre. J'aurai l'honneur de vous parler de tout cela quand je ferai de sang froid.

Pour me défenivrer , je viens vite à la prose , aux éclaircissemens sur la Russie , que vous avez daigné faire parvenir jusqu'à moi , et dont j'étais extrêmement en peine.

Ils ont l'air d'être écrits par un homme bien au fait , et qui connaît bien l'intérieur du pays. Je ne suis point étonné de voir dans le czar *Pierre I* les contrastes qui déshonorent ses grandes qualités ; mais tout ce que je peux dire pour excuser ce prince , c'est qu'il les sentait. Un bourgmestre d'Amsterdam le louait un jour de ce qu'il voulait réformer sa nation : *J'y aurai beaucoup de peine* , répondit le czar ; *mais j'ai un plus grand ouvrage à entreprendre.*

Eh ! quel est-il ? dit le hollandais : C'est de me réformer moi-même , reprit le czar. Je conviens , Monseigneur , que c'était un barbare ; mais enfin c'est un barbare qui a créé des hommes , c'est un barbare qui a quitté son empire pour apprendre à régner , c'est un barbare qui a lutté contre l'éducation et contre la nature. Il a fondé des villes , il a joint des mers par des canaux ; il a fait connaître la marine à un peuple qui n'en avait pas d'idée , il a voulu même introduire la société chez des hommes infociables.

1738.

Il avait de grands défauts , sans doute ; mais n'étaient-ils pas couverts par cet esprit créateur , par cette foule de projets tous imaginés pour la grandeur de son pays , et dont plusieurs ont été exécutés ? N'a-t-il pas établi les arts ? n'a-t-il pas enfin diminué le nombre des moines ? Votre Altesse royale a grande raison de détester ses vices et sa férocité ; vous haïssez dans *Alexandre* , dont vous me parlez , le meurtrier de *Clitus* ; mais n'admirez-vous pas le vengeur de la Grèce , le vainqueur de *Darius* , le fondateur d'Alexandrie ? ne songez-vous pas qu'il vengeait les Grecs de l'insolent orgueil des Perses , qu'il fondait des villes qui sont devenues le centre du commerce du monde , qu'il aimait les arts , qu'il était le plus généreux des hommes ? Le czar , dites-

— vous , Monseigneur , n'avait pas la valeur de
 1738. *Charles XII*, cela est vrai ; mais enfin ce czar ,
 né avec peu de valeur , a donné des batailles ,
 a vu bien du monde tué à ses côtés , a vaincu
 en personne le plus brave homme de la terre.
 J'aime un poltron qui gagne des batailles.

Je ne diffimulerai pas les fautes , mais j'élè-
 verai le plus haut que je pourrai , non-seule-
 ment ce qu'il a fait de grand et de beau , mais
 ce qu'il a voulu faire. Je voudrais qu'on
 eût jeté au fond de la mer toutes les histoires
 qui ne nous retracent que les vices et les
 fureurs des rois : à quoi servent ces registres
 de crimes et d'horreurs ? qu'à encourager
 quelquefois un prince faible à des excès dont
 il aurait honte , s'il n'en voyait des exemples.
 La fraude et le poison coûteront - ils beaucoup
 à un pape , quand il lira qu'*Alexandre VI* s'est
 soutenu par la fourberie , et a empoisonné ses
 ennemis ?

Plût à Dieu que nous ne connussions des
 princes que le bien qu'ils ont fait ! L'univers
 serait heureusement trompé , et peut-être
 nul prince n'oserait donner l'exemple d'être
 méchant et tyrannique.

Je serai probablement obligé de parler de
 l'impératrice *Marthe*, nommée depuis *Catherine*,
 et du malheureux fils de ce féroce législateur.

Oserai-je supplier votre Altesse royale de me

procurer

procurer quelque connaissance sur la vie de
cette femme singulière, sur les mœurs et sur
le genre de mort du czarovitz ? J'ai bien peur
que cette mort ne ternisse la gloire du czar.
J'ignore si la nature a défait un grand homme
d'un fils qui ne l'eût pas imité, ou si le père
s'est souillé d'un crime horrible.

1738.

Infelix, utcunquè ferent ea fata nepotes !

Votre Altesse royale aura-t-elle la bonté de
joindre ces éclaircissemens à ceux dont elle
m'a déjà honoré ? Votre dessein est de me pro-
téger et de m'instruire, &c.

L E T T R E X L.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 février.

PRINCE, cet anneau magnifique
Est plus cher à mon cœur qu'il ne brille à mes yeux.
L'anneau de Charlemagne et celui d'Angélique
Étaient des dons moins précieux :
Et celui d'Hans-Carvel, s'il faut que je m'explique,
Est le seul que j'aimasse mieux.

Votre Altesse royale m'embarrasse fort,
Monseigneur, par ses bontés ; car j'ai bientôt

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * Y*

—
1738. une autre tragédie à lui envoyer : et quelque honneur qu'il y ait à recevoir des présens de votre main , je voudrais pourtant que cette nouvelle tragédie servît , s'il se peut , à payer la bague , au lieu de paraître en briguer une nouvelle.

Pardon de ma poétique insolence , Monseigneur ; mais comment voulez-vous que mon courage ne soit un peu enflé ? Vous me donnez votre suffrage : voilà , Monseigneur , la plus flatteuse récompense ; et je m'en tiens si bien à ce prix , que je ne crois pas vouloir en tirer un autre de ma Mérope. Votre Altesse royale me tiendra lieu du public. Car c'est assez pour moi que votre esprit mâle et digne de votre rang ait approuvé une pièce française sans amour. Je ne ferai pas l'honneur à notre parterre et à nos loges de leur présenter un ouvrage qui condamne trop ce goût frelaté et efféminé , introduit parmi nous. J'ose penser, d'après le sentiment de votre Altesse royale, que tout homme qui ne se fera pas gâté le goût par ces élégies amoureuses que nous nommons tragédies , sera touché de l'amour maternel qui règne dans Mérope ; mais nos Français sont malheureusement si galans et si jolis , que tous ceux qui ont traité de pareils sujets les ont toujours ornés d'une petite intrigue entre une jeune princesse et un fort

aimable cavalier. On trouve une partie carrée tout établie dans l'Electre de *Crébillon*, pièce remplie d'ailleurs d'un tragique très-pathétique. L'Amasis de *la Grange*, qui est le sujet de Mérope, est enjolivé d'un amour très-bien tourné. Enfin voilà notre goût général; *Corneille* s'y est toujours asservi. Si *César* vient en Egypte, c'est pour y voir une reine adorable; et *Antoine* lui répond: *Oui, Seigneur, je l'ai vue, elle est incomparable.* Le vieux *Martian*, le ridé *Sertorius*, *S^{te} Pauline*, *S^{te} Théodore* la prostituée, sont amoureux.

1738.

Ce n'est pas que l'amour ne puisse être une passion digne du théâtre; mais il faut qu'il soit tragique, passionné, furieux, cruel et criminel, horrible, si l'on veut, et point du tout galant.

Je supplie votre Altesse royale de lire la Mérope italienne du marquis *Maffei*; elle verra que, toute différente qu'elle est de la mienne, j'ai du moins le bonheur de me rencontrer avec lui dans la simplicité du sujet, et dans l'attention que j'ai eue de n'en pas partager l'intérêt par une intrigue étrangère. C'est une occupation digne d'un génie comme le vôtre, que d'employer son loisir à juger les ouvrages de tout pays: voilà la vraie monarchie universelle; elle est plus sûre que celle où les maisons d'*Autriche* et de *Bourbon* ont aspiré.

1738. Je ne fais encore si votre Altesse royale a reçu mon paquet et la lettre de madame la marquise *du Châtelet*, par la voie de M. *Pletz*. Je vous quitte, Monseigneur, pour aller vite travailler au nouvel ouvrage dont j'espère amuser, dans quelques semaines, le *Trajan* et le *Mécène* du Nord.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, Monseigneur, de votre Altesse royale, &c.

L E T T R E X L I.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Rémusberg, le 4 février.

MONSIEUR,

J E suis bien fâché que l'histoire du czar et mes mauvais vers se soient fait attendre si long-temps. Vous en rêvez de meilleurs que je n'en fais les yeux ouverts; et si dans la foule il s'en trouve de passables, c'est qu'ils seront volés ou imités d'après les vôtres. Je travaille comme ce sculpteur qui, lorsqu'il fit la *Vénus de Médicis*, composa les traits de son visage et les proportions de son corps d'après les plus belles personnes de son temps.

C'étaient des pièces de rapport ; mais si ces dames lui eussent redemandé , l'une ses yeux , l'autre sa gorge , une autre son tour de visage , que ferait-il resté à la pauvre *Vénus* du statuaire ?

1738.

Je vous avoue que le parallèle de ma vie et de celle de la cour m'a peu coûté ; vous lui donnez plus de louanges qu'il n'en mérite. C'est plutôt une relation de mes occupations qu'une pièce poétique , ornée d'images qui lui conviennent. J'ai pensé ne pas vous l'envoyer , tant j'en ai trouvé le style négligé.

J'attends , avec bien de l'impatience , les vers qu'*Emilie* veut bien se donner la peine de composer. Je suis toujours sûr de gagner au troc ; et , si j'étais cartésien , je tirerais une grande vanité d'être la cause occasionnelle des bonnes productions de la Marquise. On dit que , lorsqu'on fait des dons aux princes , ils les rendent au centuple ; mais ici c'est tout le contraire : je vous donne de la mauvaise monnaie , et vous me rendez des marchandises inestimables. Qu'on est heureux d'avoir affaire à un esprit comme le vôtre , ou comme celui d'*Emilie* ! C'est un fleuve qui se déborde , et qui fertilise les campagnes sur lesquelles il se répand.

Il ne me serait pas difficile de faire ici l'énumération de tous les sujets de reconnaissance que vous m'avez donnés , et j'aurais une

— 1738. infinité de choses à dire du Mondain , de sa défense , de l'ode à *Emilie* et d'autres pièces , et de l'incomparable *Méropé*. Ce sont de ces présens que vous seul êtes en état de faire.

Vous ne sauriez croire à quel point vos vers rabaisent mon amour propre ; il n'y a rien qui tienne contre eux.

Je suis dans le cas de ces espagnols établis au Mexique , qui fondent une divinité fort singulière sur la beauté de leur peau bise et de leur teint olivâtre. Que deviendraient-ils s'ils voyaient une beauté européenne , un teint brillant des plus belles couleurs , une peau dont la finesse est comme celle de ces vernis qui couvrent les peintures , et laissent entrevoir jusqu'aux traits du pinceau les plus subtils ? Leur orgueil , ce me semble , se trouverait sapé par le fondement ; et je me trompe fort , ou les miroirs de ces ridicules *Narcisses* feraient cassés avec dépit et avec emportement.

Vous me paraissez satisfait des mémoires du czar *Pierre I* , que je vous ai envoyés , et je le suis de ce que j'ai pu vous être de quelque utilité. Je me donnerai tous les mouvemens nécessaires pour vous faire avoir les particularités des aventures de la czarine , et la vie du czarovitz que vous demandez. Vous ne serez pas satisfait de la manière dont ce prince

a fini ses jours. la férocité et la cruauté de son père ayant mis fin à sa triste destinée. — 1738.

Si l'on voulait se donner la peine d'examiner, à tête reposée, le bien et le mal que le czar a fait dans son pays, de mettre ses bonnes et mauvaises qualités dans la balance, de les peser, et de juger ensuite de lui sur celles de ses qualités qui l'emporteraient, on trouverait peut-être que ce prince a fait beaucoup de mauvaises actions brillantes, qu'il a eu des vices héroïques, et que ses vertus ont été obscurcies et éclipsées par une foule innombrable de vices. Il me semble que l'humanité doit être la première qualité d'un homme raisonnable. S'il part de ce principe, malgré ses défauts, il n'en peut arriver que du bien. Mais, si au contraire un homme n'a que des sentimens barbares et inhumains, il se peut bien qu'il fasse quelque bonne action; mais sa vie sera toujours souillée par ses crimes.

Il est vrai que les histoires sont en partie les archives de la méchanceté des hommes; mais, en offrant le poison, elles offrent aussi l'antidote. Nous voyons dans l'histoire quantité de méchans princes, des tyrans, des monstres, et nous les voyons tous haïs de leurs peuples, détestés de leurs voisins, et en abomination dans tout l'univers. Leur nom seul devient une injure; et c'est un

— 1738. opprobre à la réputation des vivans que d'être apostrophés du nom de ces morts.

Peu de personnes sont insensibles à leur réputation; quelque méchans qu'ils soient, ils ne veulent pas qu'on les prenne pour tels; et, malgré qu'on en ait, ils veulent être cités comme des exemples de vertu et de probité, et d'hommes héroïques. Je crois qu'avec de semblables dispositions, la lecture de l'histoire, et les monumens qu'elle nous laisse de la mauvaise réputation de ces monstres que la nature a produits, ne peut que faire un effet avantageux sur l'esprit des princes qui les lisent; car, en regardant les vices comme des actions qui dégradent et qui ternissent la réputation, le plaisir de faire du bien doit paraître si pur, qu'il n'est pas possible de n'y être point sensible.

Un homme ambitieux ne cherche point dans l'histoire l'exemple d'un ambitieux qui a été détesté; et quiconque lira la fin tragique de *César* apprendra à redouter les suites de la tyrannie. De plus, les hommes se cachent, autant qu'ils peuvent, la noirceur et la méchanceté de leur cœur. Ils agissent indépendamment des exemples; et d'ailleurs, si un scélérat veut autoriser ses crimes par des exemples, il n'a pas besoin (ceci soit dit à l'honneur de notre siècle) de remonter jusqu'à
l'origine

l'origine du monde pour en trouver. Le genre-humain corrompu en présente tous les jours de plus récents, et qui par là même en ont plus de force. Enfin, il n'y a qu'à être homme pour être en état de juger de la méchanceté des hommes de tous les siècles. Il n'est pas étonnant que vous n'avez pas fait les mêmes réflexions. — 1738.

Ton ame, de tout temps à la vertu nourrie,
 Cherche ses alimens dans la philosophie,
 Et fut l'art d'enchaîner tous ces tyrans fougueux
 Qui déchirent les cœurs des humains malheureux.
 Tranquille au haut des cieus, où nul mortel t'égale,
 Le vice est à tes yeux comme une terre australe.

Mon impatience n'est pas encore contentée sur l'arrivée de *Césarion* et du *Siècle de Louis le grand*. La goutte les arrête en chemin. Il faut, à la vérité, savoir se passer des agrémens dans la vie, quoique j'espère que mon attente ne durera guère, et que ce *Jafon* me rendra dans peu possesseur de cette toison d'or tant désirée et tant attendue.

Vous pouvez vous attendre, et je vous le promets, à toute la sincérité et à toute la franchise de ma part sur vos ouvrages. Mes doutes sont des espèces d'interrogatoires qui vous obligent à la justice de m'instruire.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * Z*

1738. Je vous prie d'assurer l'incomparable *Emilie* de l'estime dont je suis pénétré pour elle. Mais je m'aperçois que je finis mes lettres par des salutations aux sœurs, comme *S' Paul* avait coutume de conclure ses épîtres; quoique je sois persuadé que, ni sous l'économie de l'ancienne loi, ni sous celle du nouveau Testament, il n'y eût d'iduméenne qui valût la centième partie d'*Emilie*. Quant à l'estime, l'amitié et la considération que j'ai pour vous, elles ne finiront jamais, étant, Monsieur,
votre très-fidèlement affectionné ami,
FÉDÉRIC.

L E T T R E X L I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Février.

MONSEIGNEUR,

U NE maladie qui a fait le tour de la France est enfin venue s'emparer de ma figure légère, dans un château qui devrait être à l'abri de tous les fléaux de ce monde, puisqu'on y vit sous les auspices *divi Federici et divæ Emilie*. J'étais au lit lorsque je reçus à la fois deux lettres bien consolantes de votre Altesse

royale ; l'une par la voie de M. *Thiriot* , à qui
 votre Altesse royale , très-juste dans ses épi- 1738.
 thètes , donne celle de trompette , mais qui
 est aussi une des trompettes de votre gloire ;
 l'autre lettre est venue en droiture à sa des-
 tination.

Toutes celles dont vous m'avez honoré ,
 Monseigneur , ont été autant de bienfaits pour
 moi ; mais la dernière est celle qui m'a causé
 le plus de joie. Ce n'est pas simplement parce
 qu'elle est la dernière , c'est parce que vous
 avez jugé des défauts de *Méropé* comme si
 votre Altesse royale avait passé sa vie à fré-
 quenter nos théâtres. Nous en parlions , la
 sublime *Emilie* et moi , et nous nous deman-
 dions si cette crainte que marquait *Polifonte* au
 quatrième acte , si cette langueur du vieux
 bon homme *Narbas* , et ce soin de se conser-
 ver , au cinquième , auraient déplu à votre
 Altesse royale. Le courrier des lettres arriva ,
 et apporta vos critiques ; nous fûmes enchan-
 tés. Que croyez-vous que je fis sur le champ ,
 Monseigneur , tout malade que j'étais ? vous
 le devinez bien : je corrigeai et ce quatrième
 et ce cinquième acte.

Je m'étais un peu hâté , Monseigneur , de
 vous envoyer l'ouvrage. L'envie de présenter
 des prémices *divo Federico* , ne m'avait pas
 permis d'attendre que la moisson fût mûre ;

— ainsi je vous supplie de regarder cet essai
1738. comme des fruits précoces : ils approchent un peu plus actuellement de leur point de maturité. J'ai beaucoup retouché la fin du second, la fin du troisième, le commencement et la fin du quatrième, et presque la moitié du cinquième. Si votre Altesse royale le permet, je lui enverrai ou bien une copie des quatre actes retouchés, ou bien seulement les endroits corrigés.

Je crois que M. *Thiriot* enverra bientôt à votre Altesse royale une tragédie nouvelle, qui est infiniment goûtée à Paris ; elle est d'un homme à peu-près de mon âge, nommé *la Chaussée*, qui s'est mis à composer pour le théâtre assez tard, comme s'il avait voulu attendre que son génie fût dans toute sa force. Il a fait déjà une comédie fort estimée, intitulée *le Préjugé à la mode*, et une Epître à *Clio*, dont les trois quarts sont un ouvrage parfait dans son genre. J'espère beaucoup de sa tragédie de *Maximien* ; ce fera un amusement de plus pour *Remusberg*. Il fera lu et approuvé par votre Altesse royale ; je ne peux lui souhaiter rien de mieux.

Vous êtes notre juge, Monseigneur ; nous sommes comme les peuples d'*Elide* qui crurent n'avoir point établi des jeux honorables, si on ne les approuvait en *Egypte*.

Votre Altesse royale me fait frémir en me 1738.
 parlant de ce que je soupçonnais du czar.
 Ah ! cet homme est indigne d'avoir bâti des
 villes : c'est un tigre qui a été le législateur
 des loups.

Votre Altesse royale daigne me promettre
 la cantate de la *le Couvreur* ; ah ! Monseigneur,
 honorez donc Cirey de ce présent ; il faut
 qu'une partie de nos plaisirs nous vienne de
 Remusberg. Je serai en paradis quand mes
 oreilles entendront mes vers embellis par
 votre musique, et chantés par *Emilie*.

Je voudrais que tous nos petits rimailleurs
 pussent lire ce que votre Altesse royale m'a
 écrit sur le style marotique, et sur le ridicule
 d'exprimer en vieux mots des choses qui ne
 méritent d'être exprimées en aucune langue.
Gresset ne tombe point dans ce défaut ; il écrit
 purement ; il a des vers heureux et faciles ;
 il ne lui manque que de la force, un peu de
 variété, et surtout un style plus concis : car
 il dit d'ordinaire en dix vers ce qu'il ne fau-
 drait dire qu'en deux ; mais votre esprit supé-
 rieur sent tout cela mieux que moi.

Je m'imagine que M. le baron de *Keiserling*
 est enfin revenu vers son étoile polaire, et
 que *Louis XIV* et *Newton* ont subi leur arrêt.
 J'attends cet arrêt pour continuer ou pour
 suspendre l'histoire du siècle de *Louis XIV*.

— Je suis avec un profond respect et la plus
1738. tendre reconnaissance, *pariter cum Emiliâ*, &c.

L E T T R E X L I I I.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 17 février.

M O N S I E U R ,

O N vient de me rendre votre lettre du 23 janvier, qui sert de réponse, ou plutôt de réfutation, à celle du 26 décembre que je vous avais écrite. Je me repens bien de m'être engagé trop légèrement, et peut-être inconfidément, dans une discussion métaphysique, avec un adverfaire qui va me battre à plate couture ; mais il n'est plus temps de reculer lorsqu'on a déjà tant fait.

Je me souviens, à cette occasion, d'avoir été présent à une dispute où il s'agissait de la préférence que l'on devait ou à la musique française ou à l'italienne. Celui qui se fait valoir la française se mit à chanter misérablement une ariette italienne, en soutenant que c'était la plus abominable chose du monde ; de quoi on ne disconvenait pas. Après quoi il pria quelqu'un qui chantait très-bien en français, et qui s'en acquitta à merveille, de faire les

honneurs de *Lulli*. Il est certain que, si on ———
 avait jugé de ces deux musiques différentes 1738.
 sur cet échantillon, on n'aurait pu que rejeter
 le goût italien, et au fond je crois qu'on
 aurait mal jugé.

La métaphysique ne ferait-elle pas entre
 mes mains ce que cette ariette italienne était
 dans la bouche de ce cavalier qui n'y enten-
 dait pas grand'chose? Quoi qu'il en soit, j'ai
 votre gloire trop à cœur pour vous céder gain
 de cause, sans plus faire de résistance. Vous
 aurez l'honneur d'avoir vaincu un adverfaire
 intrépide, et qui se servira de toutes les
 défenses qui lui restent et de tout son magasin
 d'argumens, avant que de battre la chamade.

Je me suis aperçu que la différence dans la
 manière d'argumenter, nous éloignait le plus
 dans les systèmes que nous soutenons. Vous
 argumentez à *posteriori*, et moi à *priori*; ainsi,
 pour nous conduire avec plus d'ordre, et pour
 éviter toute confusion dans les profondes
 ténèbres métaphysiques dont il faut nous
 débrouiller, je crois qu'il serait bon de com-
 mencer par établir un principe certain: ce sera
 le pôle avec lequel notre bouffole s'orientera;
 ce sera le centre où toutes les lignes de mon
 raisonnement doivent aboutir.

Je fonde tout ce que j'ai à vous dire sur la
 providence, sur la sagesse et sur la préscience

— de DIEU. Ou DIEU est sage , ou il ne l'est pas.
 1738. S'il est sage , il ne doit rien laisser au hasard ; il doit se proposer un but , une fin en tout ce qu'il fait : si DIEU est sans sagesse , ce n'est plus un DIEU ; c'est un être sans raison , un aveugle hasard , un assemblage contradictoire d'attributs qui ne peuvent exister réellement. Il faut donc que nécessairement la sagesse , la prévoyance et la préscience soient des attributs de DIEU ; ce qui prouve suffisamment que DIEU voit les effets dans leurs causes , et que , comme infiniment puissant , sa volonté s'accorde avec tout ce qu'il prévoit. Remarquez en passant que ceci détruit les contingens futurs ; car l'avenir ne peut point avoir d'incertitude à l'égard de DIEU tout-puissant , qui veut tout ce qu'il peut , et qui peut tout ce qu'il veut.

Vous trouverez bon à présent que je réponde aux objections que vous venez de me faire. Je suivrai l'ordre que vous avez tenu , afin que par ce parallèle la vérité en devienne plus palpable.

I. La liberté de l'homme , telle que vous la définissez , ne saurait avoir , selon mon principe , une raison suffisante ; car , comme cette liberté ne pouvait venir uniquement que de DIEU , je vais vous prouver que cela même implique contradiction , et qu'ainsi c'est

une chose impossible. DIEU ne peut chan-
ger l'essence des choses : car , comme il lui est 1738.
impossible de donner à un triangle , en tant
que triangle , un carré ; de faire que le passé
n'ait pas été , aussi peu saurait-il changer sa
propre essence. Or il est de son essence , comme
un DIEU sage , tout -puissant et connaissant
l'avenir , de fixer les événemens qui doivent
arriver dans tous les siècles qui s'écouleront :
il ne saurait donner à l'homme la liberté
d'agir diamétralement à ce qu'il avait voulu ;
de quoi il résulte qu'on dit une contradic-
tion , lorsqu'on soutient que DIEU peut don-
ner la liberté à l'homme.

II. L'homme pense , opère des mouvemens ,
et agit , j'en conviens , mais d'une manière
subordonnée aux inviolables lois du destin.
Tout avait été prévu par la Divinité , tout
avait été réglé ; mais l'homme , qui ignore
l'avenir , ne s'aperçoit pas qu'en semblant
agir indépendamment , toutes ses actions ten-
dent à remplir les décrets de la Providence.

On voit la Liberté , cette esclave si fière ,
Par d'invisibles nœuds dans ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu que rien ne peut briser ,
Dieu fait l'affujettir sans la tyranniser.

1738. III. Je vous avoue que j'ai été ébloui par le début de votre troisième objection. J'avoue qu'un Dieu trompeur, issu de mon propre système, me surprit ; mais il faut examiner si ce Dieu nous trompe autant qu'on veut bien le faire croire.

Ce n'est point l'Être infiniment sage, infiniment conséquent qui en impose à ses créatures par une liberté feinte qu'il semble leur avoir donnée. Il ne leur dit point : Vous êtes libres, vous pouvez agir selon votre volonté ; mais il a trouvé à propos de cacher à leurs yeux les ressorts qui les font agir. Il ne s'agit point ici du ministère des passions, qui est une voie entièrement ouverte à notre sujétion ; au contraire, il ne s'agit que des motifs qui déterminent notre volonté. C'est une idée d'un bonheur que nous nous figurons, ou d'un avantage qui nous flatte, et dont la représentation sert de règle à tous les actes de notre volonté. Par exemple, un voleur ne déroberait point s'il ne se figurait un état heureux dans la possession du bien qu'il veut ravir ; un avare n'amasserait pas trésor sur trésor, s'il ne se représentait pas un bonheur idéal dans l'entassement de toutes ses richesses ; un soldat n'exposerait point sa vie, s'il ne trouvait sa félicité dans l'idée de la gloire et de la réputation qu'il peut acquérir, d'autres dans

l'avancement, d'autres dans des récompenses qu'ils attendent: en un mot, tous les hommes ne se gouvernent que par les idées qu'ils ont de leur avantage et de leur bien-être. 1738.

IV. Je crois d'ailleurs que j'ai suffisamment développé la contradiction qui se trouve dans le système du *franc arbitre*, tant par rapport aux perfections de DIEU, que relativement à ce que l'expérience nous confirme. Vous conviendrez donc avec moi que les moindres actions de la vie découlent d'un principe certain, d'une idée de bonheur qui nous frappe; et c'est ce qu'on appelle motifs raisonnables, qui font, selon moi, les cordes et les contre-poids qui font agir toutes les machines de l'univers; ce sont les ressorts cachés dont il plaît à DIEU de se servir pour assujettir nos actions à sa volonté suprême.

Les tempéramens des hommes et les causes occasionnelles (toutes également asservies à la volonté divine) donnent ensuite lieu aux modifications de leurs volontés, et causent la différence si notable que nous voyons dans les actions des hommes.

V. Il me semble que les révolutions des corps célestes, et l'ordre auquel tous ces mondes sont assujettis, pourraient nous fournir encore un argument bien fort pour soutenir la nécessité absolue.

1738. Pour peu qu'on ait de connaissance de l'astronomie, on est instruit de la régularité infinie avec laquelle les planètes font leur cours. On connaît d'ailleurs les lois de la pesanteur, de l'attraction, du mouvement, toutes lois inviolables de la nature. Si des corps de cette matière, si des mondes, si tout l'univers est assujetti à des lois fixes et permanentes, comment est-ce que M. *Clarke*, que *Newton* viendront me dire que l'homme, cet être si petit, si imperceptible en comparaison de ce vaste univers, que dis-je, ce malheureux reptile qui rampe sur la surface de ce globe qui n'est qu'un point dans l'univers, cette misérable créature aura-t-elle seule le préalable d'agir au hasard, de n'être gouvernée par aucunes lois, et, en dépit de son créateur, de se déterminer sans raison dans ses actions? car qui soutient la *liberté entière* des hommes, nie positivement que les hommes soient raisonnables, et qu'ils se gouvernent selon les principes que j'ai allégués ci-dessus. Fausseté évidente; il ne faut que vous connaître pour en être convaincu.

VI. Ayant déjà répondu à votre sixième objection, il me suffira de rappeler ici que DIEU ne pouvant pas changer l'essence des choses, ne saurait par conséquent se priver de ses attributs.

VII. Après avoir prouvé qu'il est contradictoire que DIEU puisse donner à l'homme la liberté d'agir, il serait superflu de répondre à la septième objection, quoique je ne puisse m'empêcher de dire, au nom des *Wolf* et des *Leibnitz*, aux *Clarke* et aux *Newton*, qu'un Dieu qui entre dans la régie du monde entre dans les plus petits détails, dirige toutes les actions des hommes dans le même temps qu'il pourvoit aux besoins d'un nombre innombrable de mondes, me paraît bien plus admirable qu'un Dieu qui, à l'exemple des nobles et des grands d'Espagne, adonnés à l'oïfiveté, ne s'occupe de rien. De plus, que deviendra l'immensité de DIEU si, pour le soulager, nous lui ôtons le soin des petits détails.

 1738.

Je le répète, le système de *Wolf* explique les actions des hommes conformément aux attributs de DIEU, et à l'autorité de l'expérience.

VIII. Quant aux emportemens et aux passions violentes des hommes, ce sont des ressorts qui nous frappent, puisqu'ils tombent visiblement sous nos sens; les autres n'en existent pas moins, mais ils demandent plus d'application d'esprit et plus de méditation pour être découverts.

IX. Les désirs et la volonté sont deux

1738. choses qu'il ne faut pas confondre , j'en conviens ; mais le triomphe de la volonté sur les désirs ne prouve rien en faveur de la liberté. Ce triomphe ne prouve autre chose sinon qu'une idée de gloire qu'on se présente en supprimant ses désirs. Une idée d'orgueil , quelquefois aussi de prudence , nous détermine à vaincre ces désirs ; ce qui est l'équivalent de ce que j'ai établi plus haut.

X. Puisque sans DIEU le monde ne pourrait pas avoir été créé , comme vous en convenez , et puisque je vous ai prouvé que l'homme n'est pas libre , il s'ensuit que , puisqu'il y a un DIEU , il y a une nécessité absolue ; et , puisqu'il y a une nécessité absolue , l'homme doit par conséquent y être assujéti , et ne saurait avoir de liberté.

Réfuterai-je encore le système des sociniens après avoir suffisamment établi le mien ? Dès qu'il est démontré que DIEU ne saurait rien faire de contraire à son essence , on en peut tirer la conséquence que tout ce qu'on peut dire pour prouver la liberté de l'homme sera toujours également faux. Le système de *Wolf* est fondé sur les attributs qu'on a démontrés en DIEU ; le système contraire n'a d'autre base que des suppositions évidemment fausses : vous comprenez que tous les autres s'écroulent d'eux-mêmes

Pour ne rien laisser en arrière, je dois vous faire remarquer une inconséquence qui me paraît être dans le plaisir que DIEU prend de voir agir des créatures libres. On ne s'aperçoit pas qu'on juge de toutes choses par un certain retour qu'on fait sur soi-même : par exemple, un homme prend plaisir à voir une république laborieuse de fourmis pourvoir avec une espèce de sagesse à sa subsistance ; de là on s'imagine que DIEU doit trouver le même plaisir aux actions des hommes. Mais on ne s'aperçoit pas, en raisonnant de la sorte, que le plaisir est une passion humaine, et que, comme DIEU n'est pas un homme, qu'il est un Etre parfaitement heureux en lui-même, il n'est susceptible de recevoir aucune impression, ni de joie, ni d'amour, ni de haine, ni de toutes les passions qui troublent les humains.

On soutient, il est vrai, que DIEU voit le passé, le présent et l'avenir ; que le temps ne le vieillit point, et que le moment d'à présent, des mois, des années, des mille milliers d'années ne changent rien à son être, et ne sont, en comparaison de sa durée qui n'a ni commencement ni fin, que comme un instant, et moins encore qu'un clin d'œil.

Je vous avoue que le Dieu de M. *Clarke* m'a bien fait rire. C'est un Dieu assurément qui

1738. — fréquente les cafés , et qui se met à politiquer avec quelques misérables nouvellistes sur les conjonctures présentes de l'Europe. Je crois qu'il doit être bien embarrassé à présent pour deviner ce qui se fera la campagne prochaine en Hongrie , et qu'il attend avec grande impatience l'arrivée des événemens , pour savoir s'il s'est trompé dans ses conjectures ou non.

Je n'ajouterai qu'une réflexion à celles que je viens de faire ; c'est que ni le franc arbitre ni la fatalité absolue ne disculpent pas la Divinité de sa participation au crime : car que DIEU nous donne la liberté de mal faire , ou qu'il nous pousse immédiatement au crime , cela revient à peu-près au même ; il n'y a que du plus ou du moins. Remontez à l'origine du mal , vous ne pourrez que l'attribuer à DIEU , à moins que vous ne vouliez embrasser l'opinion des manichéens touchant les deux principes ; ce qui ne laisse pas d'être hérissé de difficultés. Puis donc que selon nos systèmes DIEU est également le père des crimes et des vertus , puisque MM. *Clarke* , *Locke* et *Newton* ne me présentent rien qui concilie la sainteté de DIEU avec le fauteur des crimes , je me vois obligé de conserver mon système ; il est plus lié , plus suivi. Après tout , je trouve une espèce de consolation dans cette *fatalité absolue* , dans cette *nécessité* qui dirige tout ,
qui

qui conduit nos actions , et qui fixe les destinées.

 1738.

Vous me direz que c'est une petite consolation que celle que l'on tire des considérations de notre misère et de l'immutabilité de notre sort , j'en conviens ; mais il faut bien s'en contenter faute de mieux. Ce sont de ces remèdes qui assoupissent les douleurs , et qui laissent à la nature le temps de faire le reste.

Après vous avoir fait un exposé de mes opinions , j'en reviens comme vous à l'insuffisance de nos lumières. Il me paraît que les hommes ne sont pas faits pour raisonner profondément sur les matières abstraites. DIEU les a instruits autant qu'il est nécessaire pour se gouverner dans ce monde , mais non pas autant qu'il faudrait pour contenter leur curiosité. C'est que l'homme est fait pour agir , et non pas pour contempler.

Prenez-moi , Monsieur , pour tout ce qu'il vous plaira , pourvu que vous veuillez croire que votre personne est l'argument le plus fort qu'on puisse présenter en faveur de notre être. J'ai une idée plus avantageuse des hommes en vous considérant , et d'autant plus suis-je persuadé qu'il n'y a qu'un Dieu ou quelque chose de divin qui puisse rassembler dans une même personne toutes les perfections que vous possédez. Ce ne sont

— 1738. pas des idées indépendantes qui vous gouvernent : vous agissez selon un principe, selon la plus sublime raison ; donc vous agissez selon une nécessité. Ce système, bien loin d'être contraire à l'humanité et aux vertus, y est même très-favorable, puisque, trouvant notre bonheur, notre intérêt et notre satisfaction dans l'exercice de la vertu, ce nous est une nécessité de nous porter toujours envers ce qui est vertueux : et comme je ne saurais n'être pas reconnaissant sans me rendre insupportable à moi-même, mon bonheur, mon repos, l'idée de mon bien-être m'obligent à la reconnaissance.

J'avoue que les hommes ne suivent pas toujours la vertu ; et cela vient de ce qu'ils ne se font pas tous la même idée du bonheur ; que les causes étrangères et les passions leur donnent lieu de se conduire d'une façon différente, et selon ce qu'ils croient de leur intérêt. Le tumulte de leurs passions fait surseoir dans ces momens les mûres délibérations de l'esprit et de la raison.

Vous voyez, Monsieur, par ce que je viens de vous dire, que mes opinions métaphysiques ne renversent aucunement les principes de la saine morale, d'autant plus que la raison la plus épurée nous fait trouver les seuls véritables intérêts de notre conservation dans la bonne morale.

Au reste, j'en agis avec mon système —
 comme les bons enfans avec leurs pères ; ils 1738.
 connaissent leurs défauts et les cachent. Je
 vous présente un tableau du beau côté, mais
 je n'ignore pas que ce tableau a un revers.

On peut disputer des siècles entiers sur ces
 matières, et après les avoir, pour ainsi dire,
 épuisées, on en revient où l'on avait com-
 mencé. Dans peu nous en ferons à l'âne de
 Buridan.

Je ne saurais assez vous dire, Monsieur,
 jusqu'à quel point je suis charmé de votre
 franchise ; votre sincérité ne vous mérite pas
 un petit éloge. C'est par là que vous me per-
 suadez que vous êtes de mes amis, que votre
 esprit aime la vérité, que vous ne me la dégui-
 ferez jamais. Soyez persuadé, Monsieur, que
 votre amitié et votre approbation m'est plus
 flatteuse que celle de la moitié du genre
 humain.

Les Dieux sont pour César, mais Caton fuit Pompée.

Si j'approchais de la divine *Emilie*, je lui
 dirais comme l'ange annonciateur : Vous
 êtes la bénie d'entre les femmes, car vous
 possédez un des plus grands hommes du
 monde, et je n'oserais lui dire : *Marie* a
 choisi le bon parti, elle a embrassé la philo-
 sophie.

1738. En vérité, Monsieur, vous étiez bien nécessaire dans le monde pour que j'y fusse heureux. Vous venez de m'envoyer deux épîtres qui n'ont jamais eu leurs semblables. Il fera donc dit que vous vous surpasserez toujours vous-même. Je n'ai pas jugé de ces deux épîtres comme d'un thème de philosophie ; mais je les ai considérées comme des ouvrages tissus de la main des Grâces.

Vous avez ravi à *Virgile* la gloire du poëme épique, à *Corneille* celle du théâtre, vous en faites autant à présent aux épîtres de *Despréaux*, Il faut avouer que vous êtes un terrible homme. C'est - là cette monarchie que *Nabuchodonosor* vit en rêve, et qui engloutit toutes celles qui l'avaient précédée.

Je finis en vous priant de ne pas laisser long-temps dépareillées les belles épîtres que vous avez bien voulu m'envoyer. Je les attends avec la dernière impatience et avec cette avidité que vos ouvrages inspirent à tous vos lecteurs.

La philosophie me prouve que vous êtes l'être du monde le plus digne de mon estime ; mon cœur m'y engage, et la reconnaissance m'y oblige ; jugez donc de tous les sentimens avec lesquels je suis,

Monsieur,

votre très-fidelle ami,

F É D É R I C.

L E T T R E X L I V .

1733.

D U P R I N C E R O Y A L .

A Remusberg , le 19 février.

M O N S I E U R ,

J E viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du janvier. J'y vois la bonté avec laquelle vous excusez mes fautes , et la sincérité avec laquelle vous voulez bien me les découvrir. Vous daignez quitter pour quelques momens le ciel de *Newton* et l'aimable compagnie des Muses , pour dégrasser un poète nouveau dans les eaux bondissantes de l'Hippocrène. Vous quittez le pinceau en ma faveur pour prendre la lime ; enfin vous vous donnez la peine de m'apprendre à épeler, vous qui savez penser. Mais je vous importunerai encore ; et je crains que vous ne me preniez pour un de ces gens à qui on fait quelque charité , et qui en demandent toujours davantage.

Madame *du Châtelet* m'a adressé des vers que j'ai admirés à cause de leur beauté , de leur noblesse et de leur tour original (*). J'ai été fort étonné en même temps de voir qu'on

(*) Voyez l'épître XLVIII , volume d'*Epîtres*.

1738. m'y donnait du *divin*, quoique je connaisse, par les mêmes endroits qu'*Alexandre*, que je ne suis pas de céleste origine, et que je crains fort qu'en qualité de Dieu, mon sort ne devienne semblable à celui de cette canaille de nouveaux Dieux que *Lucien* nous dit avoir été chassés de l'Olympe par *Jupiter*, ou bien aux saints que le sieur de *Launoy* trouva fort à propos de dénicher du paradis. Quoi qu'il en soit, j'ai répondu en vers à madame *du Châtelet*, et je vous prie, Monsieur, de vouloir bien donner quelques coups de plume à cette pièce, afin qu'elle soit digne d'être offerte à la Marquise.

Je regarde cette *Emilie* comme une divinité d'ancienne date, à laquelle il n'est pas permis de parler le langage des humains. Il faut lui parler celui des Dieux, il faut lui parler en vers. Il est bien permis à nous autres hommes de s'égayer quand nous nous mêlons de parler une langue qui nous est si étrangère; aussi puis-je espérer que vos divinités voudront excuser les fautes que font ces pauvres mortels quand ils se mêlent de vouloir parler comme vous.

J'attends quelque coup de foudre de la part du *Jupiter* de Cirey, sur certaine discussion de métaphysique que j'ai osé hasarder. Je fais ce que je puis pour m'élever aux cieux;

je remue les bras, et je crois voler; mais
 quoi que je puisse faire, je sens bien que mon
 esprit n'est pas de nature à pouvoir se démêler
 de toutes les difficultés qui se présentent
 dans cette carrière. 1738.

Il semble que le Créateur nous a donné
 autant de raison qu'il nous en faut pour nous
 conduire sagement dans ce monde, et pour
 pourvoir à tous nos besoins; mais il semble
 aussi que cette raison ne suffit pas pour con-
 tenter ce fonds infatigable de curiosité que
 nous avons en nous, et qui s'étend souvent
 trop loin. Les absurdités et les contradictions
 qui se rencontrent de toutes parts, donnent
 sans fin naissance au pyrrhonisme; et, à
 force d'imaginer, on ne parle qu'à son imagi-
 nation. Après tout, je tiens pour une vérité
 incontestable et certaine le plaisir et l'admira-
 tion que vous me causez. Ce n'est point une
 illusion des sens, un préjugé frivole, mais
 une parfaite connaissance de l'homme le plus
 aimable du monde.

Je m'en vais rayer toutes *les trompettes*,
 corriger, changer et me peiner, jusqu'à ce
 que vos remarques soient éludées. Mérope ne
 sort point de mes mains; c'est une vierge
 dont je garde l'honneur. Je suis avec une
 très-parfaite estime, Monsieur,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDÉRIC.

1738.

L E T T R E X L V.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg , le 27 février.

M O N S I E U R ,

Vos ouvrages n'ont aucun prix : c'est une vérité dont je suis convaincu il y a longtemps. Cela n'empêche pas cependant que je ne doive vous témoigner ma reconnaissance et ma gratitude. Les bagatelles que je vous envoie ne sont que des marques de souvenir, des signes auxquels vous devez vous rappeler le plaisir que m'ont fait vos ouvrages.

Il semble , Monsieur , que les sciences et les arts vous servent par semestre. Ce quartier parait être celui de la poésie. Comment ! vous mettez la main à une nouvelle tragédie ! d'où prenez-vous votre temps ? ou bien est-ce que les vers coulent chez vous comme de la prose ? Autant de questions , autant de problèmes.

Mérope ne sort point de mes mains. Il en revient trop à mon amour propre d'être l'unique dépositaire d'une pièce à laquelle vous avez travaillé. Je la préfère à toutes les

pièces

pièces qui ont paru en France , hormis à la
Mort de César.

 1738.

Les intrigues amoureuses me paraissent le propre des comédies ; elles en font comme l'essence ; elles font le nœud de la pièce ; et comme il faut finir de quelque manière , il semble que le mariage y soit tout propre. Quant à la tragédie , je dirais qu'il y a des sujets qui demandent naturellement de l'amour , comme Titus et Bérénice , le Cid , Phèdre et Hippolyte. Le seul inconvénient qu'il y ait , c'est que l'amour se ressemble trop , et que quand on a vu vingt pièces , l'esprit se dégoûte d'une répétition continuelle de sentimens doucereux , et qui sont trop éloignés des mœurs de notre siècle. Depuis qu'on a attaché , avec raison , un certain ridicule à l'amour romanesque , on ne sent plus le pathétique de la tendresse outrée. On supporte le soupirant pendant le premier acte , et on se sent tout disposé à se moquer de sa simplicité au quatrième ou au cinquième acte ; au lieu que la passion qui anime *Mérope* est un sentiment de la nature , dont chaque cœur bien placé connaît la voix. On ne se moque point de ce qu'on sent soi-même , et de ce qu'on est capable de sentir. *Mérope* fait tout ce que ferait une tendre mère qui se trouverait en sa situation. Elle parle comme nous parle le

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * B b

— cœur, et l'acteur ne fait qu'exprimer ce que
1738. l'on sent.

J'ai fait écrire à Berlin pour la *Méropé* du marquis *Maffei*, quoique je sois très-assuré que sa pièce n'approche pas de la vôtre. Le peuple des savans de France sera toujours invincible tant qu'il aura des personnes de votre ordre à sa tête. J'ose même dire que je le redouterais infiniment plus que vos armées avec tous vos maréchaux.

Voici une ode nouvellement achevée, moins mauvaise que les précédentes. *Césarion* y a donné lieu. Le pauvre garçon a la goutte d'une violence extrême. Il me l'écrit dans des termes qui me percent le cœur. Je ne puis rien pour lui que lui prêcher la patience; faible remède, si vous voulez, contre des maux réels; remède cependant capable de tranquilliser les faillies impétueuses de l'esprit, auxquelles les douleurs aiguës donnent lieu.

Je m'attends de votre franchise et de votre amitié que vous voudrez bien me faire apercevoir les défauts qui se trouvent en cette pièce (*). Je sens que j'en suis père, et je me sens mauvais gré de n'avoir pas les yeux assez ouverts sur mes productions :

Tant l'erreur est notre apanage.

Souvent un rien nous éblouit,

(*) Ode sur la patience.

Et de l'insensé jusqu'au sage ,
 S'il juge de son propre ouvrage ,
 Par l'amour propre il est séduit.

1738.

Vous n'oublierez pas de faire mille assurances d'estime à la marquise *du Châtelet* , dont l'esprit ingénieux a bien voulu se faire connaître par un petit échantillon. Ce n'est qu'un rayon de ce soleil qui s'est fait apercevoir à travers les nuages ; que ne doit-ce point être lorsqu'on le voit sans voiles ? Peut-être faut-il que la Marquise cache son esprit, comme *Moïse* voilait son visage , parce que le peuple d'Israël n'en pouvait supporter la clarté. Quand même j'en perdrais la vue , il faut avant de mourir que je voye cette terre de Canaan , ce pays des sages , ce paradis terrestre. Comptez sur l'estime parfaite et l'amitié inviolable avec laquelle je suis ,

Monfieur ,

votre très-affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

1738.

L E T T R E X L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, 8 mars.

M O N S E I G N E U R ,

LE plus zélé de vos admirateurs n'est pas le plus assidu de vos correspondans. La raison en est qu'il est le plus malade, et que très-souvent la fièvre le prend quand il voudrait passer ses plus agréables heures à avoir l'honneur d'écrire à votre Altesse royale.

Nous avons reçu votre belle prose du 19 février, et vos vers pour madame la marquise *du Châtelet*, qui est confondue, charmée, et qui ne fait comment répondre à ces agaceries si séduisantes; et avec votre lettre du 27, l'ode sur la patience, par laquelle votre muse royale adoucit les maux de M. de *Keiserling*. J'ai fait mon profit de cette ode; elle va très-bien à mon état de langueur: le remède opère sur moi tout aussi bien que sur votre goutteux, car je me tiens tout aussi philosophe que lui. Je sens comme lui le prix de vos vers, et je trouve, comme lui, dans les lettres de votre Altesse royale un charme contre tous les maux.

Vous aimez Keiferling , et vous prenez le soin
De l'exhorter à patience ;

1738.

Ah ! quand nous vous lifons, grâce à votre éloquence,
D'une telle vertu nous n'avons pas befoin.

Puisque vous daignez , Monfeigneur, amufer
votre loisir par des vers , voici donc la troi-
fième épître , fur le bonheur , que je prends
la liberté de vous envoyer ; le fujet de cette
troisième épître est l'*envie* , paffion que je
voudrais bien que votre Alteffe royale inspirât
à tous les rois. Je vous envoie de mes vers,
Monfeigneur , et vous m'honorez des vôtres.
Cela me fait fouvenir du commerce perpétuel
qu'*Héfiode* dit que la terre entretient avec le
ciel : elle envoie des vapeurs , les Dieux ren-
dent de la rosée. Grand merci de votre rosée,
Monfeigneur ; mais ma pauvre terre fera incef-
samment en friche. Les maladies me minent ,
et rendront bientôt mon champ aride ; mais
ma dernière moisson fera pour vous.

*Extremum hunc , Arethusa , mihi concede laborem ,
Pauca Federico.*

J'ai pourtant dans mon lit fait deux nou-
veaux actes , à la place des deux derniers de
Mérope , qui m'ont paru trop languiffans.
Quand votre Alteffe royale voudra voir le
fruit de fes avis dans ces deux nouveaux actes,

1738. j'aurai l'honneur de les lui envoyer. J'ai bien à cœur de donner une pièce tragique qui ne soit point enjolivée d'une intrigue d'amour, et qui mérite d'être lue; je rendrais par là quelque service au théâtre français qui, en vérité, est trop galant. Cette pièce est sans amour; la première que j'aurai l'honneur d'envoyer à Remusberg méritera pour titre, *De remedio amoris*. Ce n'est pas que je n'aye assurément un profond respect pour l'amour et pour tout ce qui lui appartient; mais qu'il se soit emparé entièrement de la tragédie, c'est une usurpation de notre souverain; et je protesteraï au moins contre l'usurpation, ne pouvant mieux faire. Voilà, Monseigneur, tout ce que vous aurez de moi cette fois-ci pour le département poétique; mais le département de la métaphysique m'embarasse beaucoup.

La lettre du 17 février, de votre Altesse royale, est en vérité un chef-d'œuvre. Je regarde ses deux lettres sur la liberté comme ce que j'ai vu de plus fort, de mieux lié, de plus conséquent sur ces matières. Vous avez certainement bien des grâces à rendre à la nature de vous avoir donné un génie qui vous fait roi dans le monde intellectuel, avant que vous le soyez dans ce misérable monde composé de passions, de grimaces et d'extérieur. J'avais déjà beaucoup de respect pour l'opi-

nion de la fatalité , quoique ce ne soit pas la mienne ; car en nageant dans cette mer d'incertitudes , et n'ayant qu'une petite branche où je me tiens , je me donne bien de garde de reprocher à mes compagnons les nageurs que leur petite branche est trop faible : je suis fort aise , si mon roseau vient à casser , que mon voisin puisse me prêter le sien. Je respecte bien davantage l'opinion que j'ai combattue , depuis que votre Altesse royale l'a mise dans un si beau jour ; me permettra-t-elle de lui exposer encore mes scrupules ?

Je me bornerai , pour ne pas ennuyer le *Marc-Aurèle* d'Allemagne , à deux idées qui me frappent encore vivement , et sur lesquelles je le supplie de daigner m'éclairer.

1°. Plus je m'examine , plus je me crois libre (en plusieurs cas) ; c'est un sentiment que tous les hommes ont comme moi ; c'est le principe invariable de notre conduite. Les plus outrés partisans de la fatalité absolue se gouvernent tous suivant les principes de la liberté. Or je leur demande comment ils peuvent raisonner et agir d'une manière si contradictoire , et ce qu'il y a à gagner à se regarder comme des tournebroches , lorsqu'on agit toujours comme un être libre ? Je leur demande encore par quelle raison l'auteur de la nature leur a donné ce sentiment de liberté , s'ils ne

— l'ont point ? pourquoi cette imposture dans
 1738. l'Être qui est la vérité même ? De bonne foi
 trouve-t-on une solution à ce problème ?
 répondre que DIEU ne nous a pas dit : Vous
 êtes libres ; n'est-ce pas une défaite ? DIEU
 ne nous a pas dit que nous sommes libres ;
 sans doute , car il ne daigne pas nous parler ;
 mais il a mis dans nos cœurs un sentiment
 que rien ne peut affaiblir , et c'est-là pour
 nous la voix de DIEU. Tous nos autres senti-
 mens sont vrais. Il ne nous trompe point
 dans le désir que nous avons d'être heureux,
 de boire , de manger , de multiplier notre
 espèce. Quand nous sentons des désirs , cer-
 tainement ces désirs existent ; quand nous
 sentons des plaisirs , il est bien sûr que nous
 n'éprouvons pas des douleurs ; quand nous
 voyons , il est bien certain que l'action de
 voir n'est pas celle d'entendre ; quand nous
 avons des pensées , il est bien clair que nous
 pensons. Quoi donc ! le sentiment de la
 liberté sera-t-il le seul dans lequel l'Être infi-
 niment parfait se fera joué en nous faisant une
 illusion absurde ? quoi ! quand je confesse
 qu'un dérangement de mes organes m'ôte
 ma liberté , je ne me trompe pas , et je me
 tromperais quand je sens que je suis libre ?
 Je ne fais si cette exposition naïve de ce qui
 se passe en nous fera quelque impression sur

votre esprit philosophe , mais je vous conjure, 1738.
 Monseigneur , d'examiner cette idée , de lui
 donner toute son étendue , et ensuite de la
 juger sans aucune acception de parti , sans
 même considérer d'autres principes plus méta-
 physiques , qui combattent cette preuve
 morale ; vous verrez ensuite lequel il faudra
 préférer , ou de cette preuve morale qui est
 chez tous les hommes , ou de ces idées méta-
 physiques qui portent toujours le caractère
 de l'incertitude.

2°. Mon second scrupule roule sur quelque
 chose de plus philosophique. Je vois que tout
 ce qu'on a jamais dit contre la liberté de
 l'homme se tourne encore avec bien plus de
 force contre la liberté de DIEU.

Si on dit que DIEU a prévu toutes nos
 actions , et que par là elles sont nécessaires ,
 DIEU a aussi prévu les siennes qui sont d'au-
 tant plus nécessaires que DIEU est immuable.
 Si on dit que l'homme ne peut agir sans *raison*
suffisante , et que cette raison incline sa volonté ,
 la raison suffisante doit encore plus emporter
 la volonté de DIEU , qui est l'Être souverai-
 nement raisonnable.

Si on dit que l'homme doit choisir ce qui
 lui paraît le meilleur , DIEU est encore plus
 nécessaire à faire ce qui est le meilleur.

Voilà donc DIEU réduit à être l'esclave du

1738. — destin ; ce n'est plus un être qui se détermine par lui-même ; c'est donc une cause étrangère qui le détermine ; ce n'est plus un agent , ce n'est plus DIEU.

Mais si DIEU est libre , comme les fatalistes même doivent l'avouer , pourquoi DIEU ne pourra-t-il pas communiquer à l'homme un peu de cette liberté , en lui communiquant l'être , la pensée , le mouvement , la volonté , toutes choses également inconnues ? Sera-t-il plus difficile à DIEU de nous donner la liberté , que de nous donner le pouvoir de marcher , de manger , de digérer ? Il faudrait avoir une démonstration que DIEU n'a pu communiquer l'attribut de la liberté à l'homme , et pour avoir cette démonstration , il faudrait connaître les attributs de la Divinité ; mais qui les connaît ?

On dit que DIEU , en nous donnant la liberté , aurait fait des Dieux de nous ; mais sur quoi le dit-on ? pourquoi ferais-je Dieu avec un peu de liberté , quand je ne le suis pas avec un peu d'intelligence ? est-ce être Dieu que d'avoir un pouvoir faible , borné et passager de choisir et de commencer le mouvement ? Il n'y a pas de milieu ; ou nous sommes des automates qui ne faisons rien , et dans qui DIEU fait tout ; ou nous sommes des agens , c'est-à-dire , des créatures libres. Or je demande quelle preuve on a que nous

sommés de simples automates, et que ce sentiment intérieur de liberté est une illusion? 1738.

Toutes les preuves qu'on apporte se réduisent à la préscience de DIEU. Mais fait-on précisément ce que c'est que cette préscience? certainement on l'ignore. Comment donc pouvons-nous faire servir notre ignorance des attributs suprêmes de DIEU à prouver la fausseté d'un sentiment réel de liberté que nous éprouvons dans nos ames?

Je ne peux concevoir l'accord de la préscience et de la liberté, je l'avoue; mais dois-je pour cela rejeter la liberté? nierai-je que je sois un être pensant, parce que je ne vois point ni comment la matière peut penser, ni comment un être pensant peut être esclave de la matière? RaISONNER ce qu'on appelle à *priori* est une chose fort belle; mais elle n'est pas de la compétence des humains. Nous sommes tous sur les bords d'un grand fleuve; il faut le remonter avant d'oser parler de sa source. Ce serait assurément un grand bonheur si on pouvait en métaphysique établir des principes clairs, indubitables et en grand nombre, d'où découlerait une infinité de conséquences, comme en mathématiques; mais DIEU n'a pas voulu que la chose fût ainsi. Il s'est réservé le patrimoine de la métaphysique: le règne des idées pures et des

1738. — effences des choses est le sien. Si quelqu'un est entré dans ce partage céleste, c'est assurément vous, Monseigneur; et je dirai, dans mon cœur, de votre personne ce que les flatteurs disent des rois, qu'ils sont les images de la Divinité.

Au reste, les vers de la Henriade, que vous daignez citer, n'ont été faits que dans la vue d'exprimer uniquement que notre liberté ne nuit pas à la préscience divine qui fait ce qu'on appelle *destin*. Je me suis exprimé un peu durement dans cet endroit, mais en poésie on ne dit pas toujours précisément ce que l'on voudrait dire; la roue tourne et emporte son homme par sa rapidité.

Avant de finir sur cette matière, j'aurai l'honneur de dire à votre Altesse royale que les sociniens, qui nient la préscience de DIEU sur les contingens, ont un grand apôtre qu'ils ne connaissent peut-être pas; c'est *Cicéron*, dans son livre de la Divination. Ce grand homme aime mieux dépouiller les Dieux de la préscience que les hommes de la liberté.

Je ne crois pas que, tout grand orateur qu'il était, il eût pu répondre à vos raisons. Il aurait eu beau faire de longues périodes, ce serait des sons contre des vérités: laissons-le donc avec ses belles phrases.

Mais que votre Altesse royale me permette

de lui dire que les Dieux de *Cicéron* et le Dieu de *Newton* et de *Clarke* ne font pas de la même espèce; c'est le dieu de *Cicéron* qu'on peut appeler un dieu raisonnant dans les cas sur les opérations de la campagne prochaine: car qui n'a point de préscience n'a que des conjectures, et qui n'a que des conjectures est sujet à dire autant de pauvretés que le *London's journal* ou la gazette de Hollande; mais ce n'est pas là le compte de sir *Isaac Newton* et de *Samuel Clarke*, deux têtes aussi philosophiques que *Marc Tulle* était bavard.

Le docteur *Clarke*, qui a assez approfondi ces matières, dont *Newton* n'a parlé qu'en passant, dit, me semble, avec assez de raison, que nous ne pouvons nous élever à la connaissance imparfaite des attributs divins que comme nous élevons un nombre quelconque à l'infini, allant du connu à l'inconnu.

Chaque manière d'apercevoir, bornée et finie dans l'homme, est infinie dans DIEU. L'intelligence d'un homme voit un objet à la fois, et DIEU embrasse tous les objets. Notre ame prévoit par la connaissance du caractère d'un homme ce que cet homme fera dans une telle occasion, et DIEU prévoit, par la même connaissance poussée à l'infini, ce que cet homme fera. Ainsi ce qui est dans nous est science de conjecture, et qui ne nuit point

1738. — à la liberté, est dans DIEU science certaine, tout aussi peu nuisible à la liberté. Cette manière de raisonner n'est pas, me semble, si ridicule.

Mais je m'aperçois, Monseigneur, que je le suis très-fort en vous ennuyant de mes idées, et en affaiblissant celles des autres. Votre seule bonté me rassure. Je vois que votre cœur est aussi humain que votre esprit est étendu. Je vois, par vos vers à M. de *Keiserling*, combien vous êtes capable d'aimer : aussi ma quatrième épître sur le bonheur finira par l'amitié ; sans elle il n'y a point de bonheur sur la terre.

Madame la marquise *du Châtelet* vous admire si fort, qu'elle n'ose vous écrire. Je suis donc bien hardi, Monseigneur, moi qui vous admire tout autant pour le moins, et qui me répands en ces énormes bavarderies.

Que ne puis-je vous dire :

*In publica commoda peccem ,
Si longo sermone morer tua tempora , Cæsar.*

Je suis avec un profond respect, un attachement, une reconnaissance sans bornes, &c.

LETTRE XLVII. 1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 28 mars.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre du 8 de ce mois avec quelque forte d'inquiétude sur votre santé. M. *Thiriot* me marque qu'elle n'était pas bonne, ce que vous me confirmez encore. Il semble que la nature, qui vous a partagé d'une main si avantageuse du côté de l'esprit, ait été plus avare en ce qui regarde votre santé, comme si elle avait eu regret d'avoir fait un ouvrage achevé. Il n'y a que les infirmités du corps qui puissent nous faire présumer que vous êtes mortel; vos ouvrages doivent nous persuader le contraire.

Les grands hommes de l'antiquité ne craignaient jamais plus l'implacable malignité de la fortune qu'après les grands succès. Votre fièvre pourrait être comptée à ce prix comme un équivalent ou comme un contrepoids de votre Mérope.

Pourrais-je me flatter d'avoir deviné les corrections que vous voulez faire à cette

1738. — pièce? vous qui en êtes le père, vous qui l'avez jugée en *Brutus*. Pour moi qui ne l'ai point faite, moi qui n'y prends d'autre intérêt que celui de l'auteur, j'ai lu deux fois la *Méropé* avec toute l'attention dont je suis capable, sans y apercevoir de défauts. Il en est de vos ouvrages comme du soleil; il faut avoir le regard très-perçant pour y découvrir des taches.

Vous voudrez bien m'envoyer les quatre actes corrigés, comme vous me le faites espérer, sans quoi les ratures et les corrections rendraient mon original embrouillé et difficile à déchiffrer.

Despréaux et tous les grands poètes n'atteignaient à la perfection qu'en corrigeant. Il est fâcheux que les hommes, quelques talens qu'ils aient, ne puissent produire quelque chose de bon tout d'un coup. Ils n'y arrivent que par degrés. Il faut sans cesse effacer, châtier, émonder; et chaque pas qu'on avance est un pas de correction.

Virgile, ce prince de la poésie latine, était encore occupé de son *Enéide* lorsque la mort le surprit. Il voulait, sans doute, que son ouvrage répondît à ce point de perfection qu'il avait dans l'esprit, et qui était semblable à celui de l'orateur dont *Cicéron* nous fait le portrait.

Vous

Vous dont on peut placer le nom à côté de celui de ces grands hommes , sans déroger à leur réputation , vous tenez le chemin qu'ils ont tenu , pour imprimer à vos ouvrages ce caractère d'immortalité si estimable et si rare. 1738.

La *Henriade*, le *Brutus*, la *Mort de César*, &c. font si parfaits , que ce n'est pas une petite difficulté de ne rien faire de moindre. C'est un fardeau que vous partagez avec tous les grands hommes. On ne leur passe pas ce qui ferait bon en d'autres. Leurs ouvrages , leurs actions , leur vie , enfin tout doit être excellent en eux. Il faut qu'ils répondent sans cesse à leur réputation ; il faut, s'il m'est permis de me servir de cette expression , qu'ils gravissent sans cesse contre les faiblesses de l'humanité.

Le *Maximien de la Chaussée* n'est point encore parvenu jusqu'à moi. J'ai vu l'*École des amis* qui est de ce même auteur , dont le titre est excellent , et les vers ordinaires , faibles , monotones et ennuyeux. Peut-être y a-t-il trop de témérité à moi , étranger et presque barbare , de juger des pièces du théâtre français ; cependant ce qui est sec et rampant dégoûte bientôt. Nous choisissons ce qu'il y a de meilleur pour le représenter ici. Ma mémoire est si mauvaise , que je fais avec beaucoup de discernement le triage des choses

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * C c*

1738. qui doivent la remplir ; c'est comme un petit jardin où l'on ne sème pas indifféremment toutes sortes de semences, et qu'on n'orne que des fleurs les plus rares et les plus exquises.

Vous verrez, par les pièces que je vous envoie, les fruits de ma retraite et de vos instructions. Je vous prie de redoubler votre sévérité pour tout ce qui vous viendra de ma part. J'ai du loisir, j'ai de la patience, et avec tout cela rien de mieux à faire qu'à changer les endroits de mes ouvrages que vous aurez réprouvés.

On travaille actuellement à la vie de la czarine et du czarovitz. J'espère vous envoyer dans peu ce que j'aurai pu ramasser à ce sujet. Vous trouverez dans ces anecdotes des barbaries et des cruautés semblables à celles qu'on lit dans l'histoire des premiers césars.

La Russie est un pays où les arts et les sciences n'avaient point pénétré. Le czar n'avait aucune teinture d'humanité, de magnanimité ni de vertu ; il avait été élevé dans la plus crasse ignorance ; il n'agissait que selon l'impulsion de ses passions déréglées : tant il est vrai que l'inclination des hommes les porte au mal, et qu'ils ne font bons qu'à proportion que l'éducation ou l'expérience a pu modifier la fougue de leur tempérament.

J'ai connu le grand maréchal de la cour (de Prusse) *Printz*, qui vivait encore en 1724, 1738. et qui, sous le règne du feu roi, avait été ambassadeur chez le czar. Il m'a raconté que lorsqu'il arriva à Pétersbourg, et qu'il demanda de présenter ses lettres de créance, on le mena sur un vaisseau qui n'était pas encore lancé du chantier. Peu accoutumé à de pareilles audiences, il demanda où était le czar : on le lui montra qui accommodait des cordages au haut du tillac. Lorsque le czar eut aperçu M. de *Printz*, il l'invita de venir à lui par le moyen d'un échelon de cordes ; et comme il s'en excusait sur sa mal-adresse, le czar se descendit à un cable comme un matelot, et vint le joindre.

La commission dont M. de *Printz* était chargé lui ayant été très-agréable, le prince voulut donner des marques éclatantes de sa satisfaction : pour cet effet il fit préparer un festin somptueux auquel M. de *Printz* fut invité. On y but, à la façon des Russes, de l'eau-de-vie, et on en but brutalement. Le czar qui voulait donner un relief particulier à cette fête, fit amener une vingtaine de strélitz qui étaient détenus dans les prisons de Pétersbourg, et à chaque grand verre qu'on vidait, ce monstre affreux abattait la tête de ces misérables. Ce prince dénaturé voulut, pour donner

— 1738. une marque de considération particulière à M. de *Printz*, lui procurer, suivant son expression, le plaisir d'exercer son adresse sur ces malheureux. Jugez de l'effet qu'une semblable proposition dut faire sur un homme qui avait des sentimens et le cœur bien placé. De *Printz*, qui ne le cédaient en sentimens à qui que ce fût, rejeta une offre qui, en tout autre endroit, aurait été regardée comme injurieuse au caractère dont il était revêtu, mais qui n'était qu'une simple civilité dans ce pays barbare. Le czar pensa se fâcher de ce refus, et il ne put s'empêcher de lui témoigner quelques marques de son indignation, ce dont cependant il lui fit réparation le lendemain.

Ce n'est pas une histoire faite à plaisir; elle est si vraie, qu'elle se trouve dans les relations de M. de *Printz*, que l'on conserve dans les archives. J'ai même parlé à plusieurs personnes qui ont été dans ce temps-là à Pétersbourg, lesquelles m'ont attesté ce fait. Ce n'est point un conte su de deux ou trois personnes, c'est un fait notoire.

De ces horribles cruautés passons à un sujet plus gai, plus riant et plus agréable; ce sera la petite pièce qui suivra cette tragédie.

Il s'agit de la muse de *Gresset*, qui à présent est une des premières du Parnasse français. Cet aimable poëte a le don de s'exprimer

avec beaucoup de facilité. Ses épithètes sont justes et nouvelles ; avec cela il a des tours qui lui sont propres : on aime ses ouvrages , malgré leurs défauts. Il est trop peu soigné , sans contredit ; et la paresse , dont il fait tant l'éloge , est la plus grande rivale de sa réputation. 1738.

Gresset a fait une ode sur l'amour de la patrie , qui m'a plu infiniment. Elle est pleine de feu et de morceaux achevés. Vous aurez remarqué , sans doute , que les vers de huit syllabes réussissent mieux à ce poète que ceux de douze.

Malgré le succès des petites pièces de *Gresset* , je ne crois pas qu'il réussisse jamais au théâtre français ou dans l'épopée. Il ne suffit pas de simples bluettes d'esprit pour des pièces de si longue haleine ; il faut de la force , il faut de la vigueur et de l'esprit vif et mûr pour y réussir il n'est pas permis à tout le monde d'aller à Corinthe.

On copie , suivant que vous le souhaitez , la cantate de la *le Couvreur*. Je l'enverrai achever à Cirey. Des oreilles françaises , accoutumées à des vaudevilles et à des antiennes , ne feront guère favorables aux airs méthodiques et expressifs des Italiens. Il faudrait des musiciens en état d'exécuter cette pièce dans le goût où elle doit être jouée , sans quoi elle

— vous paraîtra tout aussi touchante que le rôle
1738. de *Brutus* récité par un acteur suisse ou autrichien.

Césarion vient d'arriver avec toutes les pièces dont vous l'avez chargé ; je vous en remercie mille fois ; je suis partagé entre l'amitié , la joie et la curiosité. Ce n'est pas une petite satisfaction que de parler à quelqu'un qui vient de Cirey ; que dis-je ? à un autre moi-même qui m'y transporte , pour ainsi dire. Je lui fais mille questions à la fois , je l'empêche même de me satisfaire ; il nous faudra quelques jours avant d'être en état de nous entendre. Je m'amuse bien mal à propos de vous parler de l'amitié , vous qui la connaissez si bien , et qui en avez si bien décrit les effets.

Je ne vous dis rien encore de vos ouvrages. Il me les faut lire à tête reposée pour vous en dire mon sentiment , non que je m'ingère de les apprécier ; ce serait faire du tort à ma modestie. Je vous exposerai mes doutes , et vous confondrez mon ignorance.

Mes salutations à la sublime *Emilie* , et mon encens pour le divin *Voltaire*. Je suis avec une très-parfaite estime ,

Monfieur ,

vos très-fidèlement affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

D U P R I N C E R O Y A L .

31 mars.

M O N S I E U R ,

J E suis obligé de vous avertir que j'ai reçu deux jours de poste successivement les lettres de M. *Thiriot* ouvertes. Je ne jurerais pas même que la dernière que vous m'avez écrite n'ait essuyé le même sort. J'ignore si c'est en France, ou dans les Etats du roi mon père, qu'elles ont été victimes d'une curiosité assez mal placée. On peut savoir tout ce que contient notre correspondance. Vos lettres ne respirent que la vertu et l'humanité, et les miennes ne contiennent pour l'ordinaire que des éclaircissements que je vous demande sur des sujets auxquels la plupart du monde ne s'intéresse guère. Cependant, malgré l'innocence des choses que contient notre correspondance, vous savez assez ce que c'est que les hommes, et qu'ils ne sont que trop portés à mal interpréter ce qui doit être exempt de tout blâme. Je vous prierai donc de ne point adresser par M. *Thiriot* les lettres qui rouleront sur la philosophie ou sur des vers. Adressez-les plutôt à M. *Tronchin du Breuil*;

— elles me parviendront plus tard , mais j'en
1738. ferai récompensé par leur fureté. Quand vous
m'écrirez des lettres où il n'y aura que des
bagatelles , adressez-les à votre ordinaire par
M. *Thiriot* , afin que les curieux aient de quoi
se fatifaire.

Césarion me charme par tout ce qu'il me
dit de *Cirey*. Votre histoire du siècle de
Louis XIV m'enchanté. Je voudrais seulement
que vous n'eussiez point rangé *Machiavel* , qui
était un mal-honnête homme , au rang des
autres grands hommes de son temps. Qui-
conque enseigne à manquer de parole , à
opprimer , à commettre des injustices , fût-il
d'ailleurs l'homme le plus distingué par ses
talens , ne doit jamais occuper une place due
uniquement aux vertus et aux talens louables.
Cartouche ne mérite point de tenir un rang
parmi les *Boileau* , les *Colbert* et les *Luxembourg*.
Je suis sûr que vous êtes de mon sentiment.
Vous êtes trop honnête homme pour vouloir
mettre en honneur la réputation flétrie d'un
coquin méprisable : aussi suis-je sûr que vous
n'avez envisagé *Machiavel* que du côté du
génie. Pardonnez-moi ma sincérité ; je ne la
prodiguerais pas si je ne vous en croyais très-
digne.

Si les histoires de l'univers avaient été
écrites comme celle que vous m'avez confiée ,

nous

nous ferions plus instruits des mœurs de tous les siècles, et moins trompés par les historiens. Plus je vous connais, et plus je trouve que vous êtes un homme unique. Jamais je n'ai lu de plus beau style que celui de l'histoire de *Louis XIV.* Je relis chaque paragraphe deux ou trois fois, tant j'en suis enchanté. Toutes les lignes portent coup; tout est nourri de réflexions excellentes; aucune fausse pensée, rien de puéril, et avec cela une impartialité parfaite. Dès que j'aurai lu tout l'ouvrage, je vous enverrai quelques petites remarques, entre autres sur les noms allemands qui sont un peu maltraités; ce qui peut répandre de l'obscurité sur cet ouvrage, puisqu'il y a des noms qui sont si défigurés, qu'il faut les deviner.

Je souhaiterais que votre plume eût composé tous les ouvrages qui sont faits et qui peuvent être de quelque instruction; ce serait le moyen de profiter et de tirer utilité de la lecture. Je m'impatiente quelquefois des inutilités, des pauvres réflexions, ou de la fécheresse qui règne dans certains livres; c'est au lecteur à digérer de pareilles lectures. Vous épargnez cette peine à vos lecteurs. Qu'un homme ait du jugement ou non, il profite également de vos ouvrages. Il ne lui faut que de la mémoire.

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * D d*

1738. Il me faut de l'application et une contention d'esprit pour étudier vos Elémens de *Newton*, ce qui se fera après Pâques, faisant une petite absence pour prendre

*Ce que vous savez ,
Avec beaucoup de bienfiance.*

Je vous exposerai mes doutes avec la dernière franchise, honteux de vous mettre toujours dans le cas des Israélites qui ne pouvaient relever les murs de Jérusalem qu'en se défendant d'une main, tandis qu'ils travaillaient de l'autre.

Avouez que mon système est insupportable; il me l'est quelquefois à moi-même. Je cherche un objet pour fixer mon esprit, et je n'en trouve encore aucun. Si vous en savez, je vous prie de m'en indiquer qui soit exempt de toute contradiction. S'il y a quelque chose dont je puisse me persuader, c'est qu'il y a un DIEU adorable dans le ciel, et un *Voltaire* presque aussi estimable à Cirey.

J'envoie une petite bagatelle à madame la Marquise, que vous lui ferez accepter. J'espère qu'elle voudra la placer dans ses entre-sols, et qu'elle voudra s'en servir pour ses compositions.

Je n'ai pas pu laisser votre portrait entre

les mains de *Césarion*. J'ai envié à mon ami
 d'avoir conversé avec vous , et de posséder 1738.
 encore votre portrait. C'en est trop , me suis-je
 dit ; il faut que nous partagions les faveurs
 du destin. Nous pensons tous de même sur
 votre sujet , et c'est à qui vous aimera et vous
 estimera le plus.

J'ai presque oublié de vous parler de vos
 pièces fugitives : la Modération dans le bon-
 heur, le Cadenas , le Temple de l'Amitié , &c. ;
 tout cela m'a charmé. Vous accumulez la
 reconnaissance que je vous dois. Que la Mar-
 quise n'oublie pas d'ouvrir l'encrier. Soyez
 persuadé que je ne regrette rien plus au monde
 que de ne pouvoir vous convaincre des senti-
 mens avec lesquels je suis ,

Monseigneur ,

votre très-fidèlement affectionné ami ,

FÉDÉRIC.

1738.

L E T T R E X L I X .

D U P R I N C E R O Y A L .

A Rupin , le 19 avril.

M O N S I E U R ,

J'y perds de toutes les façons lorsque vous êtes malade , tant par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche , que par la perte d'une infinité de bonnes pensées que j'aurais reçues si votre santé l'avait permis.

Pour l'amour de l'humanité , ne m'alarmez plus par vos fréquentes indispositions ; et ne vous imaginez pas que ces alarmes soient métaphoriques ; elles sont trop réelles pour mon malheur. Je tremble de vous appliquer les deux plus beaux vers que *Rouffseau* ait peut-être faits de sa vie :

Et ne mesurons point au nombre des années
La course des héros.

Césarion m'a fait un rapport exact de l'état de votre santé. J'ai consulté des médecins sur ce sujet : ils m'ont assuré , foi de médecins , que je n'avais rien à craindre pour vos jours ; mais pour votre incommodité , qu'elle ne

pouvait être radicalement guérie, parce que le mal était trop invétéré. Ils ont jugé que vous deviez avoir une obstruction dans les viscères du bas ventre, que quelques ressorts se sont relâchés, que des flatuosités ou une espèce de néphrétique sont la cause de vos incommodités. Voilà ce qu'à plus de cent lieues la faculté en a jugé. Malgré le peu de foi que j'ajoute à la décision de ces Messieurs, plus incertaine souvent que celle des métaphysiciens, je vous prie cependant, et cela véritablement, de faire dresser le *statum morbi* de vos incommodités, afin de voir si peut-être quelque habile médecin ne pourrait vous soulager. Quelle joie serait la mienne de contribuer en quelque façon au rétablissement de votre santé! Envoyez-moi donc, je vous prie, l'énumération de vos infirmités et de vos misères, en termes barbares et en langage baroque, et cela avec toute l'exactitude possible. Vous m'obligerez véritablement; ce sera un petit sacrifice que vous ferez obligé de faire à mon amitié.

Vous m'avez accusé la réception de quelques-unes de mes pièces, et vous n'y ajoutez aucune critique. Ne croyez point que j'aye négligé celles que vous avez bien voulu faire de mes autres pièces. Je joins ici la correction nouvelle de l'ode sur l'amour de DIEU,

— ajoutée à une petite pièce adressée à *Césarion*.
 1738. La manie des vers me lutine sans cesse, et je crains que ce soit de ces maux auxquels il n'y a aucun remède.

Depuis que l'*Apollon* de Cirey veut bien éclairer les petits atomes de Remusberg, tout y cultive les arts et les sciences.

Je voudrais que vous eussiez eu besoin de mon ode sur la patience, pour vous consoler des rigueurs d'une maîtresse, et non pour supporter vos infirmités. Il est facile de donner des consolations de ce qu'on ne souffre point soi-même; mais c'est l'effort d'un génie supérieur, que de triompher des maux les plus aigus, et d'écrire avec toute la liberté d'esprit du sein même des souffrances.

Votre épître sur l'envie est inimitable. Je la préfère presque encore à ses deux jumelles. Vous parlez de l'envie comme un homme qui a senti le mal qu'elle peut faire, et des sentimens généreux comme de votre patrimoine. Je vous reconnais toujours aux grands sentimens. Vous les sentez si bien, qu'il vous est facile de les exprimer.

Comment parler de mes pièces après avoir parlé des vôtres? Ce qu'il vous plaît d'en dire, sent un tant soit peu l'ironie. Mes vers sont les fruits d'un arbre sauvage; les vôtres sont d'un arbre franc. En un mot:

Tandis que l'aigle altier s'élève dans les airs ,
 L'hirondelle rase la terre.

— 5
 1738.

Philomèle est ici l'emblème de mes vers :
 Quant à l'oiseau du Dieu qui porte le tonnerre ,
 Il ne convient qu'au seul Voltaire.

Je me conforme entièrement à votre sentiment touchant les pièces de théâtre. L'amour, cette passion charmante, ne devrait y être employé que comme des épiceries que l'on met dans certains ragoûts, mais qu'on ne prodigue pas, de crainte d'émouffer la finesse du palais. Mérope mérite de toutes manières de corriger le goût corrompu du public, et de relever *Melpomène* du mépris que les colifichets de ses ornemens lui attirent. Je me repose bien sur vous des corrections que vous aurez faites aux deux derniers actes de cette tragédie. Peu de chose la rendrait parfaite : elle l'est assurément à présent.

Corneille, après lui *Racine*, ensuite *la Grange*, ont épuisé tous les lieux communs de la galanterie et du théâtre. *Crébillon* a mis, pour ainsi dire, les furies sur la scène : toutes ses pièces inspirent de l'horreur, tout y est affreux, tout y est terrible. Il fallait absolument après eux quitter une route usée, pour en suivre une plus neuve, une plus brillante.

Les passions que vous mettez sur le théâtre

1738. — font aussi capables que l'amour d'émouvoir, d'intéresser et de plaire. Il n'y a qu'à les bien traiter et les produire de la manière que vous le faites dans la Mérope et dans la Mort de César.

Le Ciel te réservait pour éclairer la France.
 Tu fortais triomphant de la carrière immense
 Que l'épopée offrait à tes desirs ardens ;
 Et nouveau Thucydide , on te vit avec gloire
 Rempporter les lauriers consacrés à l'histoire.
 Bientôt d'un vol plus haut , par des efforts puissans,
 Ta main fut débrouiller Newton et la nature ;
 Et Melpomène enfin , languissant sans parure ,
 Attend tout à présent de tes riches présens.

Je quitte la brillante poésie pour m'abymer avec vous dans le gouffre de la métaphysique ; j'abandonne le langage des dieux , que je ne fais que bégayer , pour parler celui de la divinité même , qui m'est inconnu. Il s'agit à présent d'élever le faite du bâtiment , dont les fondemens sont très-peu solides. C'est un ouvrage d'araignée qui est à jour de tous côtés , et dont les fils subtils soutiennent la structure.

Personne ne peut être moins prévenu en faveur de son opinion que je le suis de la mienne. J'ai discuté la fatalité-absolue avec

toute l'application possible , et j'y ai trouvé des difficultés presque invincibles. J'ai lu une infinité de systêmes, et je n'en ai trouvé aucun qui ne soit hérissé d'absurdités ; ce qui m'a jeté dans un pyrrhonisme affreux. D'ailleurs je n'ai aucune raison particulière qui me porte plutôt pour *la fatalité absolue* que pour *la liberté*. Qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas , les choses iront toujours le même train. Je soutiens ces sortes de choses tant que je puis , pour voir jusqu'où l'on peut pousser le raisonnement , et de quel côté se trouve le plus d'absurdités. — 1738.

Il n'en est pas tout-à-fait de même de la *raison suffisante*. Tout homme qui veut être philosophe , mathématicien , politique , en un mot , tout homme qui veut s'élever au-dessus du commun des autres , doit admettre la *raison suffisante*.

Qu'est-ce que cette *raison suffisante* ? c'est la cause des événemens. Or tout philosophe recherche cette cause , ce principe ; donc tout philosophe admet la *raison suffisante*. Elle est fondée sur la vérité la plus évidente de nos actions. *Rien* ne saurait produire un être , puisque *rien* n'existe pas. Il faut donc nécessairement que les êtres , ou les événemens , aient une cause de leur être dans ce qui les a précédés ; et cette cause on l'appelle la *raison*

— 1738. suffisante de leur existence ou de leur naissance. Il n'y a que le vulgaire qui, ne connaissant point de *raison suffisante*, attribue au *hasard* les effets dont les causes lui sont inconnues. Le *hasard* en ce sens est le synonyme de *rien*. C'est un être sorti du cerveau creux des poètes, et qui, comme ces globules de savon que font les enfans, n'a aucun corps.

Vous allez boire à présent la lie de mon nectar sur le sujet de la fatalité absolue. Je crains fort que vous n'éprouviez, à l'explication de mon hypothèse, ce qui m'arriva l'autre jour. J'avais lu dans je ne fais quel livre de physique, où il s'agissait du muscle céphalopharyngien. Me voilà à consulter *Furetière* pour en trouver l'éclaircissement: il dit que le muscle céphalopharyngien est l'orifice de l'œsophage, nommé pharynx. Ah ! pour le coup, dis-je, me voilà devenu bien habile. Les explications sont souvent plus obscures que le texte même. Venons à la mienne.

J'avoue premièrement que les hommes ont un sentiment de liberté : ils ont ce qu'ils appellent la puissance de déterminer leur volonté, d'opérer des mouvemens, &c. Si vous appelez ces actes, la liberté de l'homme, je conviens avec vous que l'homme est libre. Mais si vous appelez liberté, les raisons

qui déterminent les résolutions, les causes des mouvemens qu'elles opèrent, en un mot, ce qui peut influer sur ses actions, je puis prouver que l'homme n'est point libre. 1738.

Mes preuves seront tirées de l'expérience. Elles seront tirées des observations que j'ai faites sur les motifs de mes actions et sur celles des autres.

Je soutiens premièrement que tous les hommes se déterminent par des raisons tant bonnes que mauvaises (ce qui ne fait rien à mon hypothèse), et ces raisons ont pour fondement une certaine idée de bonheur ou de bien-être. D'où vient que, lorsqu'un libraire m'apporte la *Henriade* et les épigrammes de *Roussseau*, d'où vient, dis-je, que je choisis la *Henriade*? c'est que la *Henriade* est un ouvrage parfait, et dont mon esprit et mon cœur peuvent tirer un usage excellent, et que les épigrammes ordurières salissent l'imagination. C'est donc l'idée de mon avantage, de mon bien-être, qui porte ma raison à se déterminer en faveur d'un de ces ouvrages préférablement à l'autre. C'est donc l'idée de mon bonheur qui détermine toutes mes actions. C'est donc le ressort dont je dépends, et ce ressort est lié avec un autre qui est mon tempérament; c'est-là précisément la roue avec laquelle le créateur monte les ressorts de la volonté; et l'homme a la même

— 1738. liberté que le pendule. Il a de certaines vibrations ; en un mot, il peut faire des actions, &c. mais toutes asservies à son tempérament, et à sa façon de penser plus ou moins bornée.

Questionnez quel homme il vous plaira sur ce qu'il a fait telle ou telle action : le plus stupide de tous vous alléguera une raison. C'est donc une raison qui le détermine. L'homme agit donc selon une loi, et en conséquence du ton que le créateur lui a donné.

Voici donc une vérité non moins fondée sur l'expérience. Concluons donc que l'homme porte en foi le mobile qui le détermine, ou qui cause ses résolutions.

Je voudrais, pour l'amour de la fatalité absolue, qu'on n'eût jamais cherché de subterfuge contre la liberté dans de faux raisonnemens. Tel est celui que vous combattez très-bien, et que vous détruisez totalement. En effet rien de moins conséquent, que nous ferions des dieux si nous étions libres. Il y a beaucoup de témérité à vouloir raisonner des choses qu'on ne connaît point ; et il y en a encore infiniment plus de vouloir prescrire des limites à la toute-puissance divine.

J'examine simplement les vérités qui me sont connues : et de là je conclus que, puisqu'elles sont telles, DIEU a voulu qu'elles soient. Mon raisonnement ne fait qu'enchaîner les effets

de la nature avec leur cause primitive qui est
DIEU.

 1738.

Selon ce système, DIEU ayant prévu les effets des tempéramens et des caractères des hommes, conserve en plein sa préscience : et les hommes ont une espèce de liberté, quoique très-bornée, de suivre leurs raisonnemens ou leur façon de penser.

Il s'agit à présent de montrer que mon hypothèse ne contient rien d'injurieux ni de contradictoire contre l'essence divine. C'est ce que je vais prouver.

L'idée que j'ai de DIEU est celle d'un Etre tout-puissant, très-bon, infini et raisonnable à un degré supérieur. Je dis que ce DIEU se détermine en tout par les raisons les plus sublimes, qu'il ne fait rien que de très-raisonnable et de très-conséquent. Ceci ne renverse en aucune façon la liberté de DIEU : car, comme DIEU est la raison même, dire qu'il se détermine par la raison, c'est dire qu'il se détermine par sa volonté ; ce qui n'est en ce sens qu'un jeu de mots. De plus, DIEU peut prévoir ses propres actions, puisqu'elles sont asservies à l'infini, à l'excellence de ses attributs. Elles portent toujours le caractère de la perfection. Si donc DIEU est lui-même le destin, comment en peut-il être l'esclave ? Et si ce DIEU qui, selon M. Clarke, ne peut se tromper, si ce

— 1738. DIEU prévoit les actions des hommes, il faut donc nécessairement qu'elles arrivent. M. *Clarke* lui-même l'avoue fans s'en apercevoir.

Mon raisonnement se réduit à ce que DIEU étant l'excellence même, il ne peut rien faire que de très-excellent, et c'est ce qu'attestent les œuvres de la nature; c'est de quoi tous les hommes en général nous font un témoignage, et de quoi vous persuaderiez seul, s'il n'y avait que vous dans l'univers.

Cependant il faut se garder de juger du monde par parties; ce sont les membres d'un tout, où l'assortiment est nécessaire. Dire, parce qu'il y a quelques hommes mal-fefans, que DIEU a tout mal fait, c'est perdre de vue la totalité, c'est considérer un point dans un ouvrage de miniature, et négliger l'effet de l'ensemble. Comptons que tout ce que nous apercevons dans la nature concourt aux vues du créateur. Si nos yeux de taupe ne peuvent apercevoir ces vues, ce défaut est dans notre nerf optique, et non pas dans l'objet que nous envisageons.

Voilà tout ce que mon imagination a pu vous fournir sur le roman de la fatalité absolue, et sur la présience divine. Du reste, je respecte beaucoup *Cicéron*, protecteur de la liberté, quoiqu'à dire vrai ses *Tusculanes* sont,

de tous ses ouvrages, celui qui me convient le mieux. ————
1738.

Vous anoblissez le dieu de M. *Clarke* d'une telle façon que je commence déjà à sentir du respect pour cette divinité. Si vous eussiez vécu du temps de *Moïse*, le dieu d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob* n'y aurait rien perdu, et sûrement il aurait été plus digne de nos hommages que celui que nous présente le bègue législateur des Juifs.

Je me réserve de vous parler une autre fois de votre excellent essai de physique. Cet ouvrage mérite bien d'occuper une autre lettre particulièrement destinée à ce sujet. Je remplirai également mes engagements touchant le Siècle de *Louis XIV*; et je joindrai à cette lettre quelques considérations sur l'état du corps politique de l'Europe, que je vous prierai cependant de ne communiquer à personne. Mon dessein était de le faire imprimer en Angleterre comme l'ouvrage d'un anonyme. Quelques raisons m'en ont fait différer l'exécution.

J'attends l'épître sur l'amitié comme une pièce qui couronnera les autres. Je suis aussi affamé de vos ouvrages que vous êtes diligent à les composer.

Je fus tout surpris en vérité lorsque je vis que la marquise du *Châtelet* me trouvait si

1738. admirable. J'en ai cherché la raison fuffifante avec *Leibnitz*, et je fuis tenté de croire que cette grande admiration de la Marquife ne vient que d'un petit grain de pareffe. Elle n'est pas auffi généreufe que vous de fes momens. Je me déclare incontinent le rival de *Newton*, et fuivant la mode de Paris, je vais compofer un libelle contre lui. Il ne dépend que de la Marquife de rétablir la paix entre nous. Je cède volontiers à *Newton* la préférence que l'ancienneté de connoiffance et fon mérite personnel lui ont acquife, et je ne demande que quelques mots écrits dans des momens perdus : moyennant quoi je tiens quitte la Marquife de toute admiration quelconque.

J'ai fonné le tocsin mal à propos dans la dernière lettre que je vous ai écrite ; vous voudrez bien continuer votre correfpondance par M. *Thiriot*. Mon foupçon, après l'avoir éclairci, s'est trouvé mal fondé. J'en fuis bien aife, parce que cela me procurera d'autant plus promptement vos réponfes.

Vous ne fauriez croire à quel point j'estime vos penfées, et combien j'aime votre cœur. Je fuis bien fâché d'être le Saturne du monde planétaire dont vous êtes le foleil. Qu'y faire ? mes fentimens me rapprochent de vous, et l'affection que je vous porte n'en eft pas moins fervente.

fervente. Je joins à cette lettre ce que vous m'avez demandé sur la vie de la czarine et du czarovitz. Si vous souhaitez quelque chose de plus sur ce sujet, je m'offre de vous satisfaire étant à jamais ,

1738.

Monfieur ,

votre très-parfait et très-fidelle ami ,

FÉDÉRIC.

L E T T R E L.

D E M. D E V O L T A I R E.

Avril.

MONSEIGNEUR ,

J'AI reçu de nouveaux bienfaits de votre Altefferoyale, des fruits précieux de votre loisir et de votre fingulier génie. L'ode à sa majesté la reine votre mère, me paraît votre plus bel ouvrage. Il faut bien, quand votre cœur se joint à votre esprit, qu'il en naisse un chef-d'œuvre. Je n'y trouve à reprendre que quelques exprefions qui ne font pas tout-à-fait dans notre exactitude françoise. Nous ne difons pas *des encens* au pluriel : nous ne difons point, comme on dit, je crois, en allemand, encenser à quelqu'un. Cette phrase n'est en usage que parmi quelques

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * E e*

1738. ministres réfugiés, qui tous ont un peu corrompu la pureté de la langue française. Voilà, à peu-près, tout ce que ma pédanterie grammaticale peut critiquer dans cet ouvrage charmant, que je chéris comme homme, comme poète, comme ferviteur bien tendrement attaché à votre auguste personne.

Que je suis enchanté quand je vois un prince né pour régner, dire :

*Ta clémence et ton équité,
Ces limites de ta puissance.*

Voilà deux vers que j'admirerais dans le meilleur poète, et qui me transportent dans un prince. Vous faites comme *Marc-Aurèle* la satire des cours par votre exemple et par vos écrits, et vous avez par-dessus lui le mérite de dire en beaux vers, dans une langue étrangère, ce qu'il disait assez séchement dans sa langue propre.

Si la tendresse respectable qui a dicté cette ode ne m'avait enlevé mon premier suffrage, je pourrais le donner à l'ode. Enfin il y a plus d'imagination, et le mérite de la difficulté surmontée qu'on doit compter dans tous les arts, est bien plus grand dans une ode que dans une épître libre.

Le Printemps est dans un tout autre goût : c'est un tableau de *Claude Lorrain*. Il y a un

poète anglais, homme de mérite, nommé Tomphon, qui a fait les quatre saisons dans ce goût-là, en *blank verse*, sans rime. Il semble que le même dieu vous ait inspiré tous deux. 1738.

Votre Altesse royale me permettra-t-elle de faire sur ce poème une remarque qui n'est guère poétique :

Et dans le vaste cours de ses longs mouvemens ,
La terre gravitant et roulant sur ses flancs ,
Approchant du soleil , en sa carrière immense....

Voilà des vers philosophiques, par conséquent leur devoir est d'être vrais et d'avoir raison. Ce n'est pas ici *Josué* qui s'accommode à l'erreur vulgaire, et qui parle en homme très-vulgaire; c'est un prince copernicien qui parle, un prince dans les Etats de qui *Copernic* est né; car je le crois né à Thorn, et je pense que votre maison royale pourrait bien avoir des droits sur Thorn; mais venons au fait. Ce fait est que la terre, du printemps à l'été, s'éloigne toujours du soleil, de façon qu'au milieu du cancer, elle est environ d'un million de grands milles germaniques plus loin de cet astre qu'au milieu de l'hiver; et que nous avons, moyennant cette inégalité dans son cours, huit jours d'été de plus que d'hiver.

1738. Je fais bien qu'on a cru long-temps qu'en été nous étions plus près du soleil ; mais c'est une grande erreur. Il ne doit pas paraître singulier qu'un trente-troisième degré de proximité de plus ne nous échauffe pas ; car je n'ai guère plus chaud à trente-deux pieds de ma cheminée qu'à trente-trois. Ce qui fait la chaleur n'est donc pas la proximité ; mais la perpendicularité des rayons du soleil, et leur plus grande quantité réfractée de l'air sur la terre. Or en été les rayons sont plus approchans de la perpendiculaire et plus réfractés sur notre horizon septentrional, comme fait votre Altesse.

Je fais tout ce verbiage pour excuser mon unique critique. D'ailleurs je ne puis trop remercier votre Altesse royale de l'honneur qu'elle fait à notre Parnasse français.

J'envoie la quatrième épître par ce paquet ; je corrige la troisième. J'aurais envoyé les trois nouveaux derniers actes de *Méropé*, mais on les transcrit.

Ce que votre Altesse royale a daigné me mander du czar *Pierre I* change bien mes idées. Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se joindre à des desseins qui auraient honoré *Alexandre* ? Quoi ! policer son peuple et le tuer ! être bourreau, abominable bourreau, et législateur ! quitter le trône pour le fouiller

ensuite de crimes ! créer des hommes , et déshonorer la nature humaine ! Prince , qui faites l'honneur du genre-humain par le cœur et par l'esprit , daignez me développer cette énigme. J'attendrai les mémoires que vos bontés voudront bien me communiquer , et je n'en ferai usage que par vos ordres. Je ne continuerai l'histoire de *Louis XIV* , ou plutôt de son siècle , que quand vous me le commanderez. Je ne veux. . .

(*Le reste manque.*)

L E T T R E L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

De Bruxelles , mai.

MONSEIGNEUR ,

EN revenant de ces tristes terres , dans le voisinage desquelles votre Altesse royale n'a point été , j'ai l'honneur de lui écrire pour me consoler. J'espère que votre Altesse royale m'enverra long-temps ses ordres à Bruxelles ; je les recevrai beaucoup plutôt , et plus sûrement que quand ils se faisaient tant de cascades de Paris à Bar-le-duc et à Cirey. Je recevrai

1738. — au moins vos ordres directement, dans l'espérance qu'un jour, avant de mourir, *videbo dominum meum à facie ad faciem*.

Je prends la liberté d'adresser à votre Altesse royale une petite relation, non pas de mon voyage, mais de celui de M. le baron de *Gangan* (1). C'est une fadaïse philosophique qui ne doit être lue que comme on se délasse d'un travail sérieux avec les bouffonneries d'*Arlequin*. Le véritable ennemi de *Machiavel* aura-t-il quelques momens pour voyager avec ce baron de *Gangan*? Il y verra au moins un petit article plein de vérité sur les choses de la terre. Je compte vous présenter bientôt un autre tribut de bagatelles poétiques, car je me tiens comptable de mon temps à mon vrai souverain. Les biens des sujets appartiennent, dit-on, aux autres rois; mon cœur et mes momens appartiennent au mien. Madame *du Châtelet*, son autre sujette, et plus digne ornement de sa cour, lui présente ses respects, selon la permission qu'il nous en a donnée. Elle ne fera ici que plaider, elle trouvera peu de personnes à qui elle puisse parler de philosophie. Les arts n'habitent pas plus à Bruxelles que les plaisirs. Une vie retirée et douce est ici le partage de presque tous les particuliers;

(1) Cet ouvrage n'a jamais été connu, du moins sous ce titre.

mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui, —
 qu'on s'y méprend très-aifément. L'ennui 1738.
 n'approchera point d'une maison qu'*Emilie*
 habite, et qui est honorée des lettres de notre
 prince. Nous sommes dans le quartier le plus
 retiré, dans la rue de la grosse tour. C'est là
 que nous nous entretenons tous les jours de
 ce prince qui fera l'amour de la terre, comme
 il est le nôtre; et de M. le baron de *Keiserling*,
 si digne de lui plaire et de le voir; et du favant
 M. *Jordan*, à qui je porte envie.

Je suis avec le plus profond respect et la
 plus tendre reconnaissance, Monseigneur, de
 votre Altesse royale, le très-humble, &c.

L E T T R E L I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, le 20 mai.

MONSEIGNEUR,

Vos jours de poste sont comme les jours de
Titus : vous pleureriez si vos lettres n'étaient
 pas des bienfaits. Vos deux dernières, du 31
 mars et 19 avril, dont votre Altesse royale
 m'honore, font de nouveaux liens qui m'atta-
 chent à elle; et il faut bien que chacune de

— mes réponses soit un nouveau serment de
 1738. fidélité que mon ame, votre sujette, fait à
 votre ame, sa souveraine.

La première chose dont je me sens forcé de parler, est la manière dont vous pensez sur *Machiavel*. Comment ne seriez-vous point ému de cette colère vertueuse où vous êtes presque contre moi, de ce que j'ai loué le style d'un méchant homme? C'était aux *Borgia*, père et fils, et à tous ces petits princes qui avaient besoin de crimes pour s'élever, à étudier cette politique infernale; il est d'un prince tel que vous de la détester. Cet art, qu'on doit mettre à côté de celui des *Locuste* et des *Brinvilliers*, a pu donner à quelques tyrans une puissance passagère, comme le poison peut procurer un héritage; mais il n'a jamais fait ni de grands hommes, ni des hommes heureux: cela est bien certain. A quoi peut-on donc parvenir par cette politique affreuse? au malheur des autres et au sien même. Voilà les vérités qui sont le catéchisme de votre belle ame.

Je suis si pénétré de ces sentimens, qui sont vos idées innées, et dont le bonheur des hommes doit être le fruit, que j'oubliais presque de rendre grâce à votre Altesse royale de la bonté qu'elle a de s'intéresser à mes maux particuliers. Mais ne faut-il pas que
 l'amour

l'amour du bien public marche le premier ? —
 Vous joignez donc, Monseigneur, à tant de bienfaits, celui de daigner consulter pour moi des médecins. Je ne fais qu'une seule chose aussi singulière que cette bonté, c'est que les médecins vous ont dit vrai. Il y a long-temps que je suis persuadé que ma maladie, s'il est permis de comparer le mal avec le bien, est, tout comme mon attachement à votre personne, une affaire pour la vie. 1738.

Les consolations que je goûte dans ma délicieuse retraite et dans l'honneur de vos lettres, sont assez fortes pour me faire supporter des douleurs encore plus grandes. Je souffre très-patiemment ; et quoique les douleurs soient quelquefois longues et aiguës, je suis très-éloigné de me croire malheureux. Ce n'est pas que je sois stoïcien, au contraire, c'est parce que je suis très-épicurien, parce que je crois la douleur un mal et le plaisir un bien ; et que, tout bien compté et bien pesé, je trouve infiniment plus de douceurs que d'amertumes dans cette vie.

De ce petit chapitre de morale je volerais sur vos pas, si votre Altesse royale le permet, dans l'abyme de la métaphysique. Un esprit aussi juste que le vôtre, ne pouvait assurément regarder la question de la liberté comme une chose démontrée. Ce goût que vous avez

— 1738. pour l'ordre et l'enchaînement des idées, vous a représenté fortement DIEU comme maître unique et infini de tout : et cette idée, quand elle est regardée seule, sans aucun retour sur nous-mêmes, semble être un principe fondamental d'où découle une fatalité inévitable dans toutes les opérations de la nature. Mais aussi une autre manière de raisonner semble encore donner à DIEU plus de puissance, et en faire un être, si j'ose le dire, plus digne de nos adorations ; c'est de lui attribuer le pouvoir de faire des êtres libres. La première méthode semble en faire le Dieu des machines, et la seconde le Dieu des êtres pensans. Or ces deux méthodes ont chacune leur force et leur faiblesse. Vous les pesez dans la balance du sage ; et malgré le terrible poids que les *Leibnitz* et les *Wolf* mettent dans cette balance, vous prenez encore ce mot de *Montagne*, que *sais-je ?* pour votre devise.

Je vois plus que jamais, par le mémoire sur le czarovitz, que votre Altesse royale daigne m'envoyer, que l'histoire a son pyrrhonisme aussi-bien que la métaphysique. J'ai eu soin, dans celle de *Louis XIV*, de ne pas percer plus qu'il ne faut dans l'intérieur du cabinet. Je regarde les grands événemens de ce règne comme de beaux phénomènes dont je rends compte, sans remonter au premier principe.

La cause première n'est guère faite pour le physicien, et les premiers ressorts des intrigues ne sont guère faits pour l'historien. Peindre les mœurs des hommes, faire l'histoire de l'esprit humain dans ce beau siècle, et surtout l'histoire des arts, voilà mon seul objet. Je suis bien sûr de dire la vérité quand je parlerai de *Descartes*, de *Corneille*, du *Pouffin*, de *Girardon*, de tant d'établissmens utiles aux hommes; je serais sûr de mentir si je voulais rendre compte des conversations de *Louis XIV* et de madame de *Maintenon*. ——
1738.

Si vous daignez m'encourager dans cette carrière, je m'y enfoncerai plus avant que jamais; mais en attendant je donnerai le reste de cette année à la physique, et surtout à la physique expérimentale. J'apprends, par toutes les nouvelles publiques, qu'on débite mes *Elémens* de *Newton*, mais je ne les ai point encore vus; il est plaisant que l'auteur et la personne à qui ils sont dédiés soient les seuls qui n'aient point l'ouvrage. Les libraires de *Hollande* se sont précipités, sans me consulter, sans attendre les changemens que je préparais; ils ne m'ont ni envoyé le livre, ni averti qu'ils le débitaient. C'est ce qui fait que je ne peux avoir moi-même l'honneur de l'adresser à votre *Altesse royale*; mais on en fait une nouvelle édition plus correcte, que j'aurai l'honneur de lui envoyer.

1738. Il me femble, Monfeigneur, que ce petit *commercium epiftolicum* embraffe tous les arts. J'ai eu l'honneur de vous parler de morale, de métaphyfique, d'hiftoire, de phyfique; je ferais bien ingrat fi j'oubliais les vers. Et comment oublier les derniers que votre Alteffe royale vient de m'envoyer? Il eft bien étrange que vous puiffiez écrire avec tant de facilité dans une langue étrangère. Des vers français font très-difficiles à faire en France, et vous en composez à Remusberg comme fi *Chaulieu*, *Chapelle*, *Greffet*, avaient l'honneur de foupper avec votre Alteffe royale.

(*Le refte manque.*)

LETTRE LIII.

D U P R I N C E R O Y A L.

Mai.

MON CHER AMI,

CE titre vous eft dû, et par votre rare mérite, et par la fincérité avec laquelle vous me faites apercevoir mes fautes. Je fuis charmé de votre critique; je corrigerai tous les endroits que vous avez marqués; je travaillerai comme fous vos yeux. Vos lumières et vos cenfures

feront comme les canaux qui forment les jets d'eau : elles régleront l'effor de mon esprit ; et plus vous mettrez de sévérité dans vos critiques, plus vous augmenterez mes obligations. 1738.

Votre quatrième épître est un chef-d'œuvre. *Césarion* et moi nous l'avons lue, relue et admirée plus d'une fois. Je ne saurais vous dire à quel point j'estime vos ouvrages. La noble hardiesse avec laquelle vous débitez de grandes vérités, m'enchanté.

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter.

Ce vers est peut-être le plus philosophique qui ait jamais été fait. L'orgueil de la plupart des savans n'est pas capable de se ployer sous cette vérité. Il faut avoir épuisé la philosophie pour en dire autant.

Vous avez un talent tout particulier pour exprimer les grands sentimens et les grandes vérités. Je suis charmé de ces deux vers :

*O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis !*

Je voudrais pouvoir inculquer cette vérité dans le cœur de tous mes compatriotes et de tous les hommes. Si le genre-humain pensait ainsi, nous verrions une république plus parfaite et plus heureuse que celle de *Platon*.

1738. Cette saison, qui est pour moi le semestre de mars, m'a tant fourni d'occupation qu'il m'a été impossible de vous répondre plutôt. J'ai reçu encore la cinquième épître, sur le bonheur, et je réponds à toutes ces lettres à la fois.

Pour vous parler avec ma franchise ordinaire, je vous avouerai naturellement que tout ce qui regarde l'*homme-dieu* ne me plaît point dans la bouche d'un philosophe, d'un homme qui doit (1) être au-dessus des erreurs populaires. Laissez au grand *Corneille*, vieux radoteur et tombé dans l'enfance, le travail insipide de rimer l'imitation de JESUS-CHRIST, et ne tirez que de votre fonds ce que vous avez à nous dire. On peut parler de fables, mais seulement comme fables; et je crois qu'il vaut mieux garder un silence profond sur les fables chrétiennes, canonisées par leur ancienneté et par la crédulité des gens absurdes et stupides.

Il n'y aurait qu'au théâtre où je permettrais de représenter quelque fragment de l'histoire de ce prétendu *sauveur*; mais dans votre cinquième épître il paraît que trop de condescendance pour les jésuites ou la prêtraille; vous a déterminé à parler de ce ton.

(1) Il s'agit de ces vers du Discours sur la vertu : *Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres, &c.*

Vous voyez , Monsieur , que je suis sincère. —
 Je puis me tromper , mais je ne ferais vous 1738.
 déguiser mes sentimens.

Césarion a reçu avec joie et avec transport la lettre que vous lui avez écrite. Vous recevrez sa réponse sous ce même couvert. Nous allons nous séparer pour un temps , puisque je suivrai le roi au pays de Clèves. Je compte y être le mois prochain. Ayez la bonté d'adresser vos lettres , vers ce temps , au colonel *Bork* à Vésel. J'espère en recevoir quelques-unes pendant le séjour que j'y ferai , vu la proximité de la France. Je tournerai le visage vers *Cirey* ; je ferai comme les Juifs captifs à *Babylone* , qui se tournaient vers le côté du temple pour faire leurs prières , et pour implorer l'assistance divine.

Voici quelques pièces de ma façon que j'expose au creuset. (a) Je crains fort qu'elles ne soutiennent pas l'épreuve. C'est , comme vous voyez , toujours le démon des vers qui me domine. Bientôt celui des combats pourra influencer sur moi. Si le sort ou le démon de la guerre me rend ennemi des Français , soyez bien persuadé que la haine n'aura jamais d'empire sur mon esprit , et que mon cœur démentira toujours mon bras. Vous seul , Monsieur,

(a) Le Philosophe guerrier , épître à *M. Jordan*, une autre à *Césarion*.

— me faites aimer votre nation. Je chérirai ten-
1738. drement les habitans de Cirey , tandis que je
ferai la guerre aux Français ; et je dirai :

. Mon épée

Qui du fang espagnol eût été mieux trempée....

Je vous prie de me donner de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous fera possible : je suis d'une inquiétude extrême sur tout ce qui regarde votre santé. Nous venons de perdre ici un des plus grands hommes d'Allemagne. C'est le fameux M. de *Beaufobre* , homme d'honneur et de probité , grand génie , d'un esprit fin et délié , grand orateur , savant dans l'histoire de l'Eglise et dans la littérature , ennemi implacable des jésuites , la meilleure plume de Berlin , un homme plein de feu et de vivacité , que quatre-vingts années de vie n'avaient pu glacer , d'ailleurs sentant quelque faiblesse pour la superstition , défaut assez commun chez les gens de son métier , et connaissant assez la valeur de ses talens pour être sensible aux applaudissemens et à la louange. Cette perte m'est d'autant plus sensible qu'elle est irréparable. Nous n'avons personne qui puisse remplacer M. de *Beaufobre*. Les hommes de son mérite sont rares , et quand la nature les sème , ils ne parviennent pas tous à la maturité.

Il m'est parvenu une lettre qu'une dame de ce pays-ci vous a écrite. Vous aurez bien vu par son style qu'elle est brouillée avec le sens commun. Ne jugez pas de toutes nos dames par cet échantillon, et croyez qu'il en est dont l'esprit et la figure ne vous paraîtraient pas réprouvables. Je leur dois bien quelque mot en leur faveur, car elles répandent des charmes inexprimables dans le commerce de la vie; en faisant même abstraction de la galanterie, elles sont d'une nécessité indispensable dans la société; sans elles toute conversation est languissante.

1738.

J'attends la *Méropé*, j'attends quelque merveille fraîchement éclosée; j'attends des nouvelles de mon ami, une réponse sur quelques bagatelles que j'ai fait partir pour le petit paradis de Cirey; et toute cette attente me fait bien languir. J'ai oublié de vous dire que j'ai reçu votre *Newton*, j'entends l'édition de Hollande. Je vous ai promis de vous communiquer toutes mes réflexions; mais le moyen? Je n'ai pas eu depuis quatre semaines le moment de me reconnaître, et à peine puis-je vous écrire ces deux mots.

Mille amitiés à la Marquise, et à tous ceux qui sont assemblés à Cirey au nom de *Voltaire*. Je vous prie, ne m'oubliez point; et soyez

— fermement persuadé de l'estime et de l'amitié
1738. avec laquelle je suis,
Monfieur,

votre très-fidelle ami,
FÉDÉRIC.

L E T T R E L I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Louvain, ce 30 mai.

M O N S E I G N E U R ,

EN partant de Bruxelles, j'ai reçu tout ce qui peut flatter mon ame et guérir mon corps, et c'est à votre Altesse royale que je le dois. *Deus nobis hæc munera fecit.* Vous voulez que je vive, Monseigneur; j'ose dire que vous avez quelque raison de ne pas vouloir que le plus tendre de vos admirateurs, le fidelle témoin de ce qui se passe dans votre belle ame, périsse sitôt. La Henriade et moi nous vous devons la vie. Je suis bien plus honoré que ne le fut *Virgile*. *Auguste* ne fit des vers pour lui qu'après la mort de son poëte, et votre Altesse royale fait vivre le sien et daigne honorer la Henriade d'un avertissement de sa main. Ah! Monseigneur, qu'ai-je à faire de

la misérable bienveillance d'un cardinal , que la fortune a rendu puissant ? qu'ai-je besoin des autres hommes ? Plût à Dieu que je restasse dans l'hermitage du comte de *Loo* , où je vais suivre *Emilie* ! Nous arrivâmes avant-hier à Bruxelles. Nous voici en route ; je ne commencerai que dans quelques jours à jouir d'un peu de loisir ; dès que j'en aurai , je mettrai en ordre de quoi amuser quelques quarts d'heure mon protecteur , tandis qu'il s'occupera à ce bel ouvrage , si digne d'un prince comme lui ; s'il daigne écrire contre *Machiavel* , ce sera *Apollon* qui écrasera le serpent *Python*. Vous êtes certainement mon *Apollon* , Monseigneur , vous êtes pour moi le dieu de la médecine et celui des vers ; vous êtes encore *Bacchus* , car votre Altesse royale daigne envoyer de bon vin à *Emilie* et à son malade ; ayez donc la bonté d'ordonner , Monseigneur , que ce présent de *Bacchus* soit voituré à l'adresse d'un de ses plus dignes favoris ; c'est M. le duc d'*Aremberg* ; tout vin doit lui être adressé , comme tout ouvrage vous doit hommage. Il y a certaines cérémonies à Bruxelles , pour le vin , dont il nous sauvera ; j'espère que je boirai avec lui à la santé de mon cher souverain , du vrai maître de mon ame , dont je suis plus réellement le sujet que du roi sous lequel je suis né. Il faut partir ; je

1738. — finis une lettre que mon cœur très-bayard ne m'eût point permis de finir sitôt ; quand je serai arrivé , je donnerai une libre carrière à mes remercimens , et la digne *Emilie* aura l'honneur d'y joindre les siens. Je ferai serment de docilité au médecin dont votre Altesse royale a eu la bonté de m'envoyer la consultation. J'écrirai à votre aimable favori , M. de *Keiserling* ; je remplirai tous les devoirs de mon cœur ; je suis à vos pieds , grand Prince, *O et præsidium et dulce decus meum*. Je suis en courant , mais avec les sentimens les plus inébranlables de respect , d'admiration, de tendre reconnaissance ,
 Monseigneur , &c.

L E T T R E L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juin.

MONSEIGNEUR ,

J'AI reçu une partie des nouvelles faveurs dont votre Altesse royale me comble. Monsieur *Thiriot* m'a fait tenir le paquet où je trouve le *Philosophe guerrier* et les épîtres à MM. de *Keiserling* et *Jordan*. Vous allez à pas

de géant , et moi je me traîne avec faiblesse. —
 Je n'ai l'honneur d'envoyer qu'une pauvre 1738.
 épître : *oportet illum crescere , me autem minui.*

Avec quelle ardeur vous courez
 Dans tous les sentiers de la gloire !
 Seigneur , lorsque vous vous battriez ,
 Il est clair que vous cueillerez
 Ces beaux lauriers de la victoire ;
 Et même vous les chanterez.
 Vous ferez l'Achille et l'Homère :
 Votre esprit , votre ardeur guerrière
 Des Français se feront chérir ;
 Vous aurez le double plaisir
 Et de nous vaincre et de nous plaire.

Je demande en grâce à votre Altesse royale ,
 qu'une des premières expéditions de ses cam-
 pagnes soit de venir reprendre Cirey , qui a
 été très - injustement détaché de Remusberg ,
 auquel il appartient de droit. Mais à la paix ,
 ne rendez jamais Cirey : je vous en conjure ,
 Monseigneur ; rendez , si vous le voulez ,
 Strasbourg et Metz , mais gardez votre Cirey ,
 et surtout que le canon n'endommage point
 les lambris dorés et vernis , et les niches et
 les entrefols d'*Emilie*. Je me doute qu'il y a
 en chemin une écritoire pour elle. Celle dont
 vous avez honoré M. *Jordan* , va faire éclore

— d'excellens ouvrages. Si c'était un autre que
 1738. *Jordan*, je dirais sur cette écriture venue
 de votre main, ce que je ne fais quel turc
 difait à *Scanderbeg* : Vous m'avez envoyé
 votre fabre, mais vous ne m'avez pas envoyé
 votre bras.

Votre épître à *Jordan* est de la très-bonne
 plaifanterie : celle à *Césarion* est digne de votre
 cœur et de votre esprit : le Philosophe guerrier
 répond très-bien à son titre ; cela est plein
 d'imagination et de raison. Remarquez, je
 vous en supplie, Monseigneur, que vous ne
 faites que de légères fautes contre la langue
 et contre notre versification. Par exemple,
 dans ce beau commencement :

Loin de ce séjour solitaire
 Où sous les auspices charmans
 De l'amitié tendre et sincère, &c.

vous mettez la science non d'orgueil enflée.

Vous ne pouvez deviner que science est là
 de trois syllabes, et que ce non est un peu
 dur après science. Voilà ce qu'un grammairien
 de l'académie française vous dirait ; mais vous
 avez ce que n'a nul académicien de nos jours,
 je veux dire du génie.

Je vous demande pardon, Monseigneur,
 mais savez-vous combien ces vers sont beaux ?

Et le trépas qui nous poursuit
 Sous nos pas creuse notre tombe :
 L'homme est une ombre qui s'enfuit ,
 Une fleur qui se fane et tombe.
 Mille chemins nous font ouverts
 Pour quitter ce triste univers ;
 Mais la nature si féconde
 N'en fit qu'un pour entrer au monde.

 1738.

Elle n'a fait qu'un *Frédéric* , puisse-t-il rester en ce monde aussi long-temps que son nom !

Je jure à votre Altesse royale que dès que vous aurez repris possession du château de Cirey , il ne sera plus question de la capucinade que vous me reprochez si héroïquement. Mais , Monseigneur , *Socrate* sacrifiait quelquefois avec les Grecs. Il est vrai que cela ne le sauva pas ; mais cela peut sauver les petits *socratins* d'aujourd'hui : *felix quem faciunt aliena pericula cautum !* Il y avait une fois un beau , jeune lion qui passait hardiment auprès d'un ânon que son maître chargeait et battait : N'as-tu pas de honte , dit ce lion à l'ânon , de te laisser mettre ainsi deux paniers sur le dos ? Monseigneur , lui répondit l'ânon , quand j'aurai l'honneur d'être lion , ce sera mon maître qui portera mes paniers.

Tout ânon que je suis , voici une épître assez ferme que j'ai l'honneur de joindre à

— 1738. ce paquet. Je ferais curieux de favoir ce qu'un *Wolf* en penserait, si *sapientissimus Wolfius* pouvait lire des vers français. Je voudrais bien avoir l'avis d'un *Jordan*, qui fera, je crois, un digne successeur de M. de *Beaufobre*; surtout d'un *Césarion*, mais surtout, surtout de votre Altesse royale, de vous, grand Prince et grand homme, qui réunissez tous les talens de ceux dont je parle.

Votre Altesse royale a lu, sans doute, l'excellent livre de M. de *Maupertuis*. Un homme tel que lui fonderait à Berlin (dans l'occasion) une académie des sciences qui ferait au-dessus de celle de Paris.

J'ai reçu une lettre de M. de *Keiserling*, de l'*Ephestion* de Remusberg : vous avez, grand Prince, ce qui manque à ceux qui font ce que vous ferez un jour, vous avez de vrais amis.

Je suis étonné de voir par la lettre de votre Altesse royale, non datée, qu'elle n'a point reçu les quatre actes de la *Méropé*, accompagnés d'une assez longue lettre. Cependant il y a six semaines que M. *Thiriot* m'accusa la réception du paquet, et dut le mettre à la poste. Il y a eu quelquefois de petits dérangemens arrivés au commerce dont vous m'honorez. Je compte envoyer bientôt à votre Altesse royale un exemplaire d'une édition plus correcte des *Elémens* de *Newton*. Il n'y a que

que vous au monde, Monseigneur, qui puissiez allier tout cela avec la foule de vos occupations et de vos devoirs. 1738.

Madame du Châtelet ne cesse d'être pénétrée pour votre personne d'admiration... et de regrets. Vous m'avez donné un grand titre ; je ne pourrai jamais le mériter, quoique mon cœur fasse tout ce qu'il faut pour cela. Un homme que le fameux chevalier *Sidney* avait aimé, ordonna qu'après sa mort on mît sur sa tombe, au lieu de son nom : *Ci gît l'ami de Sidney*. Ma tombe ne pourra jamais avoir un tel honneur : il n'y a pas moyen de se dire l'ami de...

Je suis, avec la plus profonde vénération et le dévouement tendre que vous daignez permettre, &c.

1738.

L E T T R E L V I.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Amatte, le 17 juin.

M O N C H E R A M I ,

C'EST la marque d'un génie bien supérieur que de recevoir, comme vous faites, les doutes que je vous propose sur vos ouvrages. Voilà donc *Machiavel* rayé de la liste des grands hommes, et votre plume regrette de s'être souillée de son nom. L'abbé *Dubos*, dans son parallèle de la poésie et de la peinture, cite cet italien politique au nombre des grands hommes que l'Italie a produits : il s'est trompé assurément, et je voudrais que dans tous les livres on pût rayer le nom de ce fourbe politique du nombre de ceux où le vôtre doit tenir le premier rang.

Je vous prie instamment de continuer le *Siècle de Louis XIV.* Jamais l'Europe n'aura vu de pareille histoire; et j'ose vous assurer qu'on n'a pas même l'idée d'un ouvrage aussi parfait que celui que vous avez commencé. J'ai même des raisons qui me paraissent plus pressantes encore pour vous prier de finir cet ouvrage.

Cette physique expérimentale me fait trem-

bler. Je crains le vif argent , et tout ce que ces expériences entraînent après elles de nuisible à la fanté. Je ne faurais me perfuader que vous ayez la moindre amitié pour moi , si vous ne voulez vous ménager. En vérité , madame la Marquise devrait y avoir l'œil. Si j'étais à fa place , je vous donnerais des occupations si agréables , qu'elles vous feraient oublier toutes vos expériences. 1738.

Vous fupportez vos douleurs en véritable philofophe. Pourvu qu'on voulût ne point omettre le bien dans le compte des maux que nous avons à fouffrir , nous trouverions que nous ne fommes point si malheureux. Une grande partie de nos maux ne confifte que dans la trop grande fertilité de notre imagination mêlée avec un peu de rate.

Je fuis si bien au bout de ma métaphyfique , qu'il me ferait impoffible d'en dire davantage. Chacun fait des efforts pour deviner les refforts cachés de la nature : ne fe pourrait-il pas que les philofophes fe trompaffent tous ? Je connais autant de fyftêmes qu'il y a de philofophes. Tous ces fyftêmes ont un degré de probabilité ; cependant ils fe contredifent tous. Les Malabares ont calculé les révolutions des globes célestes fur le principe que le foleil tournait autour d'une haute montagne de leur pays , et ils ont calculé juſte.

1738. — Après cela qu'on nous vante les prodigieux efforts de la raison humaine, et la profondeur de nos vastes connaissances. Nous ne savons réellement que peu de choses, mais notre esprit a l'orgueil de vouloir tout embrasser.

La métaphysique me parut autrefois comme un pays propre à faire de grandes découvertes : à présent elle ne me présente qu'une mer immense et fameuse en naufrages.

Jeune, j'aimais Ovide, à présent c'est Horace.

La métaphysique ressemble à un charlatan : elle promet beaucoup, et l'expérience seule nous fait connaître qu'elle ne tient rien. Après avoir bien étudié les sciences, et observé l'esprit des hommes, on devient naturellement enclin au scepticisme.

Vouloir beaucoup connaître est apprendre à douter.

La Philosophie de *Newton*, à ce que je vois, m'est parvenue plutôt qu'à son auteur. On vous a donc refusé la permission de l'imprimer à Paris ! Il paraît que je tiens ce livre de la libéralité du libraire de Hollande. Un habile algébriste de Berlin m'a parlé de quelques légères fautes de calculs, mais d'ailleurs les vrais connaisseurs en sont charmés. Pour moi, qui juge sans beaucoup de connaissance, j'aurai un jour quelques éclaircissements à vous

demander sur ce vide qui me paraît fort merveilleux , et sur le flux et reflux de la mer causé par l'attraction , sur la raison des couleurs , &c. &c. Je vous demanderai ce que *Pierrot* et *Lucas* vous demanderaient si vous vouliez les instruire sur de pareils sujets ; et il vous faudra quelque peine encore pour me convaincre. 1738.

Je ne disconviens point d'avoir aperçu quelques vérités frappantes dans *Newton* ; mais n'y aurait-il point des principes trop étendus ? du filigrane mêlé dans des colonnes d'ordre toscan ? Dès que je ferai de retour de mon voyage , je vous exposerai tous mes doutes. Souvenez-vous que

... *Vers la vérité le doute les conduit.*

A propos de doute , je viens de lire les trois derniers actes de la *Méropé*. La haine associée avec la plus noire envie ne pourront à présent trouver rien à redire contre cette admirable pièce. Ce n'est point parce que vous avez eu égard à ma critique , ce n'est point que l'amitié m'aveugle , mais c'est la vérité ; c'est parce que la *Méropé* est sans reproches. Toutes les règles de la vraisemblance y sont observées ; tous les événemens y sont bien amenés ; le caractère d'une tendre

— 1738. mère , que son amour trahit , vaut tous les originaux de *Vandyck*. *Polyphonte* conserve à présent l'unité de son caractère ; tout ce qu'il dit sort de l'ame d'un tyran soupçonneux. *Narbas* a dans ses conseils la timidité ordinaire des vieillards ; il reste naturellement sur le théâtre. *Egiste* parle comme parlerait *Voltaire*, s'il était à sa place. Il a le cœur trop noble pour commettre une bassesse ; il a du courage , il venge les manes de son père ; il est modeste après le succès, et reconnaissant envers ses bienfaiteurs.

Voilà ma pièce politique telle que j'ai eu le dessein de la faire imprimer. J'espère qu'elle ne sortira point de vos mains ; vous en comprendrez aisément les conséquences. Je vous prie de m'en dire votre sentiment en gros , sans entrer dans aucun détail des faits. Il y manque un mémoire que j'aurai dans peu , et que vous pourrez toujours y faire ajouter.

Les Mémoires de l'académie , que je fais venir , seront ma tâche pour cet été et pour l'automne. Je vous suis , quoique de loin , dans mes occupations , et comme une tortue se traîne sur les traces d'un cerf.

Le paquet dont on vous a donné avis , et que le substitut de M. *Tronchin* ne vous a point envoyé , contient quelques bagatelles pour la Marquise. C'est un meuble pour son

boudoir. Je vous prie de l'assurer de l'estime que m'inspirent tous ceux qui savent vous aimer. *Césarion* me paraît un peu touché de la Marquise ; il me dit : *Quand elle parlait , j'étais amoureux de son esprit ; et quand elle ne parlait pas , je l'étais de son corps.* 1738.

Heureux sont les yeux qui l'ont vue, et les oreilles qui l'ont entendue ! mais plus heureux ceux qui connaissent *Voltaire* , et qui le possèdent tous les jours !

Vous ne sauriez croire à quel point je m'impatiente de vous voir. Je me lasse horriblement de ne vous connaître que par les yeux de la foi. Je voudrais bien que ceux de la chair eussent aussi leur tour. Si jamais on vous enlève , soyez sûr que ce sera moi qui ferai le rôle de *Paris*. Je suis à jamais ,

Monfieur ,

votre très-fidelle ami ,

F É D É R I C .

1738.

L E T T R E L V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Juin.

M O N S E I G N E U R ,

QUAND j'ai reçu le nouveau bienfait dont votre Altesse royale m'a honoré, j'ai songé aussitôt à lui payer quelques nouveaux tributs. Car quand le prince enrichit ses sujets, il faut bien que leurs taxes augmentent. Mais, Monseigneur, je ne pourrai jamais vous rendre ce que je dois à vos bontés. Le dernier fruit de votre loisir est l'ouvrage d'un vrai sage, qui est fort au-dessus des philosophes; votre esprit fait d'autant mieux douter qu'il fait mieux approfondir. Rien n'est plus vrai, Monseigneur, que nous sommes dans ce monde sous la direction d'une puissance aussi invisible que forte, à peu-près comme des poulets qu'on a mis en mue pour un certain temps, pour les mettre à la broche ensuite, et qui ne comprendront jamais par quel caprice le cuisinier les fait ainsi encager; je parie que si ces poulets raisonnent, et font un système sur leur cage, aucun ne devinera que c'est
pour

pour être mangés qu'on les a mis là. Votre
 Altesse royale se moque avec raison des ani- 1738.
 maux à deux pieds qui pensent savoir tout ;
 il n'y a qu'un bonnet d'âne à mettre sur la
 tête d'un savant qui croit savoir bien ce que
 c'est que la dureté, la cohérence, le ressort,
 l'électricité, ce qui produit les germes, les
 sentimens, la faim, ce qui fait digérer, enfin
 qui croit connaître la matière, et qui pis est,
 l'esprit : il y a certainement des connaissances
 accordées à l'homme ; nous savons mesurer,
 calculer, peser jusqu'à un certain point. Les
 vérités géométriques sont indubitables, et
 c'est déjà beaucoup ; nous savons, à n'en pou-
 voir douter, que la lune est beaucoup plus
 petite que la terre, que les planètes font
 leur cours suivant une proportion réglée,
 qu'il ne faudrait y avoir moins de trente millions
 de lieues de trois mille pas, d'ici au soleil ;
 nous prédifons les éclipses, &c. Aller plus
 loin est un peu hardi, et le dessous des ca-tes
 n'est pas fait pour être aperçu. J'imagine les
 philosophes à systêmes comme des voyageurs
 curieux, qui auraient pris les dimensions du
 férail du grand turc, qui feraient même entrés
 dans quelques appartemens, et qui préten-
 draient sur cela deviner combien de fois sa
 hauteffe a embrassé sa sultane favorite, ou
 son icoglan, la nuit précédente.

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. *H h

1738. Mais, Monseigneur, pour un prince allemand, qui doit protéger le système de *Copernic*, votre Altesse royale me paraît bien sceptique; c'est céder un de vos Etats pour l'amour de la paix; ce sont des choses, s'il vous plaît, que l'on ne fait qu'à la dernière extrémité; je mets le système planétaire de *Copernic*, moi petit français, au rang des vérités géométriques, et je ne crois point que la *montagne de Malabar* puisse jamais le détruire.

J'honore fort messieurs du Malabar, mais je les crois de pauvres physiciens. Les Chinois, auprès de qui les Malabares sont à peine des hommes, sont de fort mauvais astronomes. Le plus médiocre jésuite est un aigle chez eux; le tribunal des mathématiques de la Chine, avec toutes ses révérences et sa barbe en pointe, est un misérable collège d'ignorans, qui prédisent la pluie et le beau temps, et qui ne savent pas seulement calculer juste une éclipse; mais je veux que les barbares du Malabar aient une montagne en pain de sucre, qui leur tient lieu de gnomon, il est certain que leur montagne leur servira très-bien à leur faire connaître les équinoxes, les solstices, le lever et le coucher du soleil et des étoiles, les différences des heures, les aspects des planètes, les phases de la lune; une boule au bout d'un bâton nous fera les

mêmes effets en rase campagne , et le systême de *Copernic* n'en souffrira pas.

 1738.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Altesse royale mon systême du *plaisir* ; je ne suis point sceptique sur cette matière , car depuis que je suis à Cirey , et que votre Altesse royale m'honore de ses bontés , je crois le plaisir démontré.

Je m'étonne que parmi tant de démonstrations alambiquées de l'existence de DIEU , on ne se soit pas avisé d'apporter le plaisir en preuve. Car , physiquement parlant , le plaisir est divin , et je tiens que tout homme qui boit de bon vin de Tokai , qui embrasse une jolie femme , qui , en un mot , a des sensations agréables , doit reconnaître un Etre suprême et bienfaisant ; voilà pourquoi les anciens ont fait des dieux de toutes les passions ; mais comme toutes les passions nous sont données pour notre bien-être , je tiens qu'elles prouvent l'unité d'un DIEU , car elles prouvent l'unité de dessein. Votre Altesse royale permet-elle que je consacre cette épître à celui que DIEU a fait pour rendre heureux les hommes , à celui dont les bontés font mon bonheur et ma gloire. Madame du *Châtelet* partage mes sentimens. Je suis avec un profond respect et un dévouement sans bornes , Monseigneur , &c.

1738.

L E T T R E L V I I I.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Véfel, le 24 de juillet.

M O N C H E R A M I,

ME voilà rapproché de plus de foixante lieues de Cirey. Il me femble que je n'ai plus qu'un pas à faire pour y arriver ; et je ne fais quel pouvoir invincible m'empêche de fatisfaire mon empreflement pour vous voir. Vous ne fauriez concevoir ce que me fait fouffrir votre voifinage : ce font des impatiences , ce font des inquiétudes , ce font enfin toutes les tyrannies de l'abfence.

Rapprochez , s'il fe peut , votre méridien du nôtre : fefons faire un pas à Remusberg et à Cirey pour fe joindre.

Que par un fyftême nouveau
 Quelque favant change la terre ;
 Et qu'il retranche , pour nous plaire ,
 Les monts , les plaines et les eaux
 Qui féparent nos deux hameaux.

Je fouhaiterais beaucoup que M. de *Maupertuis* pût me rendre ce fervice. Je lui

en saurais meilleur gré que de ses découvertes sur la figure de la terre , et de tout ce que lui ont appris les Lapons. 1738.

A propos de voyage , je viens de passer dans un pays où assurément la nature n'a rien épargné pour rendre les terres les plus fertiles et les contrées les plus riantes du monde ; mais il semble qu'elle se soit épuisée en faisant les arbres , les haies , les ruisseaux qui embellissent ces campagnes , car assurément elle a manqué de force pour y perfectionner notre espèce.

Je m'entretiens de votre réputation avec tous ceux qui viennent ici de Hollande , et je trouve des gens qui pensent comme moi , ou je fais des profélytes. J'ai combattu pour vous à Brunsvick contre un certain *Bomar* , bel esprit manqué , vif , étourdi , et qui décide de tout en dernier ressort. Ma cause a été triomphante , comme vous pouvez le croire ; et l'autre , confondu par la puissance de votre mérite , s'est avoué vaincu.

Ce sont en partie les libelles infames dont vos compatriotes se piquent de vous affubler , qui préviennent le public , juge pour l'ordinaire injuste et mal instruit. Il suffit qu'un homme soit blâmé par quelqu'un qui écrit contre lui , pour que les trois quarts du monde renouvellent sans cesse les accusations d'un

— rival. Le vulgaire n'examine jamais , et il
1738. aime à répéter tout ce que les autres ont dit
contre un homme de grand nom.

Votre nation est bien ingrate et bien légère de souffrir que des médifans , des plumes inconnues osent entreprendre de flétrir vos lauriers. Est-ce que le nombre des grands hommes est si commun ? Serait-ce parce que vous ne donnez point de l'encensoir à travers le visage des dieux de la terre ? Quelques raisons qu'ils puissent alléguer, il n'y en aura que de mauvaises. Si *Auguste* eût souffert qu'on eût couvert *Virgile* d'opprobre ; si *Louis XIV* eût laissé enlever à *Despréaux* son mérite, ils auraient été moins grands princes ; et le monarque romain et le monarque français auraient peut-être été obligés de renoncer à une partie de leur réputation.

C'est une espèce de barbarie que d'obscurcir, ou de laisser étouffer le génie et les grands talens. Les Français , en ne vous estimant pas assez , semblent se trouver indignes d'être les compatriotes de l'auteur de la *Henriade* et de tant d'autres chefs-d'œuvre. On sent trop , pour peu qu'on y fasse attention , que la plume de vos ennemis est trempée dans le fiel de l'envie. Ce ne sont point des raisons qu'ils allèguent contre vous, ce sont des traits de malignité et de méchanceté. Tant il est vrai

que la jalousie et l'envie sont un brouillard
qui obscurcit aux yeux du jaloux le mérite
de son adverfaire. 1738.

M. *Thiriot* m'a envoyé les deux lettres que vous avez écrites, l'une sur les ouvrages de M. *Dutot*, et l'autre sur *Méropé*. Ce sont des chefs-d'œuvre chacune dans leur genre. Vous jugez de la poésie en *Horace*, et de l'art de rendre les hommes heureux en *Agrippa* et en *Amboise*.

N'oubliez pas d'affurer la Marquise de tous les sentimens d'admiration que son mérite m'inspire ; je ne parle point de sa beauté, car il paraît qu'elle est ineffable.

Je mène depuis quelque temps une vie active et très-active. Dans quelques semaines, la contemplative aura son tour. On peut être heureux et dans l'une et dans l'autre : et comment peut-on être malheureux lorsqu'on peut se flatter d'avoir de vrais amis ? Soyez toujours le mien, Monsieur, et ne doutez jamais de l'estime parfaite avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

1738.

L E T T R E L I X.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Loo en Hollande , le 6 d'auguste.

M O N C H E R A M I,

JE vous reconnais, je reconnais mon sang dans la belle Epître sur l'homme que je viens de recevoir, et dont je vous remercie mille fois. C'est ainsi que doit penser un grand homme; et ces pensées sont aussi dignes de vous que la conquête de l'univers l'était d'*Alexandre*. Vous recherchez modestement la vérité, et vous la publiez avec hardiesse lorsqu'elle vous est connue. Non, il ne peut y avoir qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans la nature. Il est impossible que cette nature, si féconde d'ailleurs, recopie son ouvrage pour reproduire votre semblable.

Il n'y a que de grandes vérités dans votre Epître sur l'homme. Vous n'êtes jamais plus grand ni plus sublime que lorsque vous restez bien ce que vous êtes. Convenez, mon cher ami, que l'on ne saurait bien être que ce que l'on est : et vous avez tant de raisons d'être satisfait de votre façon de penser, que vous ne

devriez jamais vous rabaisser en empruntant
celle des autres. 1738.

Que les moines obscurément encloîtrés, ensevelissent dans leur crasseuse bassesse leur misérable théologie ; que nos descendans ignorent à jamais les puérides sottises de la foi, du culte et des cérémonies des prêtres et des religieux. Les brillantes fleurs de la poésie sont prostituées lorsqu'on les fait servir de parure et d'ornement à l'erreur ; et le pinceau qui vient de peindre les hommes doit effacer la Loyolade.

Je vous suis très-obligé et redevable à l'infini de la peine que vous vous donnez de corriger mes fautes. J'ai une attention extrême sur toutes celles que vous me faites apercevoir, et j'espère de me rendre de plus en plus digne de mon ami et de mon maître dans l'art de penser et d'écrire.

Point de comparaison, je vous prie, de vos ouvrages aux miens. Vous marchez d'un pas ferme par des routes difficiles, et moi je rampe par des sentiers battus. Dès que je serai de retour chez moi, ce qui pourra être à la fin de ce mois, *Cesarion* et *Jordan* voleront sur votre Epître sur l'homme, et je vous garantis d'avance de leurs suffrages. Quant à *Sapientissimus Wolfius*, je ne le connais en aucune manière, ne lui ayant jamais parlé ni

— écrit ; et je crois , comme vous , que la langue
1738. française n'est pas son fort.

Votre imagination , mon cher ami , nous rend conquérans à bon marché ; aussi soyez persuadé que nous en aurons toute l'obligation à votre générosité. Je fais bien que si de ma vie j'allais à Cirey , ce ne ferait pas pour l'affiéger. Votre éloquence , plus forte que les instrumens destructeurs de Jéricho , ferait tomber les armes de mes mains. Je n'ai d'autres droits sur Cirey que ceux que doit payer la reconnaissance à une amitié défintéressée. Nouveau *Jafon* , j'enlèverais la toison d'or ; mais j'enlèverais en même temps le dragon qui garde ce trésor : gare madame la Marquise !

Au moins , Madame , vous ne tomberiez pas entre les mains des corsaires. En généreux vainqueur , je partagerais avec vous , ne vous en déplaise , ce M. de *Voltaire* que vous voulez posséder toute seule.

Je reviens à vous , mon cher ami. De retour de mes conquêtes , il est juste que je jouisse du quartier d'hiver ; ce fera M. de *Maupertuis* qui me le préparera. Vos idées sont excellentes sur son sujet ; j'aurais souhaité que vous eussiez ajouté à ce que vous m'écrivez : *Et nous partagerons ce soin entre nous deux.* (1)

(1) Ceci nous apprend que M. de *Voltaire* a contribué à faire obtenir à *Maupertuis* son titre de président de l'académie de Berlin.

M. *Thiriot* m'annonce une nouvelle édition de votre Philosophie de *Newton*. Je me réserve de vous en remercier lorsque je l'aurai reçue. Je ne fais ce que font mes lettres : elles doivent s'ennuyer cruellement en chemin. Il y a assurément quelque anicroche , car il y a plus de deux mois que l'encrier pour *Emilie* est parti. Le gros paquet devait vous être remis par la voie de Lunéville : je me flatte que vous l'avez à présent. 1738.

Je vous écris d'un endroit où résidait jadis un grand homme , et qu'habite maintenant le prince d'*Orange*. Le démon de l'ambition verse sur ses jours ses malheureux poisons. Ce prince , qui pourrait être le plus fortuné des hommes , est dévoré de chagrins dans son beau palais , au milieu de ses jardins et d'une cour brillante. C'est dommage , en vérité ; car ce prince a d'ailleurs infiniment d'esprit , et des qualités respectables. J'ai beaucoup parlé de *Newton* avec la princesse ; de *Newton* nous avons passé à *Leibnitz* , et de *Leibnitz* à la feuë reine d'Angleterre , qui , suivant ce que m'a dit le prince , était du sentiment de *Clarke*.

J'ai appris à cette cour que *s'Gravesende* n'avait point parlé de votre traduction de *Newton* de la manière dont je l'aurais souhaité. Mon Dieu ! les sentimens du cœur ne seront-ils

— donc jamais unis avec la grandeur, la richesse,
1738. l'esprit et les sciences?

Je n'ai point eu de lettres pendant tout mon voyage, quelques soins que je me sois donnés; et je ne fais ce que fait notre pauvre Parnasse délabré de Berlin.

Jordan grandira de deux doigts quand il apprendra la place dont vous le jugez digne: votre lettre fera du bonbon que je lui donnerai à mon retour. Si ma plume pouvait vous dire tout ce que mon cœur pense, ma lettre n'aurait point de fin.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Je ne vous dirai que très-peu, mon cher ami; pensez quelquefois à moi, lorsque vous n'aurez rien de mieux à faire: il ne faut point que je déplace quelque bonne pensée de votre esprit. Mes complimens à la Marquise. Mon Dieu! on est si distrait ici, qu'on n'est point à soi-même. Aimez-moi un peu, car j'y suis très-sensible; et ne doutez point des sentimens d'estime avec lesquels je suis,

Monfieur,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X.

1738.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, le 5 d'auguste.

MONSEIGNEUR,

J'AI reçu la plus belle et la plus solide des faveurs de votre Altesse royale. L'ouvrage politique m'est enfin parvenu. Je me doutais bien que celui qui réussit si bien dans nos arts, excellerait dans le sien. J'étais étonné de voir en votre personne un métaphysicien si sublime et si sage, un poëte si aimable. Je ne suis point étonné que vous écriviez en grand prince, en vrai politique; n'est-il pas juste que votre Altesse royale fasse bien son métier? malheur à ceux qui entendent mieux les autres professions que la leur. Je m'en vais dire une impertinence: Je crois que si ces *Considérations sur l'état présent de l'Europe* avaient été imprimées sous le nom d'un membre du parlement d'Angleterre, j'aurais reconnu votre Altesse royale; j'aurais dit: Voilà le grand prince caché sous le grand citoyen.

Il règne dans cet ouvrage, digne de son

— 1738. auteur , un style qui vous décèle , et j'y vois je ne fais quel air de membre de l'Empire qu'un citoyen anglais n'a guère. Un homme de la chambre des seigneurs , ou des communes , prend moins de part aux libertés germaniques ; il y a encore un petit trait de bonne philosophie leibnitzienne qui est bien votre cachet : comme il n'y a rien , dites-vous , qui n'ait une cause suffisante de son existence ; je crois que j'aurais dit à ce seul mot : Voilà mon prince philosophe , c'est lui , il n'y en a point d'autre ; mais où je vous aurais encore plus reconnu , c'est dans cette grandeur d'ame pleine d'humanité , qui est la couleur dominante de tous vos tableaux.

Madame la marquise *du Châtelet* et moi nous avons relu plusieurs fois l'excellent et instructif ouvrage dont votre Altesse royale a daigné honorer Cirey , et que d'autres yeux n'auront point le bonheur de lire. Madame *du Châtelet* dit sans hésiter , que c'est ce qui est sorti de vos mains de plus digne de vous. J'ose le croire aussi ; mais la plus récente de vos faveurs est toujours la plus chère , et je crains de me tromper sur le choix.

Serait-il permis à moi , chétif atome rampant dans un coin de ce monde , dont vos semblables , rois ou autres , font mouvoir les ressorts ; serait-il permis , dis-je , de demander

à votre Altesse royale quelques instructions? —
 Je fuis de ces gens qui interrogent la Provi- 1738.
 dence. Votre providence m'a trop enhardi.

Est-ce plaisanterie ou tout de bon que votre Altesse royale dit qu'on a fui le projet de M. le maréchal de *Villars*, d'unir l'empereur avec la France. Il me semble qu'il y a là un air de vérité qu'on démêle au milieu de la fine ironie dont cet endroit est assaisonné.

En effet, qui résisterait si l'empereur était uni avec la France et l'Espagne? alors les Anglais et les Hollandais ne se serviraient plus de leur balance, avec laquelle ils ont voulu tenir l'équilibre de l'Europe, que pour peser les ballots qui leur viennent des Indes.

Voici des expressions du respectable auteur de cet ouvrage, qui m'ont bien frappé : *La fortune qui préside au bonheur de la France*; cela me persuade plus que jamais que la France a joué bien heureusement à un jeu où je crois qu'elle ignorait qu'elle dût s'intéresser, un moment avant de prendre les cartes.

J'ai ouï dire à feu M. le maréchal de *Villars*, qu'il avait fallu forcer la France à prendre les armes; que l'on avait même manqué deux fois de parole au ministre d'Espagne, et qu'enfin on avait été entraîné par les circonstances, piqué par le mépris que tout le conseil de l'empereur, excepté le grand prince *Eugène*,

— 1738. sefait ouvertement du ministère français, et encouragé en partie par l'espérance de voir le roi *Stanislas*, qui vous aime de tout son cœur, sur le trône de la Pologne, où il ferait si les vœux de la nation polonoise et les lois eussent prévalu.

Votre Altesse royale fait que la France destinait d'abord au roi *Stanislas* un secours un peu plus honnête que celui de quinze cents fantassins contre cinquante mille russes; mais les menaces des Anglais, et leur flotte, toute prête à nous fermer le passage, retinrent dans le port le fameux *du Gué-Trouin*, qui comptait bien se mesurer avec les maîtres des mers. On donna donc au roi *Stanislas* le secours d'un pion contre une dame et une tour; et le roi, qu'on n'osait ni secourir ni abandonner, fut échec et mat. Depuis ce temps, la force des événemens, dont la prudence du ministère français a profité, a donné la Lorraine à la France, selon l'ancienne vue qui avait été proposée du temps de *Louis XIV*. Il paraît que ce qu'on appelle la fortune a fait beaucoup à ce jeu-là. Les joueurs n'ont pas mal écarté, et la rentrée a fait gagner la partie.

Le ministère français avait d'abord, ce semble, si peu d'envie de faire la guerre, qu'un an avant la déclaration, on avait cessé de payer les subsides à la Suède et au Danemarck.

J'oserais

J'oserais comparer la France à un homme fort riche , entouré de gens qui se ruinent petit à petit ; il achète leurs biens à vil prix ; voilà à peu-près comme ce grand corps , réuni sous un chef despotique , a englouti le Rouffillon , l'Alsace , la Franche-Comté , la moitié de la Flandre , la Lorraine , &c. Votre Altesse royale se souvient du serpent à plusieurs têtes et du serpent à plusieurs queues : celui-ci passa où l'autre ne put passer. 1738.

Oserai-je prendre la liberté de supplier votre Altesse royale de daigner me dire si c'est un sentiment reçu unanimement dans l'Empire que la Lorraine en soit une province ; car il me semble que les ducs de Lorraine ne le croyaient pas , et que même ce n'était pas en qualité de ducs de Lorraine qu'ils avaient séance aux diètes. Votre Altesse royale fait que la jurisprudence germanique est partagée sur bien des articles , mais votre sentiment sera mon code. Plût à Dieu qu'il n'y eût que des ames comme la vôtre qui fissent des lois , on n'aurait pas besoin d'interprète : en réfléchissant sur tous les événemens qui se sont passés de nos jours , je commence à croire que tout s'est fait entre les couronnes , à peu-près comme je vois se traiter toutes les affaires entre les particuliers. Chacun a reçu de la nature l'envie de s'agrandir ; une occasion

1738. paraît s'offrir , un intrigant la fait valoir , une femme gagnée par de l'argent , ou par quelque chose qui doit être plus fort , s'oppose à la négociation , une autre la renoue , les circonstances , l'humeur , un caprice , une méprise , un rien décide. Si la duchesse de *Marlborough* n'avait pas jeté une jatte d'eau au nez de miladi *Masham* , et quelques gouttes sur la reine *Anne* , la reine *Anne* ne se fût point jetée entre les bras des *Toris* , et n'eût point donné à la France une paix sans laquelle la France ne pouvait plus se soutenir.

M. de *Torcy* m'a juré qu'il ne savait rien du testament du roi d'Espagne *Charles II* ; que quand la chose fut faite , on assembla un conseil extraordinaire à Versailles , pour savoir si on accepterait le testament qui allait changer la face de l'Europe , et agrandir la maison de Bourbon , sans agrandir la France , ou si l'on s'en tiendrait à un traité de partage qui démembrerait la monarchie espagnole , et qui donnerait à la France toute la Flandre et la Lorraine. Le chancelier de *Pontchartrain* fut de ce dernier avis , et le soutint avec force. *Louis XIV* et son fils , le grand dauphin , pensèrent en pères plus qu'en rois ; le testament fut accepté , et de là suivit cette funeste guerre qui ébranla la monarchie espagnole et la monarchie française.

Il semble qu'il y ait un génie malin qui se
 plaife à confondre toutes les efpérances des
 hommes , et à jouer avec la fortune des empi-
 res. Qui aurait dit , il y a quatre ans , aux
 Florentins : Ce fera un homme de l'Auftrafie
 qui fera votre prince , les eût bien étonnés.

1738.

On croit dans l'Europe que le fyftême de
Law en France avait fait couler dans les coffres
 du régent tout l'argent du royaume ; et je
 vois que cette opinion a paffé jufqu'à votre
 Alteffe royale : affurément elle eft bien vrai-
 femblable ; mais le fait eft que *Law* , qui était
 venu en France avec cinquante mille livres
 de bien , eft mort ruiné , et que feu M. le duc
 d'Orléans eft mort avec fept millions de
 dettes exigibles , que fon fils a eu bien de la
 peine à payer.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce n'est pas que je croye que le génie plai-
 fant , qui bouleverse tout dans ce monde , et
 qui se moque de nous , fasse toute la befogne.
 Les puiffances qui , par la fuite des temps ,
 par la guerre , par les mariages , &c. font
 devenues plus fortes que leurs voisins , feront
 tout ce qu'il faudra pour les engloutir , comme
 le riche feigneur accable fon pauvre voisin ;
 et c'est-là ce qu'on appelle grande politique :

— 1738. c'est-là ce que votre âme adorable appelle grande injustice, grande horreur. Votre politique consiste à empêcher l'oppression. Tous les princes devraient avoir gravés, sur la table de leur conseil et sur la lame de leurs épées, ces mots par lesquels votre Altesse royale finit : *C'est un opprobre de perdre ses Etats, c'est une rapacité punissable d'envahir ceux sur lesquels on n'a point de droit.* Ce sont-là les paroles d'un grand homme, et le gage de la félicité de tout un peuple.

Il faut que votre Altesse royale pardonne une idée qui m'a passé par la tête plus d'une fois. Quand j'ai vu la maison d'Autriche prête à s'éteindre, j'ai dit en moi-même : Pourquoi les princes de la communion opposée à Rome n'auraient-ils pas leur tour ? ne pourrait-il se trouver parmi eux un prince assez puissant pour se faire élire ? la Suède et le Danemarck ne pourraient-ils pas l'aider ? et si ce prince avait de la vertu et de l'argent, n'y aurait-il pas à parier pour lui ? ne pourrait-on pas rendre l'Empire alternatif comme certains évêchés qui appartiennent tantôt à un luthérien, tantôt à un romain ? Je prie votre Altesse royale de me pardonner ce tome de mille et une nuits.

*Quim canerem reges et prælia, Cynthia aurem
Vellit, et admonuit.*

Votre Altesse royale est peut-être à présent à Clèves ou à Vêfel; pourquoi faut-il que je ne sois pas sur la frontière? Madame *du Châtelet* en avait une grande envie : elle avait même imaginé d'aller vers Trèves , pour tâcher de voir le *Salomon* du Nord. Un homme de la maison *du Châtelet* a une petite principauté entre Trèves et Juliers , que l'on pourrait vendre , et qui peut-être conviendrait à sa Majesté. Madame *du Châtelet* ferait assez la maîtresse de cette vente : ce ferait une belle occasion pour rendre ses respects au plus respectable prince de l'Europe. La reine de Saba viendrait avec un grand plaisir consulter le jeune *Salomon* ; mais j'ai bien peur que cette idée si flatteuse ne soit encore pour les mille et une nuits.

Le sieur *Thiriot* nous a fait la galanterie de faire parvenir à Cirey un petit mot de votre Altesse royale , par lequel elle lui marquait que ses bontés pour moi ne sont point ébranlées par je ne fais quelles méprisables brochures qui paraissent quelquefois dans Paris contre moi , aussi-bien que contre des gens qui valent beaucoup mieux que moi. Ces brochures que le sieur *Thiriot* envoie à votre Altesse royale lui donneraient mauvaise opinion de l'esprit des Français , si elle ne savait d'ailleurs que ces misérables ouvrages sont le

1738.

—
1738. partage de la lie du Parnasse, qui compose ces misères encore plus pour gagner de l'argent que par envie. C'est l'intérêt qui les écrit, mais c'est quelquefois une secrète jalousie qui les distribue et qui les fait valoir.

Il est très-vrai que madame la marquise *du Châtelet* avait composé un Essai sur la nature du feu, pour le prix de l'académie des sciences. Il est très-vrai qu'elle méritait d'avoir part au prix, et qu'elle en aurait eu à tout autre tribunal qu'à celui qui reçoit encore les lois de *Descartes*, et qui a de la foi pour les tourbillons.

Elle ne manquera pas d'avoir l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale ce mémoire que vous daignez demander; elle est digne d'un tel juge; elle joint ses respects et ses sentimens aux miens.

Je suis avec la vénération, la reconnaissance et l'attachement que je vous dois,

Monseigneur,

de votre Altesse royale, &c.

L E T T R E L X I.

1738.

D E M. D E V O L T A I R E.

Auguste.

J E vois toujours , Monseigneur , avec une satisfaction qui approche de l'orgueil , que les petites contradictions que j'essuie dans ma patrie indignent le grand cœur de votre Altesse royale. Elle ne doute pas que son suffrage ne me récompense bien amplement de toutes ces peines : elles sont communes à tous ceux qui ont cultivé les sciences ; et parmi les gens de lettres , ceux qui ont le plus aimé la vérité ont toujours été le plus persécutés.

La calomnie a voulu faire périr *Descartes* et *Bayle* ; *Racine* et *Boileau* seraient morts de chagrin s'ils n'avaient eu un protecteur dans *Louis XIV.* Il nous reste encore des vers qu'on a faits contre *Virgile*. Je suis bien loin de pouvoir être comparé à ces grands hommes ; mais je suis bien plus heureux qu'eux ; je jouis de la paix ; j'ai une fortune convenable à un particulier , et plus grande qu'il ne la faut à un philosophe ; je vis dans une retraite délicieuse , auprès de la femme la plus respectable ,

— dont la société me fournit toujours de nouvelles leçons. Enfin, Monseigneur, vous daignez m'aimer ; le plus vertueux , le plus aimable prince de l'Europe daigne m'ouvrir son cœur, me confier ses ouvrages et ses pensées et corriger les miennes. Que me faut-il de plus ? La santé seule me manque ; mais il n'y a point de malade plus heureux que moi.

Votre Altesse royale veut-elle permettre que je lui envoie la moitié du cinquième acte de *Méropé*, que j'ai corrigé ? et si la pièce, après une nouvelle lecture, lui paraît digne de l'impression, peut-être la hasarderai-je.

Madame la marquise *du Châtelet* vient de recevoir le plan de *Remusberg*, dessiné par cet homme aimable, dont on se souviendra toujours à *Cirey*. Il est bien triste de ne voir tout cela qu'en peinture, &c.

(*Le reste manque.*)

LETTRE

D E M. D E V O L T A I R E .

Auguste.

JE suis presque ressuscité ,
 Lorsque j'ai vu cette écritoire ,
 L'instrument de la vérité ,
 De mes plaisirs , de votre gloire .
 Mais qu'il m'en doit coûter de soins !
 Que l'usage en est difficile !
 Quand on a la lance d'Achille ,
 Il faut être un Patrocle au moins .
 Qui du beau chantre de la Thrace
 Tiendrait la lyre entre ses doigts ,
 S'il n'avait sa force et sa grâce ,
 Pourrait-il animer les bois ,
 Adoucir l'enfer et Cerbère ?
 C'est un grand ouvrage , et je crois
 Qu'il ferait bien mieux de se taire .
 Mais le cas est très-différent ;
 L'écritoire est pour Emilie :
 Grand Prince , elle eut votre génie
 Avant d'avoir votre présent .
 Le ciel tous les deux vous réserve
 Pour l'exemple de nos neveux ;

1738.

Et c'est Mars qui , du haut des cieux ,
Envoie une égide à Minerve.

Il fallait votre Altesse royale, Monseigneur, et *Emilie* pour me donner la force de penser et d'écrire. J'ai été assez près d'aller voir ce royaume qu'*Orphée* charma, et dont je n'aurais voulu revenir que pour *Emilie* et pour votre personne.

Vous ne croiriez peut-être pas, Monseigneur, que j'ai encore beaucoup réformé *Mérope*. J'avais, dans le commencement, voulu imiter le marquis *Maffei*, car j'aime passionnément à faire valoir dans ma patrie les chefs-d'œuvre des étrangers. Mais petit à petit, à force de travailler, la *Mérope* est devenue toute française. Grâce à vos sages critiques, elle est autant à vous qu'à moi; aussi quand je la ferai imprimer, je vous demanderai la permission de vous la dédier, et de mettre à vos pieds, et la pièce et mes idées sur la tragédie.

Je ne fais si votre Altesse royale a reçu la nouvelle édition des *Elémens* de *Newton*. Puisqu'elle daigne s'intéresser assez à moi pour me mander que M. *s'Gravesende* n'en a pas dit de bien, je lui dirai que je n'en suis pas surpris.

Les libraires ou corsaires hollandais, impatiens de débiter cet ouvrage, se sont avifés

de faire brocher les deux derniers chapitres par un métaphysicien hollandais, qui s'est avifé de contredire les sentimens de M. *s'Gravesende* dans les deux chapitres postiches. Il nie les deux plus beaux avantages du systême newtonien, l'explication des marées, et la cause de la précession des équinoxes, qui vient sans difficulté de la protubérance de la terre à l'équateur. M. *s'Gravesende* est avec raison attaché à ces deux grands points. D'ailleurs le livre est imprimé avec cent fautes ridicules : l'édition de France, sous le nom de Londres, est un peu plus correcte. Les cartésiens crient comme des fous à qui on veut ôter les trésors imaginaires dont ils se repaissaient : ils se croient appauvris si la nature a des vides. Il semble qu'on les vole ; il y en a qui se fâchent sérieusement. Pour moi je me garderai bien de me fâcher de rien, tant que *divus Fredericus et diva Emilia* m'honoreront de leurs bontés.

Nous venons d'être un peu plus instruits de ce Beringhem : c'est une ville entre le pays de Liège et Juliers. Si cela était à la bienfiance de sa Majesté, et qu'elle daignât l'honorer du titre de sa sujette, on recevrait, comme de raison, toutes les lois que sa Majesté daignerait prescrire. Madame *du Châtelet* n'a pas osé en parler à votre Altesse royale ; elle me charge d'oser demander votre protection.

— 1738. Nous nous conduirons dans cette affaire par vos seuls ordres. Madame *du Châtelet* vient d'envoyer un homme sur les lieux ; c'est un avocat de Lorraine.

Si l'affaire pouvait tourner comme je le souhaite , il ne ferait pas difficile de déterminer M. le marquis *du Châtelet* à faire un petit voyage. Enfin j'ose entrevoir que je pourrais , avec toutes les bienféances possibles , dussent les gazettes en parler , venir me jeter aux pieds de votre Altesse royale , et voir enfin ce que j'admire.

J'espère que votre autre sujet , M. *Thiriot* , va venir pour quelques jours dans votre château de Cirey. C'est alors que votre culte y sera parfaitement établi , et que nous chanterons des hymnes que le cœur aura dictés.

Je suis avec le plus profond respect , et cette tendre reconnaissance qui augmente tous les jours , &c.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, aũguste.

M O N S E I G N E U R ,

VOTRE Altesse royale me reproche, à ce que dit M. *Thiriot*, que mes occupations font plutôt la cause de mon silence que mes maladies. Mais, Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'écrire par M. *Pletz* et par M. *Thiriot*. Voici une troisième lettre, et votre Altesse royale pourra bien ne se plaindre que de mes importunités.

Ceci, Monseigneur, n'est ni belles lettres, ni vers, ni philosophie, ni histoire. C'est une nouvelle liberté que j'ose prendre avec votre Altesse royale; je pousse à bout votre indulgence et vos bontés.

J'ai déjà eu l'honneur de dire un mot à votre Altesse royale d'une petite principauté, située vers Liège et Juliers. Elle s'appelle Beringhem. Elle est composée de Ham et Beringhem. Elle appartient au marquis de *Trichâteau*, par sa mère qui était de la maison de *Honsbrouk*.

1738. Il y a des dettes. Madame *du Châtelet*, qui a plein pouvoir d'en disposer, voudrait bien que ce petit coin de terre, qui ne relève de personne, pût convenir à sa Majesté le roi votre père. Cinq ou six cents mille florins que la terre peut valoir, ne sont que l'accessoire de cette affaire. Le principal serait que la reine de *Saba* viendrait sur les lieux, s'il en était temps encore, pour y voir le *Salomon* de l'Europe. Votre Altesse royale fait si je ferais du voyage. C'est bien alors que le pays de Juliers ferait la terre promise, où je verrais *salutare meum*. Je ne fais peut-être ce que je dis, mais enfin j'ai imaginé que la proposition de cette vente, étant convenable aux intérêts de sa Majesté, je ne faisais point en cela un crime de lèse-politique, et que les ministres de sa Majesté ne s'y opposeraient pas, si votre Altesse royale le faisait proposer ou le proposait. Votre Altesse royale est suppliée de se faire d'abord informer de la terre, de ses droits, et du lieu précis où elle est située, car je n'en fais rien.

Je n'entends rien en politique. Je ne m'entends bien que dans les sentimens de zèle, de respect, d'admiration, et j'ai presque dit de tendresse, avec lesquels je suis, &c.

M. et M^{me} *du Châtelet* jouissent à présent de cette petite principauté, qui leur a été adjugée

ensuite d'une donation qui leur a été faite par le marquis de *Trichâteau*. Mais ils ne touchent rien du revenu, qu'ils laissent jusqu'à fin de paiement des dettes. 1738.

L E T T R E L X I V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Bruxelles , ce premier septembre.

C E nectar jaune de Hongrie
 Enfin dans Bruxelles est venu ;
 Le duc d'Areberg l'a reçu
 Dans la nombreuse compagnie
 Des vins dont sa cave est fournie ;
 Et quand Voltaire en aura bu
 Quelques coups avec Emilie ,
 Son misérable individu ,
 Dans son estomac morfondu
 Sentira renaître la vie :
 La faculté , la pharmacie
 N'auront jamais tant de vertu.
 Adieu , monsieur de Superville ;
 Mon ordonnance est du bon vin ,
 Frédéric est mon médecin ,
 Et vous m'êtes fort inutile.

1738.

Adieu ; je ne suis plus tenté
 De vos drogues d'apothicaire ,
 Et tout ce qui me reste à faire ,
 C'est de boire à votre santé.

Monseigneur, c'est M. *Shilling* qui m'apprit, il y a quelques jours, la nouvelle du débarquement de ce bon vin, dans la cave du patron de cette liqueur; et M. le duc d'*Aremberg* nous donnera ce divin tonneau à son retour d'Enguien; mais la lettre de votre Altesse royale, datée du 26 juin, et rendue par ledit M. *Shilling*, vaut tout le canton de Tokai.

O Prince aimable et plein de grâce ,
 Parlez : par quel art immortel ,
 Avec un goût si naturel ,
 Touchez-vous la lyre d'Horace
 De ces mains dont la sage audace
 Va confondre Machiavel ?
 Le ciel vous fit expressément
 Pour nous instruire et pour nous plaire.
 O monarques que l'on révère ,
 Grands rois , tâchez d'en faire autant ;
 Mais , hélas ! vous n'y pensez guère.

Et avec toutes ces grâces légères dont votre charmante lettre est pleine, voilà M. *Shilling* qui jure encore que le régiment de votre

Altesse royale est le plus beau régiment de Prusse, et par conséquent le plus beau régiment du monde ; car *omne tulit punctum est* votre devise. — 1738.

Votre Altesse royale va visiter ses peuples septentrionaux, mais elle échauffera tous ces climats-là ; et je suis sûr que quand j'y viendrai (car j'irai sans doute ; je ne mourrai point sans lui avoir fait ma cour), je trouverai qu'il fait plus chaud à Remusberg qu'à Frescati ; les philosophes auront beau prétendre que la terre s'est approchée du soleil, ils feront de vains systèmes, et je saurai la vérité du fait.

Votre Altesse royale me dit qu'il lui a fallu lire bien des livres pour son *Anti-Machiavel* ; tant mieux, car elle ne lit qu'avec fruit ; ce sont des métaux qui deviendront or dans votre creuset ; il y a des discours politiques de *Gordon* à la tête de sa traduction de *Tacite*, qui sont bien dignes d'être vus par un lecteur tel que mon prince ; mais d'ailleurs, quel besoin *Hercule* a-t-il de secours pour étouffer *Antée* ou pour écraser *Cacus* ?

Je vais vite travailler à achever le petit tribut que j'ai promis à mon unique maître ; il aura, dans quinze jours, le second acte de *Mahomet* ; le premier doit lui être parvenu par la même voie des sieurs *Gerard* et compagnie.

On a achevé une nouvelle édition de mes

1738. ouvrages en Hollande , mais votre Altesse royale en a beaucoup plus que les libraires n'en ont imprimé. Je ne reconnais plus d'autre Henriade que celle qui est honorée de votre nom et de vos bontés ; ce n'est pas moi , sûrement , qui ai fait les autres Henriades. Je quitte mon prince pour travailler à Mahomet , et je suis , &c. &c.

L E T T R E L X V.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg , le 11 de septembre.

MON CHER AMI ,

UN voyage assez long , assez fatigant , rempli de mille incidens , de beaucoup d'occupations , et encore plus de dissipations , m'a empêché de répondre à votre lettre du 5 d'auguste , que je n'ai reçue qu'à Berlin le 3 de ce mois. Il ne faut pas être moins éloquent que vous pour défendre et pour pallier , aussi bien que vous le faites , la conduite de votre ministère dans l'affaire de la Pologne. Vous rendriez un service signalé à votre patrie , si vous pouviez venir à bout de convaincre l'Europe que les

intentions de la France ont toujours été conformes au manifeste de l'année 1733 ; mais vous ne sauriez croire à quel point on est prévenu contre la politique gauloise : et vous savez trop ce que c'est que la prévention. 1738.

Je me sens extrêmement flatté de l'approbation que la Marquise et vous donnez à mon ouvrage : cela m'encouragera à faire mieux. Je vais vous répondre à présent sur toutes vos interrogations, charmé de ce que vous veuillez m'en faire, et prêt à vous alléguer mes autorités.

Ce n'est point un badinage, il y a du sérieux dans ce que j'ai dit du projet du maréchal de *Villars*, que le ministère de France vient d'adopter. Cela est si vrai, qu'on en est instruit par plus d'une voix ; et que ce projet redoutable intrigue plus d'une puissance. On ne verra que par la suite des temps tout ce qu'il entraînera de funeste. Ou je suis bien trompé, ou il nous préparera de ces événements qui bouleversent les empires et qui font changer de face à l'Europe.

La comparaison que vous faites de la France à un homme riche et prudent, entouré de voisins prodigues et malheureux, est aussi heureuse qu'on en puisse trouver ; elle met très-bien en évidence la force des Français et la faiblesse des puissances qui l'entourent ; elle en découvre la raison, et elle permet à

1738. l'imagination de percer par les siècles qui s'écouleront après nous , pour y voir le continuel accroissement de la monarchie française, émané d'un principe toujours constant , toujours uniforme , de cette puissance réunie sous un chef despotique , qui , selon toutes les apparences, engloutira un jour tous ses voisins.

C'est de cette manière qu'elle tient la Lorraine , de la désunion de l'Empire et de la faiblesse de l'empereur. Cette province a passé de tout temps pour un fief de l'Empire ; autrefois elle a fait une partie du cercle de Bourgogne , démembré de l'Empire par cette même France ; et de tout temps les ducs de Lorraine ont eu séance aux diètes. Ils ont payé les mois romains ; ils ont fourni dans les guerres leurs contingens ; et ils ont rempli tous les devoirs de princes de l'Empire. Il est vrai que le duc *Charles* a embrassé souvent le parti de la France ou bien des Espagnols ; mais il n'était pas moins membre de l'Empire que l'électeur de Bavière , qui commandait les armées de *Louis XIV* contre celles de l'empereur et des alliés.

Vous remarquez très-judicieusement que les hommes qui devraient être les plus conséquens, ces gens qui gouvernent les royaumes, et qui d'un mot décident de la félicité des peuples , sont quelquefois ceux qui donnent

le plus au hasard. C'est que ces rois , ces princes , ces ministres ne sont que des hommes comme les particuliers , et que toute la différence que la fortune a mise entre eux et des personnes d'un rang inférieur , ne consiste que dans l'importance de leurs actions. Un jet d'eau qui saute à trois pieds de terre et celui qui s'élançe cent pieds en l'air , sont des jets d'eau également. Il n'y a de différence que dans l'efficacité de leurs opérations. Une reine d'Angleterre , entourée d'une cour féminine , mettra toujours dans le gouvernement quelque chose qui se ressentira de son sexe ; j'entends des fantaisies et des caprices.

Je crois que les sermens des ministres et des amans sont à peu-près d'égale valeur. M. de Torcy nous aura dit tout ce qu'il lui aura plu , mais je douterai toujours des paroles d'un homme qui est accoutumé à leur donner des interprétations différentes. Ils sont autant de prophètes qui trouvent un rapport merveilleux entre ce qu'ils ont dit et ce qu'ils ont voulu dire. Il n'en a rien coûté à M. de Torcy de faire parler un *Pontchartrain* , un *Louis XIV* , un dauphin. Il aura fait comme les bons auteurs dramatiques , qui font tenir à chacun de leurs personnages les propos qui doivent leur convenir.

J'avoue que j'ai été dans le préjugé presque

— 1738. universel sur le sujet du régent : on a dit hautement qu'il s'était enrichi d'une manière très-considérable par les *actions*. Un commis de *Law*, qui, dans ce temps-là, s'était retiré à Berlin, a même assuré le roi qu'il avait eu commission du régent de transporter des sommes assez considérables pour être placées sur la banque d'Amsterdam. Je suis bien aise que ce soit une calomnie. Je m'intéresse à la mémoire du régent de France, comme à celle d'un homme doué d'un beau génie, et qui, après avoir reconnu le tort qu'il vous avait fait, vous a comblé de bontés.

Je suis sûr de penser juste lorsque je me rencontre avec vous : c'est une pierre de touche à laquelle je peux toujours reconnaître la valeur de mes pensées. L'humanité, cette vertu si recommandable, et qui renferme toutes les autres en elle, devrait, selon moi, être le partage de tout homme raisonnable ; et s'il arrivait que cette vertu s'éteignît dans tout l'univers, il faudrait encore qu'elle fût immortelle chez les princes.

Vos idées me sont trop avantageuses. *Voltaire* le politique me souhaite la couronne impériale ; *Voltaire* le philosophe demanderait au ciel qu'il daignât me pourvoir de sagesse, et *Voltaire* mon ami ne me souhaiterait que sa compagnie pour me rendre heureux. Non,

mon cher ami , je ne désire point les grandeurs ; et , si elles ne me viennent chercher , je ne les chercherai jamais. 1738.

Ce voyage projeté un peu trop tard pour ma satisfaction , et qui peut-être ne se fera jamais , pour mon malheur , m'aurait mis au comble de la félicité. Si j'avais vu la Marquise et vous , j'aurais cru avoir plus profité de ce voyage que *Clairaut* et *Maupertuis* , que *la Condamine* et tous vos académiciens qui ont parcouru l'univers , afin de trouver une ligne. Les gens d'esprit font , selon moi , la quintessence du genre - humain ; et j'en aurais vu la fleur d'un coup d'œil. Je dois accuser votre esprit et celui de la divine *Emilie* de paresse , de n'avoir point enfanté ce projet plutôt. Il est trop tard à présent. Je ne vois plus qu'un remède , et ce remède ne tardera guère : c'est la mort de l'électeur Palatin. Je vous avertirai à temps. Veuille le ciel que la Marquise et vous puissiez vous trouver à cette terre , où je pourrais alors sûrement jouir d'un bonheur plus délicieux que celui du paradis !

Je suis indigné contre votre nation et contre ceux qui en sont les chefs , de ce qu'ils ne répriment point l'acharnement cruel de vos envieux. La France se flétrit en vous flétrifiant ; et il y a de la lâcheté en elle de souffrir cette impunité. C'est contre quoi je crie , et

— ce que n'excuseront point vos généreuses
1738. paroles : *Seigneur , pardonnez-leur , car ils ne savent ce qu'ils font.*

J'aurai beaucoup d'obligation à la Marquise de sa Dissertation sur le feu , qu'elle veut bien m'envoyer. Je la lirai pour m'instruire ; et si je doute de quelques bagatelles , ce fera pour mieux connaître le chemin de la vérité. Faites-lui , s'il vous plaît , mille assurances d'estime.

Voici une pièce nouvellement achevée : c'est le premier fruit de ma retraite. Je vous l'envoie , comme les païens offraient leurs prémices aux dieux. Je vous demande en revanche de la sincérité , de la vérité et de la hardiesse.

Je me compte heureux d'avoir un ami de votre mérite : soyez-le toujours , je vous en prie , et ne soyez qu'ami. Ce caractère vous rendra encore plus aimable , s'il est possible , à mes yeux ; étant avec toute l'estime imaginable ,

Mon cher ami ,

votre très-fidelle

FÉDÉRIC.

LETTRE

L E T T R E L X V I.

1738.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 14 de septembre.

M O N C H E R A M I ,

JE viens de recevoir dans ce moment votre lettre du... auguste, qui par malheur arrive après coup. Il y a plus de quinze jours que nous sommes de retour du pays de Clèves, ce qui rompt entièrement votre projet.

Je reconnais tout le prix de votre amitié et des attentions obligeantes de la Marquise. Il ne se peut assurément rien de plus flatteur que l'idée de la divine *Emilie*. Je crois cependant que, malgré l'avantage d'une acquisition, et l'achat d'une seigneurie, je n'aurais pas joui du bonheur ineffable de vous voir tous les deux.

On aurait envoyé à Ham quelque conseiller bien pesant, qui aurait dressé très-méthodiquement et très-scrupuleusement l'accord de la vente, qui vous aurait ennuyé magnifiquement, et qui, après avoir usé des formalités requises, aurait passé et paraphé le contrat, et pour moi, j'aurais eu l'avantage de questionner

*Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * LI*

1738. à son retour monfieur le confeiller fur ce qu'il aurait vu et entendu , qui , au lieu de me parler de *Voltaire* et d'*Emilie* , m'aurait entretenu d'arpens de terre , de droits feigneuriaux , de privilèges , et de tout le jargon des sectateurs de *Plutus*.

Je crois que fi la Marquife voulait attendre jufqu'à la mort de l'électeur Palatin , dont la fanté et l'âge menacent ruine , elle trouverait plus de facilité alors à fe défaire de cette terre qu'à préfent.

J'ai dans l'efprit , fans pouvoir trop dire pourquoi , que le cas de la fucceffion viendra à exifter le printemps prochain. Notre marche au pays de Bergue et de Juliers en fera une fuite immanquable ; la Marquife ne pourrait-elle point , fi cela arrivait , fe rendre fur cette feigneurie voifine de ces duchés ? et le digne *Voltaire* ne pourrait-il point faire une petite incurfion jufqu'au camp pruffien ? J'aurais foin de toutes vos commodités ; on vous préparerait une bonne maifon dans un village prochain du camp , où je ferais à portée de vous aller voir , et d'où vous pourriez vous rendre à ma tente en peu de temps , et felon que votre fanté le permettrait. Je vous prie d'y avifer , et de me dire naturellement ce que vous pourrez faire en ma faveur. Ne hafardez rien toutefois qui puiſſe vous caufer le moindre

chagrin de la part de votre cour. Je ne veux pas payer au prix de vos défagrémens les momens de ma félicité. 1738.

La Marquise, dont je viens de recevoir une lettre, me marque qu'elle se flattait de ma discrétion à l'égard de toutes les pièces manuscrites que je tiens de votre amitié. Je ne pense pas que vous ayez la moindre inquiétude sur ce sujet; vous savez ce que je vous ai promis, et d'ailleurs l'indiscrétion n'est point du tout mon défaut.

Lorsque je reçois de vos nouveaux ouvrages, je les lis en présence de M. *Keiserling* et de M. *Jordan*, après quoi je les confie à ma mémoire, et je les retiens comme les paroles de *Moïse*, que les rois d'Israël étaient obligés de se rendre familières. Ces pièces sont ensuite ferrées dans l'arrière cabinet de mes archives, d'où je ne les retire que pour les lire moi seul. Vos lettres ont un même sort, et quoiqu'on se doute de notre commerce, personne ne fait rien de positif là-dessus. Je ne borne point à cela mes précautions. J'ai pourvu plus loin, et mes domestiques ont ordre de brûler un certain paquet, en cas que je fusse en danger, et que je me trouvasse à l'extrémité.

Ma vie n'a été qu'un tissu de chagrins, et l'école de l'adversité rend circonspect, discret

— et compatissant. On est attentif aux moindres
1738. démarches lorsqu'on réfléchit sur les conséquences qu'elles peuvent avoir, et l'on épargne volontiers aux autres les chagrins qu'on a eus.

Si votre travail et votre assiduité vous empêchent de m'écrire, je vous en dois de l'obligation, bien loin de vous blâmer; vous travaillez pour ma satisfaction, pour mon bonheur; et quand la maladie interrompt notre correspondance, j'en accuse le destin, et je souffre avec vous.

L'ode philosophique que je viens de recevoir est parfaite; les pensées sont foncièrement vraies, ce qui est le principal; elles ont cet air de nouveauté qui frappe, et la poésie du style, qui flatte si agréablement l'oreille et l'esprit, y brille; je dois mes suffrages à cette ode excellente. Il ne faut point être flatteur, il ne faut être que sincère pour y applaudir.

Cette strophe, qui commence : *Tandis que des humains* (*), &c. contient en elle un sens infini. A Paris ce ferait le sujet d'une comédie; à Londres, *Pope* en ferait un poëme épique; et en Allemagne, mes bons compatriotes trouveraient de la matière suffisante pour en forger un in-folio bien conditionné et bien épais.

(*) Ode V, volume d'Epîtres.

Je vous estimerai toujours également, mon cher *Protée*, soit que vous paraissiez en philosophe, en politique, en historien, en poète, ou sous quelle forme il vous plaira de vous produire. Votre esprit paraît dans des sujets si différens d'une égale force, c'est un brillant qui réfléchit des rayons de toutes les couleurs, qui éblouissent également. 1738.

Je vous recommande plus que jamais le soin de votre santé, beaucoup de diète et peu d'expériences physiques. Faites-moi du moins donner de vos nouvelles, lorsque vous n'êtes pas en état de m'écrire. Vous ne m'êtes point du tout indifférent, je vous le jure. Il me semble que j'ai une espèce d'hypothèque sur vous, relativement à l'estime que je vous porte. Il faut que j'aye des nouvelles de mon bien, sans quoi mon imagination est fertile à m'offrir des monstres et des fantômes pour les combattre.

N'oubliez pas de faire ressouvenir la Marquise de ses adorateurs tudesques. Soyez persuadé des sentimens avec lesquels je suis,

Mon cher ami,

votre très-affectionné,

FÉDÉRIC.

1738.

L E T T R E L X V I I.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg , le 30 de septembre.

QUOI ! des bords du sombre Elysée ,
 Ta débile et mourante voix ,
 Par les souffrances épuisée ,
 S'élève encor , chantant pour moi !
 Jusque sur la fatale rade
 J'entends tes sons harmonieux :
 Voltaire , ta muse malade
 Vaut cent poètes vigoureux.
 De notre moderne Permesse
 Et le Virgile et le Lucrèce ,
 Et l'Euclide et le Varignon ,
 Reviens briller sur l'horizon ;
 Et , par ta science profonde ,
 Eclairer les yeux éblouis
 Des ignorans peuples du monde ,
 Lâchement aux erreurs soumis.
 C'est l'humanité qui t'inspire ;
 Elle préside à tes écrits.
 Puisse-t-elle sous son empire
 Ranger enfin tous les esprits !

Au moins ne vous imaginez point que j'écris ces vers pour entrer en lice avec vous. 1738.
 Je vous réponds en bégayant dans une langue qu'il n'appartient qu'aux Dieux et aux *Voltaire* de parler. Vous augmentez tous les jours mes appréhensions par l'état chancelant de votre santé. Si le destin qui gouverne le monde n'a pas pu unir tous les talens de l'esprit que vous possédez à un corps robuste et sain, comment ne nous arriverait-il point, à nous autres mortels, de commettre des fautes ?

J'ai reçu de Paris l'Épître sur la modération, changée et augmentée. Ce qui m'a beaucoup plu entre autres, c'est la description allégorique de Cirey. La pièce a beaucoup gagné à la correction, et je vous avouerai que ce médecin qui vient, s'affied et s'endort, ne me plaisait point. Ce chien qui meurt en léchant la main de son maître, n'est-il pas un peu trop bas ? n'y a-t-il pas là quelque chose qui est au-dessous des beautés dont cette épître fourmille d'ailleurs ? Je vous expose mes sentimens, moins pour être critique que pour me former le goût ; ayez la bonté d'y répondre, et de me dire les vôtres.

Mérope, à en juger par les corrections que vous y avez faites, doit être une pièce achevée. Je n'y ai d'autre part que celle qu'avait le peuple d'Athènes aux ouvrages de *Phidias*,

— et la fervante de *Molière* à ses comédies. J'ai
 1733. deviné les endroits que vous corrigeriez. Vous les avez non-seulement retouchés, mais vous en avez encore réformé que je n'ai pu apercevoir. Je vous suis infiniment obligé de ce que vous voulez mettre mon nom à la tête de ce bel ouvrage; j'aurai le sort d'*Atticus* qui fut immortalisé par les lettres que *Cicéron* lui adressait.

Thiriot m'a envoyé la Philosophie de *Newton*, de l'édition de Londres: je l'ai parcourue, mais je la relirai encore à tête reposée. De la manière dont vous m'expliquez le négoce des libraires de Hollande, il n'est pas étonnant que *s'Gravesende* se soit gendarmé contre votre traduction.

Ne vous paraît-il pas qu'il y ait tout autant d'incertitudes en physique qu'en métaphysique? Je me vois environné de doutes de tous les côtés, et croyant tenir des vérités, je les examine et je reconnais le fondement frivole de mon jugement. Les vérités mathématiques n'en sont point exemptes, ne vous en déplaise; et lorsqu'on examine bien le pour et le contre des propositions, on trouve même incertitude à se déterminer: en un mot, je crois qu'il n'y a que très-peu de vérités évidentes.

Ces considérations m'ont mené à exposer mes sentimens sur l'erreur; je l'ai fait en
 forme

forme de dialogue. Mon but est de montrer que les sentimens différens des hommes, soit en philosophie ou en religion, ne doivent jamais aliéner en eux les liens de l'amitié et de l'humanité. Il m'a fallu prouver que l'erreur était innocente; c'est ce que j'ai fait. J'ai même poussé outre, et j'ai fait apercevoir qu'une erreur qui vient de ce qu'on cherche la vérité, et de ce qu'on ne peut pas l'apercevoir, doit être louable. Vous en jugerez mieux vous-même quand vous l'aurez lu; c'est pour cet effet que je l'expose à votre critique. 1738.

Je crois qu'il ne ferait point féant d'entamer à présent l'affaire de Béringhem. Nous sommes ici de jour à autre en attente de ce qui doit arriver. Vous comprenez bien que, lorsqu'on s'occupe de préparatifs d'une guerre très-sérieuse, on ne pense guère à autre chose. Je ferais donc d'avis qu'il faut attendre que cette filasse soit débrouillée; cela ne durera que peu de temps, vu la situation des affaires; et lorsque nous ferons en possession de ces duchés, il fera bien plus naturel de chercher à s'arrondir et à faire des acquisitions, comme celle de la seigneurie de Béringhem: alors mes projets pourraient avoir lieu, à cause que le roi, se trouvant dans son pays, pourrait aller lui-même pour voir si une acquisition pareille serait à sa bienfiance. Je m'en rapporte

— d'ailleurs à ma dernière lettre, où je vous ai
1738. détaillé plus au long jusqu'où allaient mes
espérances, et de quelle manière je me flattais
de vous voir.

Thiriot doit être à présent à Cirey ; il n'y
aura donc que moi qui n'y ferai jamais ! Ma
curiosité est bien grande pour savoir ce que
vous aurez répondu à madame de *Brand* ;
tout ce que j'en fais, c'est qu'il y a des vers
contenus dans votre réponse ; je vous prie de
me les communiquer.

La Marquise aura autant de plumes (*)
qu'elle en cassera ; je me fais fort de les lui
fournir. J'ai déjà fait écrire en Prusse pour en
avoir, et pour ajouter ce qui pourrait être
omis à l'encrier. Assurez cette unique Mar-
quise de mes attentions et de mon estime.

Je suis à jamais, et plus que vous ne pou-
vez le croire,

votre très-fidelle ami,

FÉDÉRIC.

(*) Il s'agit d'une plume d'ambre envoyée à madame du
Châtelet, et qu'elle avait cassée.

L E T T R E L X V I I I.

1738.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg, le 9 de novembre.

M O N C H E R A M I ,

JE viens de recevoir une lettre et des vers que personne n'est capable de faire que vous. Mais si j'ai l'avantage de recevoir des lettres et des vers d'une beauté préférable à tout ce qui a jamais paru, j'ai aussi l'embarras de ne savoir souvent comment y répondre. Vous m'envoyez de l'or de votre Potosé, et je ne vous renvoie que du plomb. Après avoir lu les vers assez vifs et aimables que vous m'adressez, j'ai balancé plus d'une fois avant que de vous envoyer l'Épître sur l'humanité, que vous recevrez avec cette lettre : mais je me suis dit ensuite, il faut rendre nos hommages à Cirey, et il faut y chercher des instructions et de sages corrections. Ces motifs, à ce que j'espère, vous feront recevoir avec quelque support les mauvais vers que je vous envoie.

Thiriot vient de m'envoyer l'ouvrage de la Marquise, sur le feu ; je puis dire que j'ai été étonné en le lisant ; on ne dirait point qu'une

— 1738. pareille pièce pût être produite par une femme. De plus, le style est mâle, et tout-à-fait convenable au sujet. Vous êtes tous deux de ces gens admirables et uniques dans votre espèce, et qui augmentez chaque jour l'admiration de ceux qui vous connaissent. Je pense sur ce sujet des choses que votre seule modestie m'oblige de vous celer. Les païens ont fait des dieux qui assurément restaient bien au-dessous de vous deux. Vous auriez tenu la première place dans l'Olympe, si vous aviez vécu alors.

Rien ne marque plus la différence de nos mœurs de celles de ces temps reculés, que lorsqu'on compare la manière dont l'antiquité traitait les grands hommes, et celle dont les traite notre siècle.

La magnanimité, la grandeur d'ame, la fermeté passent pour des vertus chimériques. On dit : Oh ! vous vous piquez de faire le romain ; cela est hors de saison ; on est revenu de ces affectations dans le siècle d'à présent. Tant pis. Les Romains, qui se piquaient de vertus, étaient des grands hommes ; pourquoi ne point les imiter dans ce qu'ils ont eu de louable ?

La Grèce était si charmée d'avoir produit *Homère*, que plus de dix villes se disputaient l'honneur d'être sa patrie ; et l'*Homère* de la

France, l'homme le plus respectable de toute la nation est exposé aux traits de l'envie. 1738. *Virgile*, malgré les vers de quelques rimailleurs obscurs, jouissait paisiblement de la protection de *Mécène* et d'*Auguste*, comme *Boileau*, *Racine* et *Corneille*, de celle de *Louis le grand*. Vous n'avez point ces avantages, et je crois, à dire vrai, que votre réputation n'y perdra rien. Le suffrage d'un sage, d'une *Emilie*, doit être préférable à celui du trône, pour tout homme né avec un bon jugement.

Votre esprit n'est point esclave, et votre muse n'est point enchaînée à la gloire des grands. Vous en valez mieux, et c'est un témoignage irrévocable de votre sincérité; car on fait trop que cette vertu fut de tout temps incompatible avec la basse flatterie qui règne dans les cours.

L'histoire de *Louis XIV*, que je viens de relire, se ressent bien de votre séjour à Cirey; c'est un ouvrage excellent, et dont l'univers n'a point encore d'exemple. Je vous demande instamment de m'en procurer la continuation; mais je vous conseille en ami de ne point le livrer à l'impression. La postérité de tous ceux dont vous dites la vérité se ligueraient contre vous. Les uns trouveraient que vous en avez trop dit, les autres que vous n'avez pas assez exagéré les vertus de leurs ancêtres; et les

— 1738. prêtres, cette race implacable, ne vous pardonnerait point les petits traits que vous leur lancez. J'ose même dire que cette histoire, écrite avec vérité et dans un esprit philosophique, ne doit point sortir de la sphère des philosophes. Non, elle n'est point faite pour des gens qui ne savent point penser.

Vos deux lettres ont produit un effet bien différent sur ceux à qui je les ai rendues. *Césarion*, qui avait la goutte, l'en a perdue de joie; et *Jordan*, qui se portait bien, pensa en prendre l'apoplexie, tant une même cause peut produire des effets différens. C'est à eux à vous marquer tout ce que vous leur inspirez; ils s'en acquitteront aussi bien et mieux que je ne pourrais le faire.

Il ne nous manque à Remusberg qu'un *Voltaire*, pour être parfaitement heureux; indépendamment de votre absence, votre personne est, pour ainsi dire, innée dans nos âmes. Vous êtes toujours avec nous. Votre portrait préside dans ma bibliothèque; il pend au-dessus de l'armoire qui conserve notre toison d'or; il est immédiatement placé au-dessus de vos ouvrages, et vis-à-vis de l'endroit où je me tiens, de façon que je l'ai toujours présent à mes yeux. J'ai pensé dire que ce portrait était comme la statue de *Memnon*, qui donnait un son harmonieux

lorsqu'elle était frappée des rayons du soleil; —
 que votre portrait animait de même l'esprit 1738.
 de ceux qui le regardent : pour moi, il me
 semble toujours qu'il paraît me dire :

O vous donc qui brûlant d'une ardeur périlleuse, &c. ()*

Souvenez-vous toujours, je vous prie, de
 la petite colonie de Remusberg, et souvenez-
 vous-en pour lui adresser vos lettres pastorales.
 Ce sont les consolations qui deviennent néces-
 saires dans votre absence; vous les devez à
 vos amis. J'espère bien que vous me comp-
 terez à leur tête. On ne saurait du moins être
 plus ardemment que je suis et que je ferai
 toujours,

votre très-affectionné et fidelle ami,

FÉDÉRIC.

(*) BOILEAU, Art poët.

1738.

L E T T R E L X I X .

D E M. D E V O L T A I R E .

Octobre.

M O N S E I G N E U R ,

Q U E votre Altesse royale pardonne à ce pauvre malade enrichi de vos bienfaits, s'il garde trop à vous payer ses tributs de reconnaissance.

Ce que vous avez composé sur l'humanité vous assure, sans doute, le suffrage et l'estime de madame *du Châtelet*, et vous me forceriez à l'admiration, si vous ne m'y aviez pas déjà tout disposé. Non-seulement Cirey remercie votre Altesse royale, mais il n'y a personne sur la terre qui ne doive vous être obligé. Ne connût-on de cet ouvrage que le titre, c'en est assez pour vous rendre maître des cœurs. Un prince qui pense aux hommes, qui fait son bonheur de leur félicité! on demandera dans quel roman cela se trouve, et si ce prince s'appelle *Alcimédon* ou *Almansor*, s'il est fils d'une fée et de quelque génie? Non, Messieurs, c'est un être réel; c'est lui que le ciel donne à la terre sous le nom de *Frédéric*;

il habite d'ordinaire la solitude de Remusberg ;
 mais son nom , ses vertus , son esprit , ses
 talens font déjà connus dans tout le monde ; si
 vous saviez ce qu'il a écrit sur l'humanité , le
 genre - humain députerait vers lui pour le
 remercier : mais ces détails heureux font
 réservés à Cirey , et ces faveurs font tenues
 secrètes. Les gens qui se mêlaient autrefois de
 consulter les demi-dieux , se vantaient d'en
 recevoir des oracles : nous en recevons , mais
 nous ne nous en vantons pas.

Il y a , Monseigneur , une secrète sympathie
 qui assujettit mon ame à votre Altesse royale ;
 c'est quelque chose de plus fort que l'harmonie
 préétablie. Je roulais dans ma tête une épître
 sur l'humanité , quand je reçus celle de votre
 Altesse royale. Voilà ma tâche faite. Il y a eu ,
 à ce que conte l'antiquité , des gens qui avaient
 un génie qui les aidait dans leurs grandes
 entreprises. Mon génie est à Remusberg. Eh !
 à qui appartenait-il de parler de l'humanité ,
 qu'à vous , grand Prince , à votre ame géné-
 reuse et tendre ; à vous , Monseigneur , qui
 avez daigné consulter des médecins pour la
 maladie d'un de vos serviteurs qui demeure
 à près de trois cents lieues de vous ? Ah !
 Monseigneur , malgré ces trois cents lieues ,
 je sens mon cœur lié à votre Altesse royale de
 bien près.

1738. Je me flatte , même avec assez d'apparence , que cet intervalle disparaîtra bientôt. Monseigneur l'électeur Palatin mourra s'il veut , mais les confins de Clèves et de Juliers verront au printemps prochain madame la marquise *du Châtelet*. Nous arrangerons tout pour nous trouver près de vos Etats. Je fais bien qu'en fait d'affaires , il ne faut jamais répondre de rien ; mais l'espérance de faire notre cour à votre Altesse royale , de voir de près ce que nous admirons , ce que nous aimons de loin , aplanira bien des difficultés. N'est-il pas vrai , Monseigneur , que votre Altesse royale donnera des fauf-conduits à madame *du Châtelet* ? mais qui voudrait l'arrêter , quand on saura qu'elle sera là pour voir votre Altesse royale , et qui m'osera faire du mal à moi quand j'aurai l'Epître de l'humanité à la main ?

Que je suis enchanté que votre Altesse royale ait été contente de cet Essai sur le feu que madame *du Châtelet* s'amusa de composer , et qui en vérité , est plutôt un chef-d'œuvre , qu'un essai. Sans les maudits tourbillons de *Descartes* , qui tournent encore dans les vieilles têtes de l'académie , il est bien sûr que madame *du Châtelet* aurait eu le prix , et cette justice eût fait l'honneur de son sexe et de ses juges : mais les préjugés dominant par-tout. En vain *Newton* a montré aux yeux les secrets de la

lumière ; il y a de vieux romanciers phyficiens qui font pour les chimères de *Mallebranche*. L'académie rougira un jour de s'être rendue si tard à la vérité ; et il demeurera constant qu'une jeune dame ofait embrasser la bonne philosophie , quand la plupart de ses juges l'étudiaient faiblement pour la combattre opiniâtrement. 1738.

M. de *Maupertuis* , homme qui ose aimer et dire la vérité , quoique persécuté , a mandé hardiment , mais secrètement , que les discours français couronnés étaient pitoyables. Son suffrage , joint à celui de *Remusberg* , font le plus beau prix qu'on puisse jamais recevoir.

Madame du *Châtelet* sera très-flattée que votre Altesse royale fasse lire à M. *Jordan* ce qui a plu à votre Altesse royale. Elle estime avec raison un homme que vous estimez.

Je suis , &c.

1738.

L E T T R E L X X.

D U P R I N C E R O Y A L.

A Remusberg , le 22 de novembre.

M O N C H E R A M I ,

IL faut avouer que vous êtes un débiteur admirable ; vous ne restez point en arrière dans vos payemens , et l'on gagne considérablement au change. Je vous ai une obligation infinie de l'Epître sur le plaisir : ce système de théologie me paraît très-conforme à la divinité , et s'accorde parfaitement avec ma manière de penser. Que ne vous dois-je point pour cet ouvrage incomparable !

Les Dieux que nous chantait Homère
 Etaient forts , robustes , puissans ;
 Celui que l'on nous prêche en chaire
 Est l'original des tyrans ;
 Mais le Plaisir , Dieu de Voltaire ,
 Est le vrai Dieu , le tendre père
 De tous les esprits bienfaisans.

On ne peut mieux connaître la différence des génies , qu'en examinant la manière dont des personnes différentes expriment les mêmes

pensées. La comtesse de *Plate*, dont vous devez avoir entendu parler en Angleterre, pour dire un *eunuque* le périphrasait un *homme brillant*. L'idée était prise d'une pierre fine qu'on taille et qu'on brillante. Cette manière de s'exprimer portait bien en soi le caractère de femme, je veux dire de cet esprit inviolablement attaché aux ajustemens et aux bagatelles. L'homme de génie, le grand poète se manifeste bien différemment par cette noble et belle périphrase :

Que le fèr a privé des sources de la vie.

Outre que la pensée d'un Dieu servi par des eunuques, a quelque chose de frappant par elle-même, elle exprime encore, avec une force merveilleuse, l'idée du poète. Cette manière de toucher avec modestie et avec clarté une matière aussi délicate que l'est celle de la mutilation, contribue beaucoup au plaisir du lecteur. Ce n'est point parce que cette pièce m'est adressée; ce n'est point parce qu'il vous a plu de dire du bien de moi, mais c'est par sa bonté intrinsèque que je lui dois mon approbation entière. Je me doutais bien que le Dieu des écoles ne pourrait que gagner en passant par vos mains.

Ne croyez pas, je vous prie, que je pousse mon scepticisme à outrance. Il y a des vérités

1738. — que je crois démontrées, et dont ma raison ne me permet pas de douter. Je crois, par exemple, qu'il n'y a qu'un DIEU et qu'un *Voltaire* dans le monde ; je crois encore que ce DIEU avait besoin dans ce siècle d'un *Voltaire* pour le rendre aimable. Vous avez lavé, nettoyé et retouché un vieux tableau de *Raphaël*, que le vernis de quelque barbouilleur ignorant avait rendu méconnaissable.

Le but principal que je m'étais proposé dans ma Dissertation sur l'erreur, était d'en prouver l'innocence. Je n'ai point osé m'expliquer sur le sujet de la religion, c'est pourquoi j'ai employé plutôt un sujet philosophique. Je respecte d'ailleurs *Copernic*, *Descartes*, *Leibnitz*, *Newton* ; mais je ne suis point encore d'âge à prendre parti. Les sentimens de l'académie conviennent mieux à un jeune homme de vingt et quelques années que le ton décisif et doctoral. Il faut commencer par connaître pour apprendre à juger. C'est ce que je fais ; je lis tout avec un esprit impartial et dans le dessein de m'instruire, en suivant votre excellente leçon :

Et vers la vérité le doute les conduit.

J'ai lu avec admiration et avec étonnement l'ouvrage de la Marquise sur le feu. Cet essai m'a donné une idée de son vaste génie, de

ses connaissances et de votre bonheur. Vous le méritez trop bien pour que je vous l'envie. Jouissez-en dans votre paradis, et qu'il soit permis à nous autres humains de participer à votre bonheur. 1738.

Vous pouvez assurer *Emilie* qu'elle a mis chez moi le feu en une particulière vénération, savoir, non le feu qu'elle décompose avec tant de sagacité, mais celui de son puissant génie.

Serait-il permis à un sceptique de proposer quelques doutes qui lui sont venus? Peut-on, dans un ouvrage de physique, où l'on recherche la vérité scrupuleusement, peut-on y faire entrer des restes de visions de l'antiquité? J'appelle ainsi ce qui paraît être échappé à la Marquise touchant l'embrasement excité dans les forêts par le mouvement des branches.

J'ignore le phénomène rapporté dans l'article des causes de la congélation de l'eau; on rapporte qu'en Suisse il se trouvait des étangs qui gelaient pendant l'été, aux mois de juin et de juillet. Mon ignorance peut causer mes doutes. J'y profiterai à coup sûr, car vos éclaircissements m'instruiront.

Après avoir parlé de vos ouvrages et de ceux de la Marquise, il n'est guère permis de parler des miens. Je dois cependant accompagner cette lettre d'une pièce qu'on a voulu

— 1738. que je fiffe. Le plus grand plaisir que vous puiffiez me faire , après celui de m'envoyer de vos productions , est de corriger les miennes. J'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous , comme vous pourrez le voir sur la fin de l'ouvrage. Lorsqu'on a peu de génie , qu'on n'est point secondé d'un censeur éclairé , et qu'on écrit en langue étrangère , on ne peut guère se promettre de faire des progrès. Rimer malgré ces obstacles , c'est , ce me semble , être atteint en quelque manière de la maladie des Abdéritains.

Je vous fais confiance de toutes mes folies. C'est la marque la plus grande de ma confiance et de l'estime avec laquelle je suis inviolablement , mon cher ami ,

votre , &c.

FÉDÉRIC.

P. S. J'ai quelque bagatelle d'ambre pour Cirey , et j'ai du vin de Hongrie que l'on me dit être un baume pour la santé de mon ami. Je voudrais envoyer cet emballage par Hambourg à Rouen , et de là à Paris , sous l'adresse de *Thiriot* , car je ne crois pas qu'on trouvât aisément quelque voiturier qui voulût s'en charger.

LETTRE

LETTRE LXXI.

1738.

DU PRINCE ROYAL.

A Berlin, le 25 décembre.

MON CHER AMI,

J'AI lu ces jours passés avec beaucoup de plaisir la lettre que vous adressez à vos infidèles libraires de Hollande. La part que je prends à votre réputation m'a fait participer vivement à l'approbation dont le public ne saurait manquer de couronner votre modération.

C'est cette modération qui doit être le caractère propre de tout homme qui cultive les sciences, la philosophie, qui éclaire l'esprit, fait faire des progrès dans la connaissance du cœur humain; et le fruit le plus solide qui en revient doit être un support plein d'humanité pour les faiblesses, les défauts et les vices des hommes. Il serait à souhaiter que les savans dans leurs disputes, les théologiens dans leurs querelles, et les princes dans leurs différens, voulussent imiter votre modération. Le savoir, la véritable

Corresp. du roi de P... &c. Tome I. * N n

1738. religion, les caractères respectables parmi les hommes devraient élever ceux qui en sont revêtus au-dessus de certaines passions qui ne devraient être que le partage des âmes basses. D'ailleurs le mérite reconnu est comme dans un fort à l'abri des traits de l'envie. Tous les coups portés contre un ennemi inférieur déshonorent celui qui les lance.

Tel, cachant dans les airs son front audacieux,
 Le fier Atlas paraît joindre la terre aux cieux ;
 Il voit sans s'ébranler la foudre et le tonnerre,
 Brisés contre ses pieds, leur faire en vain la guerre :
 Tel du sage éclairé le repos précieux
 N'est point troublé des cris d'infâmes envieux ;
 Il méprise les traits qui contre lui s'émouffent ;
 Son silence prudent, ses vertus les repouffent ;
 Et contre ces Titans le public outragé
 Du soin de les punir doit être seul chargé.

L'art de rendre injure pour injure est le partage des crocheteurs. Quand même ces injures seraient des vérités, quand même elles seraient échauffées par le feu d'une belle poésie, elles restent toujours ce qu'elles sont. Ce sont des armes bien placées dans les mains de ceux qui se battent à coups de bâton, mais qui s'accordent mal avec ceux qui savent faire usage de l'épée.

Votre mérite vous a si fort élevé au-dessus
 de la satire et des envieux, qu'assurément
 vous n'avez pas besoin de repousser leurs
 coups. Leur malice n'a qu'un temps, après
 quoi elle tombe avec eux dans un oubli
 éternel. 1738.

L'histoire, qui a consacré la mémoire d'*Aristide*,
 n'a pas daigné conserver les noms de
 ses envieux. On les connaît aussi peu que les
 persécuteurs d'*Ovide*.

En un mot, la vengeance est la passion de
 tout homme offensé; mais la générosité n'est
 la passion que des belles âmes. C'est la vôtre,
 c'est elle assurément qui vous a dicté cette
 belle lettre, que je ne saurais assez admirer,
 que vous adressez à vos libraires.

Je suis charmé que le monde soit obligé
 de convenir que votre philosophie est aussi
 sublime dans la pratique qu'elle l'est dans la
 spéculation.

Mes tributs accompagneront cette lettre.
 Les dissipations de la ville, certains termes
 inconnus à Cirey et à Remusberg, de devoir,
 de respects, de cour, mais d'une efficacité
 très-incommode dans la pratique, m'enlèvent
 tout mon temps. Vous vous en apercevrez,
 sans doute, car je n'ai pas seulement pu
 abrégier ma lettre. A propos, comment se
 porte *Louis XIV*? Vous allez dire: quel

— 1738. importun ! cet *Apicius* n'est jamais raffasié de mes ouvrages.

Assurez , je vous prie , cette déesse qui transforma *Newton* en *Vénus* , de mes adorations ; et si vous voyez un certain poète philosophe , l'auteur de la *Henriade* et de l'Épître à *Uranie* , assurez-le que je l'estime et le confidère on ne peut pas davantage.

FÉDÉRIC.

LET TRE LXX-I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Décembre.

M O N S E I G N E U R ,

IL nous arrive dans le moment une écritoire , que madame *du Châtelet* et moi indigne comptions avoir l'honneur de présenter à votre Altesse royale pour ses étrennes. Le ministre qui , selon votre très-bonne plaisanterie , est prêt à vous prendre souvent pour un bastion ou pour une contrescarpe , vous offrirait une coulevrine ou un mortier , mais nous autres êtres pensans , nous présentons en toute humilité à notre chef l'instrument avec lequel on

communiqué ses pensées. Je l'ai adressée à Anvers ; elle part aujourd'hui , et d'Anvers elle doit aller à Vêfel à l'adresse de M. le baron de *Borck* , ou , à son défaut , au commandant de la place , pour être remise à votre Altesse royale. Ce qui m'encourage à prendre cette liberté , c'est que ce petit hommage de votre sujet , ayant été fait à Paris , imite et surpasse le laque de la Chine ; c'est un art tout nouveau en Europe , et tous les arts vous doivent des tributs. Pardonnez-moi donc Monseigneur , cet excès de témérité.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance , l'estime et l'attachement le plus inviolable , et le plus profond respect ,

Monseigneur ,

de votre Altesse royale , &c.

Fin du Tome premier.

